

Miguel Aguiar, Cavaleiros e Cavalaria. Ideologia, práticas e rituais aristocráticos em Portugal nos Séculos XIV e XV, Lissabon (Teodolito) 2018, 264 p., ISBN 978-989-8580-57-3, EUR 22,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Bien que Maurice Keen ait affirmé qu'il était impossible de définir la chevalerie, Miguel Aguiar en fait l'approche comme un système idéologique, la forme de la chevalerie créant des valeurs, une vision du monde aristocratique fondée sur l'honneur et la guerre. Au XIV^e–XV^e siècle, ce système idéologique est la marque identitaire de l'aristocratie, avec son vocabulaire propre. La chevalerie est aussi un segment de la société avec une fonction spécifique et un certain mode d'être sur terre. Après avoir dressé l'état de la question, l'auteur présente la structure de son livre.

Dans «Les textes» (chap. 1, p. 27–68), il veut se fonder sur des sources surtout prescriptives et retient quatre témoins: les œuvres du roi D. Duarte (né en 1391, associé au gouvernement du royaume en 1412, roi en 1433, mort en 1438), «Leal Conselheiro, Livro da Ensinança de Bem Cavalgar Toda a Sela, et la compilation Livro dos Conselhos»; le titre concernant les chevaliers dans les «Ordonnances alphonsines» de 1446–1447 (D. Afonso V, fils de D. Duarte, né en 1431, met fin à la régence de son oncle D. Pedro en 1448, mort en 1481); l'avis de l'infant D. João (1400–1442, frère de D. Duarte) sur une nouvelle expédition en Afrique du Nord au début des années 1430; les chroniques de Gomes Eanes de Zurara (v. 1410–v. 1474), sur la guerre au Maroc, «Crónica da Tomada da Ceuta, Crónica do Conde D. Pedro de Menses», «Crónica do Conde D. Duarte de Meneses» et sur la conquête de l'Afrique («Crónica do Descobrimento e Conquista da Guiné»).

À partir de leur analyse, l'auteur met en exergue la défense du royaume, puis se pose la question d'un corps social bien défini, en partant de la caractérisation des chevaliers, dans les «Ordonnances alphonsines», en tant que «compagnie de nobles hommes ordonnés à la défense du royaume», compagnie aussi appelée *milícia*. Surtout, dans la tentative de définition, il insiste sur les pratiques, les rituels, les valeurs de la chevalerie, telles celles mises en avant par Zurara, la force ou hardiesse, la prudence, la loyauté, l'obéissance (où l'on retrouve deux des vertus cardinales). À partir de ces textes, la chevalerie apparaît comme ordre, honneur ou état.

Le corps du livre est composé de deux longs chapitres. Le premier (chap. 2, p. 69–155) est consacré aux relations entre chevalerie et aristocratie, et royauté. À l'origine de l'aristocratie portugaise se trouvent les *vilãos* (vilains) et les *fidalgos* (fils de quelque chose). Apparurent aux XII^e et XIII^e siècles les *cavaleiros de linhagem* (chevaliers de lignage) au statut social éminent; au XIV^e siècle, les «Livros de linhagem» indiquent le passage de la chevalerie à une catégorie aristocratique, la basse noblesse, très hétérogène (chevaliers à éperons dorés héréditaires, chevaliers *de contia* qui doivent le service militaire, chevaliers de la maison du roi, chevaliers rési-



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dant en ville ...). Pourtant la cohésion de l'aristocratie se montrait à travers les joutes et les tournois, l'itinérance et la mobilité (l'internationale chevaleresque), l'adoubement, l'image qu'elle donnait d'elle-même (avec l'exemple des tombeaux et de l'héraldique). Elle se trouvait cependant minée par les rivalités et les défis. L'originalité ibérique, et portugaise, était la survivance des ordres religieux militaires du Moyen Âge central, en dehors de celui des Hospitaliers. En ce qui concerne les liens entre l'aristocratie et la royauté, au XV^e siècle, les »Ordonnances alphonsines« instituaient le roi et son fils héritier comme chefs de la chevalerie du royaume. Cela impliquait que le roi se devait d'agir en chevalier et d'être représenté en chevalier (sur les sceaux, les tombeaux, les tapisseries – celles de Pastana). Comme chef de la chevalerie, il avait commencé, à la fin du XIV^e siècle, à armer des chevaliers.

Le second grand chapitre (chap. 3, p. 157–234) est une étude des rituels et des pratiques de la chevalerie, en premier lieu le rituel d'investiture. Celui-ci est connu par le »Livre de l'ordre de chevalerie« de Raymond Lulle et la »Segunda Partida« du roi Alphonse X de Castille, œuvres largement diffusées au XV^e siècle, et aussi par le »Livre de chevalerie« de Geoffroy de Charny. Cependant les rois armaient leurs hommes chevaliers surtout sur le champ de bataille, particulièrement à Ceuta. Les grands événements chevaleresques étaient constitués par les joutes, tournois et faits d'armes. Pour le Portugal, les sources sont le »Livro da Enseñança de Bem Cavalgar Toda a Sela« du roi D. Duarte et les chroniques de la fin du Moyen Âge. À l'aide de celles-ci, l'auteur donne le détail de l'organisation et du déroulement de ces manifestations.

La croisade est le troisième aspect des rites et pratiques de la chevalerie au Portugal. Sa forme fut la »guerre des Maures«, encore dans le théâtre de la péninsule Ibérique au XIV^e siècle, aux côtés de la Castille à la bataille de Salado en 1340 – où, ainsi que le rapporte le »Livre des lignages du comte D. Pedro«, la chevalerie, inspirée par la faveur divine et par la Vraie Croix, s'est distinguée – et, au XV^e siècle, sous la nouvelle dynastie, »au-delà de la mer«, au Maroc. Une originalité portugaise est la conservation des conseils donnés au roi en vue d'une campagne contre les Maures (notamment ceux précédant l'expédition de Tanger en 1437, conservés dans le »Livro dos Conselhos«), qui nous permettent de connaître les différents points de vue en compétition.

Enfin, l'auteur se pose la question de la spécificité, pour la chevalerie, du terrain de guerre contre les Maures. Dans un court épilogue (p. 237–240), il rappelle la polysémie des termes »chevalerie«, »chevalier«, avec le poids de la tradition littéraire aux XIV^e et XV^e siècles, période durant laquelle la chevalerie exprime les transformations des relations entre groupes dominants. Suivent une bibliographie, mais pas d'index.

Miguel Aguiar nous offre un livre ambitieux et bienvenu sur la chevalerie et les chevaliers au Portugal à la fin du Moyen Âge, qui s'inscrit dans la lignée des études britanniques et françaises. Au-delà de son périmètre, il est intéressant de relever qu'il n'y a pas eu au Portugal de débat sur la chevalerie et la noblesse au contraire de ce qui s'est produit en Italie, dans les autres royaumes ibériques et en Bourgogne au XV^e siècle, ce qui montre la force sociale de son modèle de chevalerie.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Gerd Althoff, Königin Mathilde († 968). Ihr Leben als Braut, Ehefrau, Witwe und ihre eigenartigen Lebensbeschreibungen, Gütersloh (Verlag für Regionalgeschichte) 2018, 48 S., 10 s/w, 16 farb. Abb. (Stadt Enger. Beiträge zur Stadtgeschichte, 11), ISBN 978-3-7395-1081-1, EUR 5,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Sebastian Roebert, Leipzig

Königinnen stellen aktuell ein Modethema der Forschung dar. Insofern könnte sich auch die aktuelle Publikation aus der Feder von Gerd Althoff über Königin Mathilde, die Gemahlin König Heinrichs I., in diesen Trend einreihen – zumal ihr Wirken von der neueren Forschung noch nicht systematisch aufgearbeitet wurde. Freilich liegt dem Bändchen ein anderes Motiv zugrunde, nämlich der 1050. Todestag der auf diese Weise bedachten ersten ottonischen Herrscherin. Auf insgesamt 48 reich bebilderten Seiten geht der Autor auf die wichtigsten Funktionen und Ereignisse aus dem Leben der ostfränkischen Herrscherin ein, wobei die plastische Beschreibung der beiden Viten und ihre verschiedenen Perspektiven den Fokus der Darstellung bilden (S. 9).

In drei Kapiteln schildert der Autor zunächst die Eheschließung zwischen Heinrich I. und Mathilde (S. 11–15), ihr Wirken als Königin, d. h. die Funktionen als *consors* (S. 17–25), und schließlich das Agieren als Witwe (S. 27–43). Schwerpunktmäßig werden in diesen Abschnitten die beiden Lebensbeschreibungen unter Rückgriff auf lange Quellenzitate einander gegenübergestellt, kontextualisiert und erläutert. Demgegenüber treten andere Quellen in den Hintergrund. Besonders nimmt der Autor die Funktion der Herrscherin für die familiäre Memoria sowie Mathildes Bemühungen um die Klostergründung in Nordhausen, die einen wichtigen Aspekt im Wirken der ottonischen Herrscherin darstellte, in den Blick. Allerdings habe Mathilde mit dieser Gründung, so postuliert der Autor, im Gegensatz zu den Interessen ihres Sohns und Enkels im Hinblick auf die Gründung des Erzbistums Magdeburg gestanden. Dadurch sei das Kloster in Nordhausen potenziell in Gefahr geraten. Ein kurzes Fazit beschließt das Büchlein (S. 45), gefolgt von einer grundlegenden Bibliografie (S. 46–47).

Nicht zuletzt aufgrund der lockeren Darstellung reicht der Umfang des Bändchens kaum über den eines Aufsatzes hinaus. Eine richtiggehende Aufarbeitung der Forschungsdiskussion bietet es nicht, wenngleich die wichtigsten Tätigkeitsfelder einer Herrscherin – die freilich durch jüngere Forschungen beträchtlich nuanciert wurden – besprochen werden. Damit bietet dieser Beitrag keinen erschöpfenden aktuellen Überblick über Mathilde und ihr Leben sowie Wirken, der für weitere Forschungen Anstoß geben könnte. Dies ist freilich auch nicht der Anspruch. Vielmehr bietet der Band für einen breiteren Leserinnen- und Leserkreis einen Überblick und eine verständliche Darstellung über Mathildes



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Lebenslauf, wodurch er zur Popularisierung ihrer Figur beitragen könnte.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66312](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66312)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jaume Aurell, Martin Aurell, Montserrat Herrero (éd.), Le Sacré et la parole. Le serment au Moyen Âge, Paris (Classiques Garnier) 2018, 327 p., 12 ill. (Rencontres, 378. Civilisation médiévale, 34), ISBN 978-2-406-08034-3, EUR 32,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Brigitte Basdevant-Gaudemet, Paris-Sud

Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé à l'université de Poitiers en octobre 2016. Il concerne un thème souvent étudié mais qui n'a pas encore livré tous ses secrets, celui du serment. Jaume Aurell expose en introduction (p. 7–14) comment les participants à ce colloque ont examiné tant la théorie que la pratique du serment qui implique, on le sait, tout à la fois des paroles et des gestes. Il s'agit d'une institution souvent centrale pour la constitution d'une société politique et particulièrement utilisée au cours de l'époque médiévale; comme dans bien d'autres domaines, le chercheur se doit d'être particulièrement attentif à la terminologie. Outre l'introduction, le livre compte onze articles, rédigés le plus souvent en français mais également en anglais pour quelques-uns. Index des noms de personnes et de lieux et surtout précieux résumés de chaque contribution guident le lecteur.

Dans une première partie, les auteurs envisagent le serment comme modalité de règlement des conflits au haut Moyen Âge. Le monde romain connaissait le *jusjurandum*, notamment celui que tout citoyen devait prêter à l'empereur; on sait que le refus manifesté par les chrétiens de prêter ce serment était considéré comme constituant une trahison à l'égard de l'empire et justifiait la condamnation à mort du récalcitrant; le serment public, serment sur les lois, a toujours sa place dans la société chrétienne des mérovingiens – en particulier sous Dagobert – et ses caractères demeurent très comparables à ceux qu'il possédait dans la société romaine païenne; la continuité est indéniable (Christophe Camby, p. 17–32). Toujours en ce qui concerne le serment public, les doctrines relatives aux serments de fidélité tendent à s'affiner de l'époque mérovingienne à la fin des carolingiens; Charlemagne exige cette prestation à la veille de son couronnement et diverses théories, jusqu'à Hincmar insistent de plus en plus sur sa valeur, dans l'organisation du pouvoir royal carolingien comme l'attestent un certain nombre de textes ici reproduits (Janet Nelson, p. 33–55). *Conventiculum*, *conspiratio*, *coniuratio*, l'étude du vocabulaire s'impose et la communication du roi avec une *conjuratio* prend, au Moyen Âge, le caractère de négociation (Gerd Althoff, p. 57–66).

La seconde partie est relative aux serments prêtés dans le cadre des communes et à celui des chevaliers; trois articles donnent trois exemples concrets intéressants. En Castille, au XII^e siècle, l'histoire du monastère de Sahagun est étroitement liée aux prestations de serments qui ponctuent les relations souvent tumultueuses entre les paysans et l'abbé; l'adhésion à un serment fortifie l'opposition que les habitants peuvent manifester à l'égard de l'abbé (Charles



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Garcia, p. 69–92). À Brescia, au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle, l'iconographie, pour partie reproduite dans ce volume, illustre la portée politique du serment de paix prêté par les habitants, sous le contrôle de l'évêque; ce serment public est codifié, mais il n'est pas figé et peut évoluer (Matteo Ferrari, p. 93–130). L'iconographie atteste de la diversité des formes, du vocabulaire et des gestes des serments à la Cour du roi Arthur, lors de l'adoubement des chevaliers, ou à l'occasion des mariages, là encore, selon un rituel précis (Juliette Thibault, p. 131–166).

Le serment, le sacré et la royauté font l'objet de la troisième partie. Les chansons lyriques de croisade vantent la gloire du chrétien qui accomplit sans hésitation son devoir, mais cette dévotion au Christ par la croisade n'est que rarement marquée par un serment; par ailleurs, dans les chansons de gestes, les engagements pris devant Dieu ne s'accompagnent pas forcément d'un geste ou d'un rite spécifique et ne sont que rarement qualifiés de serment; dans ces textes lyriques, s'engager c'est d'abord se convertir (Marjolaine Raguin-Barthelmebs, p. 169–191). À propos de la *Magna Carta* de 1215, les barons de Jean sans Terre ont tenté de soumettre le roi aux obligations que lui-même avait prises par le serment prêté lors de son couronnement, mais ils œuvraient alors comme membre d'une *conjuratio* et agissaient contrairement aux prescriptions du droit canonique (Nicholas Vincent, p. 193–226). L'étude de quatre serments spécifiques de rois et reines de Navarre, du XII^e au XIV^e siècle, atteste de ce que profane et sacré peuvent être étroitement mêlés dans l'ensemble du rituel (Jaume Aurell, p. 227–249).

La quatrième partie nous conduit à l'aube de la modernité. Dans la procédure criminelle du bas Moyen Âge, les promesses orales sont prises en compte pour favoriser le bon déroulé de l'enquête; les coutumiers en traitent et les sources de la pratique attestent de la fréquence de l'usage; on le constate tout particulièrement dans de nombreuses affaires d'injures faites aux femmes, injures mettant en cause leur pureté sexuelle (Charlotte Pichot, p. 253–266). Pour Machiavel, réussir une *congiura* politique implique prestation de serment de la part des conspirateurs qui s'engagent en outre au secret, conception qui marque une évolution de la notion même de serment (António Bento, p. 267–324).

Martin Aurell conclut l'ouvrage en insistant sur la fonction de stabilisateur social du serment dans la société médiévale, mais en constatant aussi que ces pactes, s'ils deviennent conjurations, peuvent en venir à remettre en cause l'ordre établi et les prérogatives des autorités en place. Les travaux des historiens relatifs au serment sont nombreux, et tout spécialement des dernières décennies. Il est utile qu'une institution aussi centrale de l'époque médiévale fasse l'objet d'approches multiples. Les actes de ce colloque se placent en bonne position dans l'ensemble de ces publications. L'un de leur apport majeur réside dans les nombreuses citations et transcriptions d'actes. De fait, la réalité des serments ne s'appréhende qu'au travers de la multiplicité des exemples pratiques.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Christian Berger, Stefan Häussler, Die Musik des Mittelalters. Musikgeschichte, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2019, 159 S., 85 Abb. (Musikwissen kompakt), ISBN 978-3-534-27096-5, EUR 20,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Valeska Koal, Hannover

Das von den Freiburger Musikwissenschaftlern Christian Berger und Stefan Häussler vorgelegte Kompendium zur Musik des Mittelalters will einen Überblick über eine der grundlegenden musikalischen Epochen des europäischen Abendlandes geben und das notwendige Studienwissen forschungs- und quellenbasiert in kompakter und übersichtlicher Form vermitteln. Konkret fokussieren die Autoren auf die Zeit von 900 bis 1400, in der aus der Synthese von antiker Musiktheorie und frühchristlicher Vokaltradition ein neues geistliches und weltliches Musikrepertoire erwächst. Dieses erscheint erstmals in der Geschichte, sieht man von vereinzelt antiken Musiknotaten ab, in zahlreichen musikalischen Aufzeichnungen greifbar.

Als Hürde und zugleich Herausforderung für den Zugang zur mittelalterlichen Musik erweisen sich allerdings die äußerst komplexen und vielfältigen Notationsformen, die unserem heute geläufigen System nicht entsprechen und erhöhte Anforderungen an die Deutung wie auch musikalisch-praktische Umsetzung und Gestaltung stellen. Auch die kosmologisch-heilsgeschichtliche Ausrichtung der mittelalterlichen Musik setzt eine eingehende Beschäftigung mit den theoretischen Grundlagen voraus, die weit in die antike Philosophie und Mathematik zurückreichen.

Der Schwerpunkt des in zwölf Kapitel gegliederten Studienbuchs liegt auf der geistlichen Musik bis 1300 und spannt in den letzten zwei Kapiteln den Bogen hin zur weltlichen Vokalmusik des 14. Jahrhunderts. Geographisch konzentriert sich die Darstellung auf die Zentren der Musikpflege im westlichen Europa, im Speziellen Frankreich mit seinen Kathedralschulen von Metz, Laon, Chartres und Paris.

Jedes Kapitel enthält zu Beginn einen kommentierenden »Überblick« und eine Zeitleiste zu den wichtigsten musikalischen Entwicklungen und Neuerungen. Begriffe am Rand dienen der raschen Orientierung im Text. Hinzu kommen Definitionen musikalischer Termini (»Stichwort«) sowie Auszüge aus mittelalterlichen Quellen mit Übersetzung (»Quelle«). Zur Veranschaulichung dienen zahlreiche Notenbeispiele aus Originalhandschriften mit Transkriptionen in heutige Notenschrift. Am Schluss steht ein Fragenkatalog (»Wissens-Check«) zur Rekapitulation des Erlernen, der unterschiedlich detailliert gestaltet ist: in den Kapiteln 7–12 kurz und prägnant, in den Kapiteln 2–6 zuweilen sehr umfangreich. Kommentierte Literatur- und Quellenempfehlungen sowie am Schluss des Buches eine nach Quellen, Editionen und Literatur gegliederte Gesamtbibliographie



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

nebst Register mit Personen- und Sachbegriffen erleichtern den Zugriff auf das Material.

Kapitel 1 führt zunächst in die theoretischen Grundlagen der mittelalterlichen Musik ein und formuliert Anliegen, Problemstellungen und Themen der musikwissenschaftlichen Forschung. Die universale Musikanschauung des Mittelalters wird insbesondere auf Boethius' kosmologisch-neuplatonisches Konzept der »Musica mundana – Musica humana – Musica instrumentalis« zurückgeführt sowie auf das Quadrivium der antiken *Septem artes liberales*, das die Musik als Teilgebiet der Mathematik definiert. Es folgt eine Beschreibung der Notationsformen von der spätantiken Dasia-Notation über die adialematischen und diastematischen Neumen des Frühmittelalters hin zum präziseren Liniennotensystem des 11. Jahrhunderts (c. 2).

Kapitel 3 behandelt die aus der klösterlichen Lebensform erwachsenen Gesangstraditionen des Mittelalters. Insbesondere stellen die Autoren die Genese und Entwicklung der melismatisch-melodischen Gestaltung heraus, die vom Paradigma einer rein syllabischen Vertonung des Textes abweicht und so erweiterte Möglichkeiten des musikalischen Ausdrucks eröffnete. Anschaulich wird dargelegt, wie antike Verskunst und frühchristliche Psalmentraditionen zu einer Einheit verschmelzen und neue, inspirierende Gestaltungs- und Ausdrucksformen hervorbringen, wie die nichtbiblischen Hymnen, die *carmina* (strophisches Lied mit christlichem Text), Tropen und Sequenzen.

In der Analyse des Melismas »Longe« aus dem Tractus »Deus deus meus« zeigt sich, wie verschiedene Versionen derselben Melodie (u. a. in St. Gallen, Stiftsbibliothek, Cod. 359; Laon, Stadtbibliothek, Cod. 239; Chartres, Stadtbibliothek 47) in moderne Umschrift übertragen werden können und welche interpretatorischen Spielräume sich daraus in der Umsetzung ergeben. Ein weiterer Abschnitt behandelt die Gesangstypen im Kontext der Heiligen Messe (Ordinarium und Proprium) sowie die Gesänge des Stundengebetes (Horen), einschließlich regionaltypischer Choraltraditionen in Spanien, Süditalien (Benevent), Mailand, Ravenna, Gallien und den Britischen Inseln.

Kapitel 4 thematisiert Kulturräume, außereuropäische Kontaktzonen und daraus resultierende Formen der Mehrsprachigkeit im lateinisch geprägten christlichen Abendland sowie die Herausforderungen an liturgische Textübersetzungen aus dem Hebräischen, Aramäischen und Griechischen seit der Spätantike.

Kapitel 5 gibt einen vertieften Einblick in das mittelalterliche Tonsystem (*modus, tonus*), das auf dem antiken griechischen *systema teleion* beruht und durch Elemente wie Tonvorrat, Tonbezeichnung, Intervallabstände und Skalen bestimmt ist. Eingehend werden die mathematischen Grundlagen des Pythagoras, vermittelt durch Boethius' Schrift »De institutione musica« dargelegt, insbesondere die Proportionen der Intervalle. Weitere Schwerpunkte bilden das von Guido von Arezzo im 11. Jahrhundert entwickelte Hexachord-System, die Species-Lehre, in der die Hexachorde zur Bestimmung der mittelalterlichen Tonarten (*modi*) dienen, sowie die Bedeutung der Solmisationssilben für die gesangspraktische Gestaltung.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66314](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66314)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kapitel 6 widmet sich der Theorie und Praxis des mehrstimmigen Singens, im Speziellen dem Vortrag des Chorals. Als Beispiel für das frühe Organum, die mehrstimmige Choralbearbeitung, dienen herausragende Zeugnisse aus dem Repertoire der Kathedralen von Winchester, Fleury und Chartres. Ein weiterer Fokus liegt auf dem neuen Organum um 1100, das hinsichtlich des Gesangsvortrags eine zunehmend dynamische Gestaltung der Stimmen in Gegenbewegung erkennen lässt, sowie auf dem aquitanischen Organum-Repertoire des 12. Jahrhunderts, das zunehmend frei miteinander kombinierbare, gleichberechtigte Stimmpartien aufweist.

Kapitel 7 erläutert die verschiedenen Gesangsbücher des Mittelalters für Messe und Stundengebet und deren Neuausgaben im 19. und 20. Jahrhundert. Kapitel 8 thematisiert die historische Rezeption des Gregorianischen Chorals, dessen Rekonstruktion bis heute, so die These, von Perspektiven und Forschungsprämissen des 19. Jahrhunderts geprägt ist. Hier stellen die Autoren beispielhaft die Erschließungs- und Rekonstruktionsmethoden der französischen Benediktiner von Solemnes heraus, die auf den Originalquellen sowie auf der umfangreichen, aber historisch-unkritischen »Editio Medicaea« von 1614/15 beruhen.

Von herausragender Bedeutung erweist sich das Repertoire polyphoner Musik des späten 12. und 13. Jahrhunderts aus der Kathedrale von Notre-Dame de Paris. Entlang des »Magnus liber organi« der Magister Leonin und Perotin führen die Kapitel 9 und 10 in die Analyse zwei-, drei und vierstimmiger Kompositionen ein, die in Stimmführung, Melodieverlauf, Rhythmus, Tonraum und Notationsweise stilbildend wirken. Vorbildlich in Kapitel 9 sind die Interpretationen der beiden wichtigsten Gattungen Organum (mehrstimmige Komposition über einen liturgischen Textabschnitt) und Conductus (Geleitgesang zu einer liturgischen Handlung). Aufschlussreich ist insbesondere das Beispiel des zweistimmigen Organums »Haec dies« aus dem Graduale Triplex (zwischen 1240 und 1269), anhand dessen der melodische Verlauf des Melismas und das zugrundeliegende modale Muster hervortreten. Auch für den zwei- bzw. dreistimmigen Conductus liefert das Kapitel zwei detailliert und sachkundig analysierte Beispiele (»Sol sub nube latuit« auf einen strophischen Text Walther de Châtillons; »Veri solis« aus Codex Florenz, Bibl. Med. Laur. Pluteo 29.1). Kapitel 10 zeichnet dann den Weg vom Choral zur Motette anhand verschiedener zwei- und dreistimmiger Fassungen des Alleluja »Pascha nostrum« nach. Deutlich wird, dass sich bestimmte Stücke des Choralrepertoires aufgrund ihres charakteristischen Modus sowie spezifischen Klangraums als Ausgangsmaterial für mehrstimmige Kompositionen besonders eigneten. Die Ausprägung der Gattung Motette scheint dabei im Hinblick auf den Choral nicht durchweg linear-chronologisch, sondern streckenweise parallel verlaufen zu sein.

Kapitel 11 behandelt die isorhythmische Motette nach dem Vorbild Philippe de Vitrys, die im 14. Jahrhundert den innovativen Stil der *Ars nova* prägt. Kompositionstechnische Grundlage ist die neue Contrapunctus- und Klausellehre, die über die Mittel der Klangschritlehre des 13. Jh. hinausweist, etwa im Gebrauch von Spannungsklängen und perfekten Schlussbildungen. Die



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

rhythmische Differenzierung führt zu Neuerungen in der Notation, vor allem in der Einführung kleinerer Notenwerte. Übergeordnetes Ziel ist die sinnbildliche Verdeutlichung der Textaussage.

Kapitel 12 stellt abschließend die französische Chanson vor, die im 14. Jahrhundert durch Guillaume de Machaut ihre wesentliche Ausgestaltung erfährt. Äußerst übersichtlich und klar beschrieben sind die drei wesentlichen Gattungen des weltlichen Liedes in Refrainform, die sog. *formes fixes*, Ballade, Rondeau und Virelai. Anhand der ausgewählten Beispiele, dem Virelai »Aymi! dame de valour« sowie der Ballade »Esperance« von Guillaume Machaut, lassen sich Aufzeichnungsformen, Modus- und Hexachordlehre plausibel nachvollziehen.

Bergers und Häusslers Kompendium bietet ein wissenschaftlich fundiertes, auf eigenen Forschungen beruhendes Arbeitsbuch, das dem Leser auf der Basis reichhaltigen Materials eine komplexe und vielschichtige Epoche der abendländischen Musik zugänglich macht. Als besonders hilfreich für das Selbststudium dürfte sich der interpretatorische Zugriff auf die Quellen, die Editionen und die ausführlich kommentierte Forschungsliteratur erweisen. Die Diskussion konträrer Forschungsfragen sowie der Bezug zur Aufführungspraxis erweitern den Blick hin zu einem offendynamischen Verständnis von Musik in ihren vielfältigen kulturellen Zusammenhängen.

Einige Unklarheiten fallen in der Darstellung auf. Der Begriff »Mittelalter« ist in Kapitel 1 von der historischen Epocheneinteilung her aufgerollt (313/476–1492/1517). Die musikwissenschaftliche Periodisierung mit der stilistischen Abgrenzung zur Musik des 15. Jahrhunderts (Begriff »Renaissancemusik«) erschließt sich aus dem aufgezeigten Kontext allerdings nicht, und so leuchtet nicht auf den ersten Blick ein, warum das Buch mit der Zäsur 1400 endet. Einzelne Abschnitte weisen in ihrer Komplexität über das Grundwissen hinaus und verlangen bereits Vorkenntnisse hinsichtlich des musikalischen Verständnisses, sodass sich die Frage nach der engeren Zielgruppe stellt. So vermisst man z. B. in Kapitel 2 eine tabellarische Gegenüberstellung der wichtigsten Notationsformen mit Notenbeispielen, welche die wesentlichen Unterschiede und Entwicklungsstränge von der Spätantike zum Mittelalter anschaulich verdeutlicht.

Wünschenswert wären überdies präzise Erläuterungen zu einigen zentralen musikalischen Sachverhalten gewesen, etwa zum Terminus »Gregorianischer Choral/Gesang«, der unvermittelt in Kapitel 5 auftaucht, als Frage aber bereits in Kapitel 3 (S. 55) kontextualisiert wird, oder zur Bedeutung des »Graduale Romanum« im Zusammenhang mit der Einführung der römischen Liturgie (Kap. 3). In Kapitel 10 (»Choral-Organum-Motette«) fehlt im Vergleich zum üblichen Aufbau der einführende Überblick, zumal entsprechend der Überschrift bereits in diesem Abschnitt eine Definition der Gattung »Motette« erfolgen sollte. Ein Gesamthandschriftenverzeichnis sowie ein Glossar hätten den Nachschlage- und Überblickscharakter noch unterstreichen können.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66314](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66314)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jessalynn L. Bird, Damian J. Smith (ed.), The Fourth Lateran Council and the Crusade Movement. The Impact of the Council of 1215 on Latin Christendom and the East, Turnhout (Brepols) 2018, XII-340 p., 5 b/w ill. (Outremer. Studies in the Crusades and the Latin East, 7), ISBN 978-2-503-58088-3, EUR 89,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michel Balard, Paris

La commémoration du huitième centenaire du IV^e concile du Latran a donné lieu à l'organisation d'un colloque international qui s'est tenu à Rome en 2015, et dont les actes font l'objet de la publication du présent volume.

À l'appel du pape Innocent III, auteur de l'encyclique »Vineam Domini« (19 novembre 1213), plus de 400 évêques et près de 800 abbés et prieurs se sont réunis à Rome du 11 au 30 novembre 1215 pour examiner avec le pape les principaux problèmes de l'Église et organiser la nouvelle croisade que le souverain pontife appelait de ses vœux. La constitution »Ad liberandam« publiée à la fin de la session conciliaire synthétisa l'ensemble des décisions prises par les participants. Dans une large introduction, les deux éditeurs du volume ont rappelé les deux objectifs principaux d'Innocent III – recouvrer la Terre sainte et réformer l'Église – ainsi que le déroulement des événements depuis novembre 1213 jusqu'à la conclusion du concile.

Les communications ici présentées s'ordonnent en quatre thèmes successifs: liturgie, indulgences et élections ecclésiastiques, d'abord; la croisade contre les Albigeois, en second lieu; les croisades nordiques et hispaniques, en troisième partie; enfin l'examen du texte »Ad liberandam« et de son impact.

Richard Allington étudie la piété de croisade stimulée par le concile. Dans son sermon d'ouverture, Innocent III promeut la dévotion à la croix du Christ, une plus grande participation à la vie liturgique et sacramentelle de l'Église, tout en liant la réforme de celle-ci au soutien de la croisade. Il appelle les chrétiens à organiser des processions d'intercession, précédées de la croix, grâce auxquelles les laïcs renouvelleront leur vie spirituelle en partageant les souffrances du Christ. Le pape utilise d'ailleurs une relique de la Vraie Croix, apportée de Constantinople en 1204, pour bénir les participants au concile.

Le problème des indulgences de croisade a donné lieu à de longs débats, résumés par Ane Bysted: s'agit-il de rémission des péchés ou de rémission des peines encourues par les pécheurs? Examinant les canons 62 et 71 de Latran IV, l'auteur conclut que seuls les évêques peuvent accorder des indulgences pour une durée limitée et pour la rémission des péchés, en proportion des efforts effectués par les croisés.

Thomas Madden s'intéresse à l'histoire tumultueuse du patriarcat latin de Constantinople. Élu en 1204, selon les termes du pacte de la »Partitio Romaniae«, le Vénitien Tommaso Morosini



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

encourt l'hostilité de son clergé franc pour avoir été contraint de prêter un serment selon lequel seuls des Vénitiens pourront être choisis comme chanoines de Sainte-Sophie. Sont également en cause les revenus des églises latines de l'empire byzantin, attribués dès 1107 au patriarche du Grado, mais revendiqués après la IV^e Croisade par le patriarche latin de Constantinople.

Le concile s'est aussi préoccupé de la croisade contre les Albigeois. Innocent III avait accordé les indulgences de croisade en Terre sainte à tous ceux qui iraient combattre les hérétiques toulousains. Martin Alvira montre qu'il importait au pape d'empêcher le roi d'Aragon d'intervenir contre Simon de Montfort; la défaite et la mort de Pierre II à Muret résolvent définitivement le problème. Marjolaine Raguin-Barthelmebs analyse de son côté la »Chanson de la Croisade albigeoise«, dont la seconde partie est un discours légitimant l'entreprise de reconquête contre Simon de Montfort et dénonçant la spoliation des seigneurs méridionaux par les chevaliers du Nord. Quant à Marco Meschini, il examine la stratégie de Simon de Montfort et du comte de Toulouse Raymond VI, défendant leur position devant les pères conciliaires et face à un pape tourmenté et hésitant. Guillem Ramon de Montcada, assassin de l'archevêque de Tarragone, vient plaider sa cause au concile qui lui assigne une lourde pénitence. Mais, comme le rappelle Damian Smith, il reprend les armes contre Simon de Montfort et est excommunié.

Passant dans les pays baltes, Alan Murray souligne l'importance de la *conversio gentium* à la périphérie de la chrétienté, telle que la décrit la chronique d'Henry de Livonie, qui met en valeur les succès de l'évêque de Riga, Albert von Buxhövdén, et de la mission allemande dans la conversion des peuples païens de la Baltique. Torben Nielsen montre les efforts de l'évêque de Riga auprès du concile pour faire de la Vierge la mère de la Livonie, la protectrice des jeunes communautés baltiques et de nombreuses institutions ecclésiastiques dans les pays du Nord.

Dans la péninsule Ibérique, l'archevêque Rodrigo Jimenez de Rada, nommé légat pontifical, est chargé par Honorius III de promouvoir la guerre contre les musulmans, ce qui implique, selon Miguel Gomez, d'établir la paix entre les rois de la péninsule. Le succès de cette politique est limité.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de la constitution »Ad liberandam«. Innocent III aurait-il proposé au concile un texte préparé à l'avance, ou consenti à des aménagements par les pères conciliaires? Thomas Smith penche pour cette seconde hypothèse, en démontrant que les participants au concile ont discuté et amélioré les plans de croisade du pape. La constitution renforce aussi l'interdit pontifical du commerce avec les Sarrasins (article 71), mais influence le commerce en Méditerranée dans un sens non prévu par les pères conciliaires. En effet, comme le démontre James Todesca, les marchands occidentaux ont fait frapper des dirhams contrefaits pour commercer en Afrique du Nord et y acquérir l'or venu du Ghana, de telle sorte que l'embargo pontifical a de fait favorisé le retour de l'Occident à la monnaie d'or.

Prenant l'exemple des croisés de Frise, de Cologne et de Hollande, Jessalynn Bird montre que les prédicateurs envoyés dans



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ces régions ont eu le souci de préserver les droits des croisés et de rétablir la paix entre les grands seigneurs locaux, afin qu'ils accomplissent leur vœu de croisade. L'ouvrage se termine par une étude de Jan Vanderburie sur l'impact de l'œuvre de Jacques de Vitry, l'«Historia orientalis», et du «Liber tertius», qui ont pu fournir des informations sur l'Orient et sur l'Islam tant à Innocent III qu'à son successeur, Honorius III.

La réunion du IV^e concile du Latran a donné lieu à un riche dialogue entre le pape, désireux de susciter à tout prix une nouvelle croisade, et les pères conciliaires qui ont amendé le texte de la constitution «Ad liberandam» pour y renforcer les droits et privilèges des croisés, comme l'indiquent, non sans quelque répétition, les auteurs de plusieurs communications. La politique pontificale en ressort plus nuancée qu'on ne le croyait, en particulier à propos de la croisade contre les Albigeois, ou des expéditions contre les musulmans d'Espagne. Bien présenté, sauf dans le chapitre V qui aurait dû être relu pour éviter trop de fautes de français, l'ouvrage dirigé par Jessalynn Bird et Damian Smith apporte un nouvel éclairage sur l'un des conciles les plus importants du Moyen Âge.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66315](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66315)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

J. F. Böhmer, Regesta Imperii. IV. Ältere Staufer, 2. Abt.: Die Regesten des Kaiserreiches unter Friedrich I. 1152 (1122)–1190, 5. Lfg.: Einleitung und Nachwort, Nachträge zu den Lieferungen 1–4, Bibliographie, Abkürzungs- und Siglenverzeichnis, Namenregister, Konkordanztafeln. Neubearbeitet von Ferdinand Oppl, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2018, 724 S., ISBN 2978-3-205-23245-2, EUR 110.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

Ce volume termine une entreprise commencée vers 1975 : la révision des »Regesta« de Böhmer pour le règne de Frédéric Barberousse, qui a donné lieu à la publication, depuis 1980, de quatre volumes de regestes qui nous permettent de suivre, presque au jour le jour, l'itinéraire et l'activité de l'un des plus importants souverains du Moyen Âge occidental. Nul doute que les utilisateurs de cet épais volume consulteront surtout les 45 pages de suppléments et corrections aux volumes parus, et plus encore les près de 500 pages d'index des noms propres (on trouvera aussi une concordance avec les »Regesta« de Stumpf-Brentano et avec l'édition des diplômes de Frédéric dans les MGH) et les références bibliographiques complètes de l'ensemble des ouvrages cités dans les cinq volumes. Mais sur ce point le recenseur ne peut pas dire grand-chose, si ce n'est exprimer son admiration autant pour la qualité du travail effectué que pour l'incroyable diversité de l'index, qui montre bien justement que Frédéric fut un souverain d'une importance exceptionnelle.

Le recenseur sera donc davantage intéressé par l'introduction, parfois autobiographique (ce qui est exceptionnel dans le genre textuel assez aride qu'est l'introduction à un ouvrage d'érudition), due à Ferdinand Oppl. Celui-ci, il est vrai, a participé à l'entreprise dès ses débuts, alors que lui-même était un jeune diplômé, et aura consacré une part non négligeable de sa carrière professionnelle à la publication des regestes de Frédéric Barberousse.

Le récit de plus de 40 ans de travail sur les regestes est l'occasion de rappeler l'évolution des principes, et plus encore des techniques, en particulier le basculement, progressif, vers le numérique, qui permet notamment l'abandon des milliers de fiches cartonnées format A7 qui servaient à l'élaboration d'un index. Le travail d'élaboration d'un index fait d'ailleurs l'objet d'une longue présentation par l'auteur. À juste titre, tant ce travail est essentiel pour une bonne utilisation des textes ou des regestes. L'auteur y rend hommage d'ailleurs à Google ou Wikipedia, qui permettent de résoudre bien des cas difficiles. Surtout, il insiste en filigrane sur la nécessité de s'acharner à multiplier les méthodes, les outils, pour faire de l'index un instrument très complet, et donc très utile.

Et finalement, cela rend bien compte du travail, en général, des »Regesta Imperii«. Un travail de bénédictin, un peu obscur, que



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'on fait avec abnégation dans la glaise des textes, mais qui rend d'immenses services à de nombreux chercheurs et chercheuses.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66316](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66316)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Boris Bove, Murielle Gaude-Ferragu, Cédric Michon (dir.), Paris, ville de cour. XIII^e–XVIII^e siècle, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2017, 384 p., ill. en coul. et n/b (Histoire), ISBN 978-2-7535-5910-3, EUR 24,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Flavie Leroux, Paris

L'ouvrage *Paris, ville de cour* est issu d'un colloque international, organisé par les trois directeurs de publication, Boris Bove, Murielle Gaude-Ferragu et Cédric Michon, les 5 et 6 juin 2014 au Petit Palais. En plus de l'introduction des directeurs et de la conclusion écrite par Werner Paravicini et Jean-Marie Le Gall, ces actes rassemblent dix-sept contributions, ainsi que trois riches index (des noms de personnes, des toponymes urbains et des villes). L'on regrettera seulement l'absence de bibliographie générale.

La réflexion porte sur une question peu abordée dans l'historiographie française: celle des relations entretenues entre la cour de France et la ville de Paris, jusqu'alors souvent cantonnée à l'histoire cérémonielle et à l'histoire de l'art. L'enjeu dépasse ici ces deux approches sans pour autant les exclure: il s'agit, d'une part, d'observer les incidences de la cour sur la ville et, inversement, de déterminer ce qu'apporte la ville à la cour – entendue comme un ensemble de personnes évoluant dans la proximité du souverain (princes, aristocrates, officiers). En choisissant d'adopter une méthode comparative, croisant les périodes et les espaces, l'ouvrage vise à mesurer toute l'étendue de ces interactions et permet d'en donner une vision panoramique. Histoire sociale, histoire économique, histoire culturelle, histoire littéraire et histoire religieuse sont ainsi mobilisées sur une chronologie longue, s'étendant du XIII^e au XVIII^e siècle.

L'organisation de l'ouvrage se décline autour de cinq axes. Est d'abord interrogée la présence physique du roi et de sa cour à Paris, avec trois articles couvrant toute la période proposée à l'étude. Boris Bove réalise une synthèse sur les itinéraires des rois médiévaux, entre 1180 et 1483. Caroline zum Kolk poursuit la réflexion pour le XVI^e siècle et montre qu'une sédentarisation temporaire s'opère sous la régence de Catherine de Médicis. Laurent Lemarchand étudie quant à lui une autre période de régence, celle qui suit le décès de Louis XIV.

La deuxième partie de l'ouvrage articule cette question de la présence de la cour dans la ville à celle du logement, pour le roi mais aussi pour ses gens. La contribution de Guillaume Fonkenell permet de saisir les interactions entre le palais du Louvre et son cadre urbain, soulignant que l'autorité royale doit faire face à de nombreuses contraintes et accepter des négociations. Les articles de José Martínez Millán, sur la cour de Madrid (XVI^e–XVIII^e siècles), et de Rita Costa-Gomes, sur la cour de Lisbonne (XIV^e–XV^e siècles),



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

apportent de riches points de comparaison entre Moyen Âge et époque moderne, renvoyant aussi à la spécificité du cas parisien.

Sont ensuite étudiés, dans une troisième partie, les effets socio-économiques qu'a pu avoir la société curiale sur la ville, malgré son poids démographique relativement faible. C'est moins la consommation du roi et de sa famille que celle de princes accompagnant la cour qui est ici examinée, dans la seconde moitié du XIV^e siècle: Florence Berland propose une synthèse sur le mode de vie princier à travers le cas des ducs Valois de Bourgogne, tandis qu'Arnaud Alexandre détaille les commandes d'orfèvrerie réalisées par Louis d'Orléans et son épouse. L'article de John McEwan sur les fournisseurs londoniens de la cour anglaise permet à nouveau d'ouvrir une réflexion plus globale sur les relations entretenues par le roi avec les marchands et les artisans.

Une fois étudiés dans leur réalité, ces rapports sont observés à l'aune des représentations que les acteurs pouvaient en avoir, dans une quatrième partie. Michelle Szkilnik adopte une approche littéraire, avec l'analyse de cinq romans du XV^e siècle. L'imaginaire des relations entre la cour et la ville y apparaît comme détaché de la réalité vécue. De même, à l'occasion des cérémonies tenues à Paris, gens de cour et habitants de la ville s'éloignent à mesure qu'avance le XVI^e siècle: à l'exception des entrées et des funérailles, les Parisiens sont rarement amenés à participer aux fêtes, comme l'indique Monique Chatenet.

Cette réflexion sur les échanges culturels se poursuit dans la cinquième partie, davantage focalisée sur les arts du spectacle. L'analyse de la culture théâtrale, à travers l'exemple de la farce aux XV^e et XVI^e siècles, par Marie Bouhaïk-Gironès, puis l'étude de l'administration des Menus Plaisirs au XVIII^e siècle, par Pauline Lemaigre-Gaffier, montrent la perméabilité et la variété des interactions entre la cour et la ville. Avec sa contribution consacrée au cercle parisien de Marguerite de Valois, Bruno Petey-Girard invite même à interroger la définition de la cour, lorsqu'elle s'organise dans la ville mais pas autour du couple royal.

La sixième et dernière partie propose enfin d'observer comment les gens de cour ont pu modeler la ville. Élodie Ozenne en donne un premier aperçu avec l'étude de trois couvents abritant les épitaphes de membres de la famille royale, mais aussi d'aristocrates et d'officiers. Au mécénat religieux s'ajoutent d'autres formes d'investissement de la cour dans la ville, comme en témoignent les deux dernières contributions d'Étienne Hamon et de Mathieu Deldicque. Même dans un contexte peu favorable – celui du règne de Charles VIII marqué par une préférence pour les châteaux de la Loire –, il apparaît que le roi autant que les grands encouragent le développement de certains quartiers et institutions religieuses.

La variété aussi bien que la qualité des contributions permettent à cet ouvrage d'apporter des réponses claires à la question initiale: Paris fut-elle une ville de cour? Non, ou du moins partiellement seulement: la cour n'a été qu'un facteur, certes fondamental, ayant participé à stimuler l'économie et à façonner l'espace urbain. Mais la cour n'était pas indispensable à la ville, comme la ville n'était pas indispensable à la cour – l'itinérance puis l'installation dans une ville périphérique, Versailles, le montrent. Cette mise à distance,

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66317](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66317)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

qui va de pair avec la sacralisation du souverain, n'a cependant pas empêché Paris de rester le premier marché économique et financier de France, ni même d'exercer une suprématie culturelle indépendante, entre autres grâce à son université. Finalement, à l'issue de cette lecture, restent deux interrogations: celle de la »pesée économétrique« (p. 351) plus globale de la cour par rapport à la ville, malheureusement entravée par les déficits documentaires, et celle des évolutions faisant suite à la Révolution. Peut-être à l'occasion d'un autre colloque, la réflexion pourrait en effet s'étendre au Paris du XIX^e siècle, à l'heure où s'opère un retour des souverains dans la capitale.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66317](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66317)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bertrand Boysset, Chronique, sous la direction de Patrick Gautier Dalché, Marie Rose Bonnet, Philippe Rigaud, Turnhout (Brepols) 2018, 199 p., 7 fig., 1 carte en n/b (Textes vernaculaires du Moyen Âge, 20), ISBN 978-2-503-58053-1, EUR 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Henri Bresc, Paris

La Chronique provençale de l'Arlésien Bertrand Boysset (né vers 1345–1350 et mort en 1415/1416) est un classique de l'histoire en langue vernaculaire, exploité par Baluze et publiée en 1900 par le cardinal bibliothécaire Franz Ehrle sous le double nom de B. Boysset et de Garoscus de Ulmoisca Veteri, lecture incertaine d'une souscription qui surcharge un passage rédigé en latin et que Boysset a emprunté à une chronique de Saint-Victor de Marseille d'auteur inconnu. Cette souscription est reproduite, p. 36, sans d'ailleurs qu'une nouvelle hypothèse soit donnée. Le succès de l'ouvrage de Boysset est dû à l'exactitude et à la précision, au souci de vérité et d'authenticité qui marquent profondément le récit des troubles de Provence entre 1351 et 1414 et du Grand Schisme.

L'ouvrage de Brepols regroupe une vaste introduction de Patrick Gautier Dalché (p. 5–45), la publication et la traduction de la chronique par Marie Rose Bonnet et Philippe Rigaud (p. 48–167), un appendice consacré à la langue de Boysset (p. 169–178), un glossaire (p. 179–180) et une bibliographie.

L'introduction, écrite avec vivacité, rigueur et quelque féroce et obscure préciosité (l'adjectif »scurrile«, p. 37, qualifie de bouffonnerie l'attribution à Garoscus ou à Jacobus de Velino de la chronique), présente Bertrand Boysset, entrepreneur lui-même de vignes et de pêche dans les étangs et arpenteur, auteur de deux ouvrages d'arpentage et de bornage, en provençal, et bon dessinateur. Sa curiosité est vaste comme il apparaît à travers les ouvrages qu'il a recopiés, tous écrits ou traduits en provençal, astronomie (»Sidrac«), cosmographie, morale (»Coblas« de Bertran Carbonel), histoire et hagiographie d'Arles (»Roman d'Arles« et »Roman de saint Trophime«), et de la Provence (»Vie de la Madeleine«). Patrick Gautier Dalché analyse son dessein de rattacher ses savoirs techniques aux sciences éminentes et reconnues, arithmétique, géométrie, astronomie et leur donner un statut, une autorité, sur le modèle du droit et de la pratique notariale.

Suit l'étude de la chronique. On en conserve trois versions successives, corrigées et complétées, celle de Gênes (1351–1401), celle de Paris (1365–1402), et celle d'Arles, copie du XVIII^e siècle (1372–1414), tandis qu'une quatrième, probablement perdue, se laisse deviner. Ce n'est pas un livre de raison, même si elle insère des notices familiales et ce n'est pas seulement une chronique d'Arles, un gisement de notices sur la ville, sa société et sa vie politique, sur la météorologie aussi, mais ces annales entendent couvrir l'ensemble des événements religieux,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

politiques et militaires de la Provence rhodanienne. Le choix du provençal marque qu'elles sont destinées à une bourgeoisie aisée d'entrepreneurs de vignobles et de pêcheries peu familiarisés avec le latin, que Boysset maîtrise puisqu'il intègre des récits en latin, le voyage d'Urbain V en Italie en 1367–1368, le siège d'Arles en 1369, le séjour pontifical en Italie de 1369 à 1372 et le retour à Rome, enfin, de Grégoire XI à Rome en 1376–1378, sa mort et l'élection d'Urbain VI.

La publication du texte n'est pas une édition scientifique et ne repose que sur le manuscrit de Paris. On ne peut que le regretter: l'examen des trois manuscrits aurait sans doute permis de résoudre quelques-unes des difficultés de compréhension. Les éditeurs reconnaissent honnêtement qu'ils n'ont pas bien su traduire trois points, l'adverbe *septamens*, p. 71, qui accompagne la mort de Clément VII (ils proposent »saintement«, mais c'est peut-être »subitement«), et une courte proposition, p. 97, *que foras anat dos trags denera* (pour un tremblement de terre) traduite »suivi par deux autres secousses« (mais il s'agit de mesurer la durée du séisme, deux »traits«, deux moments, mais de quoi?). Il faut signaler d'autre part quelques confusions et traductions erronées, Benoît V pour Urbain V p. 57, »dix« pour XV p. 71, »80« pour VIII^{XX} (160) p. 75, »pierres« pour *peiras*, p. 90, quand c'est »grelons«, comme à la page 107.

»Porteurs de lances«, p. 99 et 101, ne rend pas le sens de *lansas*, unité combattante autour d'un homme d'armes, ni »hommes casqués«, p. 157, pour *basinetz*, qui a la même signification. Une lecture hâtive explique une note rectificatrice sans raison, p. 111, n. 235. Et la description, p. 91, du moulin *torier* (»à tour«) des Alyscans, *las antenas e.l rodet e las palmas del molin torier*, évoque le moulin à vent plutôt que le »moulin à roues«: les *antenas* sont les ailes et le rodet le rouet qui anime les meules; la traduction de *palmas* demeure en revanche incertaine.

Un paragraphe enfin cumule les imperfections, le récit, p. 75, d'un acte d'intimidation (qui évoque la mafia d'autres lieux et d'autres temps) commis le 11 mai 1392 contre Bertrand Boysset: un pêcheur, »incendiaire«, et onze acolytes saccagent ses deux jeunes vignes, coupant les plants et les brûlant, au Plan du Bourg et en Crau, et celle d'un notaire sur l'ordre d'habitants d'Arles que Boysset ne dénonce pas. Les traducteurs reconnaissent que deux mots leur restent obscurs, p. 75, *mansion* (»mission« destructrice) et *albans*. Ils omettent de traduire le mot *plantier*, pour la seconde vigne coupée, celle de la Crau, et pour *donet lo conselh aytal*, etc. (c'est-à-dire, avec une normale inversion: Untel donna l'ordre, etc.), proposent »il donna le conseil ainsi, etc.«, ce qui n'a aucun sens, alors que la proposition marque la défaite de Boysset, intimidé au point de ne pas oser confier à la postérité le nom du mandant. On est loin d'une Arcadie provençale pacifique et heureuse.

Il manque aussi un certain nombre d'identifications de lieux, Salsadas sur la route de l'Italie (Sarzana?), p. 48, Val Mutone (Valmontone) entre Rome et Anagni, p. 64, d'événements, la trêve de Cent Ans entre Sarrasins et chrétiens en 1404, p. 141, de personnages aussi, Guido de Pruinis, p. 64, Gaubert de Lurnel, exécuté en 1398 à Arles, p. 107, le viguier Lermine, p. 164, les ambassadeurs Jean Dragol (Jean Drogoli, maître rational) et



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Imiart en 1412, p. 159, le comte de Ponthieu, p. 166, c'est-à-dire le dauphin Jean, décédé en 1417. Par ailleurs, l'index n'est pas toujours commode pour identifier les protagonistes, désignés par leur titre dans le texte et indexés à leur nom personnel (ainsi le «comte de Valentinois», Louis de Poitiers à l'index).

Cette publication reste donc imparfaite; elle est cependant commode, à condition de ne pas se fier à la traduction et d'aller toujours au texte provençal, et permet d'utiliser une source riche d'informations sur la vie politique et militaire d'une période chaotique. Les fêtes dynastiques, les nombreuses exécutions publiques, les expéditions guerrières scandent le récit, tandis que les phénomènes remarquables (éclipses, comètes, météores, frères siamois, lunes rouges) pourraient évoquer les malheurs du temps sans cependant que Boysset les présente comme des présages. Dans le détail aussi, la chronique apporte des témoignages abondants sur la vie quotidienne, les voyages (et même une promenade familiale d'Arles à Tarascon en charrette, p. 133), les repas, les hébergements des princes et des ambassadeurs, sur les travaux agricoles, les aménagements hydrauliques en Crau et en Camargue, qui en font une source irremplaçable pour la Provence rhodanienne entre XIV^e et XV^e siècle.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66318](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66318)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Guido Castelnuovo, Sandrine Victor (dir.), L'Histoire à la source: acter, compter, enregistrer (Catalogne, Savoie, Italie, XIIe–XVe siècle). Mélanges offerts à Christian Guilleré. Vol. 1, Chambéry (Éditions de l'université Savoie-Mont-Blanc) 2018, 538 p. (Sociétés, religions, politiques, 36), ISBN 978-2-919732-60-9, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gisela Naegle, Gießen/Paris

Bei dem von Guido Castelnuovo und Sandrine Victor herausgegebenen Buch handelt es sich um den ersten Band der Festschrift für den französischen Mediävisten Christian Guilleré, der von 1990 bis zu seiner Emeritierung an der Université de Savoie (heute: Université Savoie-Mont-Blanc) lehrte. In ihrem Vorwort lassen die Herausgeberin und der Herausgeber seine wissenschaftliche Karriere Revue passieren und schildern ihre persönlichen Erfahrungen und Erinnerungen. Nach einer Mitgliedschaft an der Casa Velázquez (1980–1983) schloss Guilleré 1990 an der Universität Paris I-Sorbonne bei Georges Duby eine *thèse d'État* zur Geschichte Gironas im 14. Jahrhundert ab, die in Katalonien publiziert wurde¹. Er blieb dieser Thematik weiterhin verbunden und weitete seine Studien zunächst auf das Umland dieser Stadt, dann auf das übrige Katalonien und auf die Krone von Aragón aus und edierte den »Llibre Verd« von Girona (1144–1533)².

In den letzten Jahrzehnten standen außer Katalonien auch Savoyen bzw. der Pyrenäen- und Alpenraum im Zentrum seiner Arbeiten zur Finanz-, Steuer-, Wirtschafts- und Verwaltungsgeschichte und zu Notaren. Innerhalb dieses durch intensive Archivarbeit charakterisierten reichen Lebenswerkes sind besonders innovative Pionierstudien zum Vergleich von Katalonien und Savoyen hervorzuheben. Wie in Festschriften üblich, enthält der Band auch ein Schriftenverzeichnis des Geehrten. Den Kern bilden jedoch 26, fünf Sektionen zugeordnete Beiträge von Schülerinnen und Schülern, wissenschaftlichen Weggefährten sowie Kolleginnen und Kollegen.

Die erste Sektion beschäftigt sich mit dem Schreiber, den von ihm produzierten Dokumenten und den zugehörigen Räumen, die zweite mit mittelalterlichen und zeitgenössischen Archiven, ihren Mitarbeitern und der dort geleisteten Gedächtnisbewahrung. Die Beiträge von Julien Coppier zur Biografie von Max Bruchet (1868–1929), Archivar des Departements Haute-Savoie, und von Jean Luquet spüren dem wechselvollen Schicksal der Archivbestände zur savoyischen Geschichte nach. Im Zuge politischer Ereignisse



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Christian Guilleré, *Girona al segle XIV*, 2 Bde., Barcelona 1993–1994.

² Christian Guilleré (ed.), *Llibre Verd de la ciutat de Girona (1144–1533)*, Barcelona 2000.

wurden sie immer wieder transferiert, umorganisiert und zuletzt zwischen Frankreich und Italien neu aufgeteilt. Die wichtigsten Bestände befinden sich heute in den Archiven der französischen Departements Haute-Savoie und Savoie und im Archivio di Stato di Torino in Italien.

Im Mittelpunkt des dritten Buchabschnittes stehen der Kaufmann, seine Aktivitäten und seine fürstlichen Herren. Der vierte Teil beschäftigt sich mit der Stadt, ihren Machtverhältnissen und ihren Dokumenten und der fünfte und letzte mit dem Gebirge, seinen Burgen und ländlichen Gebieten.

Mehrere Autorinnen und Autoren präsentieren kurze Texteditionen: Paolo Buffo zur Schenkung des Grafen Umberto I. von Moriana-Savoyen an die Kanoniker der Kathedrale und von S. Orso von Aosta, 1040 (S. 57–59); Laurent Ripart zu einem Verzeichnis von an die Abtei Saint-Maurice d'Agaune zu entrichtenden Abgaben vom Ende des 12. Jahrhunderts (S. 75–77); Jacques Paviot zu den Testamenten der Anne de La Palud (1431) und ihrer Tochter Philiberte (1474, S. 147–155); Manuel Sánchez Martínez zu Abgaben und zur Feuerstellenerfassung im Krieg zwischen der Krone von Aragón mit Kastilien (1356–1366) (Quellen von 1363 und 1367, S. 191–197); Lluís To Figueras zu einem Fragment des Inventars des Kaufmanns Joan d'Aldiard aus Perpignan (1307, S. 259–265); Luisa Gentile zu von Herzog Amadeus IX. von Savoyen 1468 verliehenen kaufmännischen Markenzeichen (S. 345f.); Fabien Lévy zu Quellen, die im Zusammenhang mit der *grande enquête* während der Regierungszeit Ludwigs XII. im neu erworbenen Ligurien entstanden (S. 452–456). Abbildungen und Faksimiles vermitteln an mehreren Stellen des Buches einen optischen Eindruck vom behandelten Material.

Andere Autorinnen und Autoren wenden sich Notaren, Schreibern und deren Tätigkeit zu. Carlos López Rodríguez stellt ihre Karrieren innerhalb der Kanzlei Jaimes I. von Aragón vor und beschreibt die Entwicklung und Organisation dieser Institution. Albert Rigaudière untersucht für Frankreich Eide von Notaren und *tabellions* im städtischen Milieu und die Frage der Übernahme von Bestimmungen königlicher *ordonnances*. Ilaria Taddei analysiert den Rückgriff auf die juristische Formel *Quod omnes tangit* in florentinischen Quellen des 14. und 15. Jahrhunderts. Fabrice Mouthon präsentiert langwierige, seit dem 13. Jahrhundert immer wieder aufflammende Auseinandersetzungen um die Nutzung der Montagne du Lou (über Weiderechte, Almen usw.) zwischen Pfarrgemeinden in der Region Maurienne. Laure Verdon widmet sich der Rolle von Notaren in der Provence in der angevinischen Gesetzgebung des 13. und 14. Jahrhunderts. Daniela Cereia geht Abrechnungsverfahren zweier Schatzmeister zum *hôtel* des Philippe de Bresse, eines mit einer Apanage ausgestatteten jüngeren Sohnes des savoyischen Herzogshauses, nach (1468–1490). Jean-Louis Gaulin präsentiert Konten des als »Le Temple« bezeichneten savoyischen Besitzes in Lyon aus den Jahren 1320 bis 1326. Isabella Lazzarini untersucht anhand des sogenannten

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66319](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66319)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

»liber FLU«³ die Besitzentwicklung der Dynastie der Gonzaga in Mantua (1346–1475). Élisabeth Crouzet-Pavan und Pascal Vuillemin setzen sich in Form von Fallstudien mit dem Rechnungswesen venezianischer Kirchengemeinden und dem – überwiegend harmonischen – Zusammenwirken von weltlichen Kirchenpflegern und Klerus auseinander.

Gegenstand der Darstellung von Alexandra Beauchamp sind die Reisen des Infanten Joan von Aragón in den Jahren 1351–1355 – und damit ein bisher von der Historiografie wenig behandeltes, aber sehr vertiefenswertes Thema: Reisen hochadelig-königlicher Erben im Kleinkindalter. Wirtschaftsgeschichtliche Aufsätze im engeren Sinn bilden einen weiteren thematischen Schwerpunkt.

In zwei der Artikel spielen die wirtschaftliche Konjunktur Kataloniens und die Entwicklung seiner Märkte eine wichtige Rolle: bei Claude Denjean (zu jüdischem und christlichem Kredit und Wucher und ihrem Verhältnis zu den Unsicherheiten der Marktentwicklung am Ende des Mittelalters) und bei Pere Benito i Monclús/Joan Montoro i Maltas zur Darstellung von Hungerkatastrophen in der katalanischen Annalistik des Spätmittelalters. Besonders in Barcelona führte man damals bemerkenswerterweise diese Ereignisse weniger auf klimatische Faktoren als auf die Markt- und Preisentwicklung und auf Probleme bei der stark über den Seeweg erfolgenden Versorgung mit auswärtigem Getreide zurück.

Juan Vicente García Marsilla präsentiert die mittelalterliche Textilverarbeitung in Valencia, insbesondere Färbeverfahren, verwendete Farben und die damit zusammenhängenden Wege der Kreditbeschaffung und der Gründung von (oft kurzlebigen) Handelsgesellschaften. Antoni Riera i Melis untersucht, vor allem mit Hilfe von *constituciones cibarie*, die Speisegewohnheiten katalanischer Regularkanoniker in der Mitte des 12. Jahrhunderts, besonders in Urgell, Lleida und Äger. Diese Kleriker verfügten über enge Verbindungen zu städtischen Oberschichten. Sie hatten kein Armutsgelübde abgelegt, und ihre Ernährung wies erhebliche Parallelen zu der des Adels auf. Der sehr interessante Artikel von Flocel Sabaté widmet sich Konflikten zwischen dem von seinem Bischof und dem König von Aragón unterstützten Girona mit Castelló d'Empúries bzw. dem Grafen von Empúries. Letztere versuchten im 14. Jahrhundert erfolglos, das westgotische, im 8. Jahrhundert untergegangene Bistum Empúries wiederzubeleben. Nicolas Carrier bietet einen reizvollen und sehr anregenden Vergleich der Leibeigenschaft in Savoyen und Katalonien (8.–13. Jh.).

Der Band schließt mit einem Beitrag von Matthieu de la Corbière zu Savoyen und topographischen und historischen Aspekten der Befestigung und Siedlung von Château-Gaillard, Haute-Savoie, einer Ortschaft, die wegen ihrer strategischen Bedeutung immer wieder zum Spielball der Auseinandersetzungen ihrer Nachbarn und besonders zwischen Savoyen und Genf bzw. mit benachbarten Adligen wurde.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

³ Der Name bezieht sich auf die Anfangsbuchstaben der Namen dreier Mitglieder dieser Dynastie (Filipinus, Ludovicus, Ugolinus de Gonzaga).

Insgesamt gesehen bietet der Band eine Reihe von ausgesprochen interessanten Artikeln zu den verschiedensten Themen. Dabei stehen sehr spezielle Aspekte und Miniaturen zu einzelnen kürzeren Quellentexten aus den Interessengebieten des Geehrten neben Aufsätzen von allgemeinerem Interesse und innovativen Vergleichen. Es handelt sich um ein buntes und sorgfältig zubereitetes sehr ansprechendes Menü *à la carte*, aus dem sich der Leser bzw. die Leserin in Funktion der eigenen Interessen das Passende herausuchen kann. Entsprechend den Arbeitsgebieten Guillerés gilt dies besonders für die Geschichte Savoyens und Kataloniens.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66319](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66319)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pierre Courroux, Charles d'Albret. Le connétable d'Azincourt, Pessac (Ausonius Éditions) 2019, 341 p. (Scripta Mediaevalia, 36), ISBN 978-2-35613-250-5, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jean-Marie Moeglin, Paris

Rendre à Charles d'Albret »la place qu'il mérite dans le tableau de son époque«, telle est la tâche que s'est assignée l'auteur de cette biographie du connétable Charles Ier d'Albret, une figure politique connue mais qui n'avait encore jamais fait l'objet d'une véritable étude scientifique. Pierre Courroux a pour ce faire réuni une documentation importante, en bonne partie inédite et très dispersée.

Les destinées de Charles d'Albret ont été largement déterminées par le retournement politique de son père Arnaud-Amanieu d'Albret en 1368–1369. Alors que les importants seigneurs en Gascogne, Guyenne et Agenais qu'étaient les Albret s'étaient rangés en bloc derrière le roi d'Angleterre et duc de Guyenne presque dès le début de la guerre de Cent Ans, Arnaud-Amanieu, chef de la branche principale, se rallie à Charles V en épousant le 4 mai 1368, dans la chapelle de l'hôtel Saint-Pol à Paris, Marguerite de Bourbon, sœur de la reine de France, un mariage prestigieux assorti d'une dot constituée par une rente de 4000 livres (échangée en 1382 contre le comté de Dreux) versée par le roi. Dans le sillage de son parent et traditionnel allié, le comte d'Armagnac, il rejoint ensuite les »appelants« au roi de France contre le fouage décrété par le Prince Noir.

Son ralliement, grassement récompensé par Charles V qui fait bien plus que compenser la perte des territoires restés sous contrôle anglais, joue un rôle décisif dans la reconquête française en Aquitaine. Son fils aîné Charles, le futur connétable, né en 1368 quasiment en même temps que le fils aîné de Charles V, sera de plus élevé à Paris avec le futur Charles VI et il sera toute sa vie un grand seigneur beaucoup plus français que gascon. Resté largement dans l'ombre de son père jusqu'à la trentaine passée – ce qui explique la rareté des documents le concernant pour cette période de sa vie –, il s'affirme à partir de 1401. Avant de disparaître, son père avait encore arrangé son mariage avec Marie de Sully, une riche héritière veuve d'un La Tremoille.

Devenu le chef du puissant groupe familial des Albret, il obtient dès 1401 l'office de président général des aides puis, après la mort de Louis de Sancerre, celui de connétable le 6 février 1403; sa proximité avec le roi avait permis cette promotion mais il faut aussi penser que ce choix convenait à tous les princes de sang. Pierre Courroux donne alors une étude des biens et revenus du nouveau connétable et il analyse le mode de gouvernement mis en œuvre pour les administrer; Charles est à la tête d'un complexe de seigneuries important mais assez fragmenté: aux terres ancestrales des Albret dans le Sud-Ouest, elles-mêmes assez morcelées, se sont ajoutés le comté de Dreux autrefois attribué à son père – il devra lutter pour le récupérer – et les biens obtenus par le biais de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Marie de Sully, notamment les baronnies de Craon (que les Albret devront restituer aux La Tremoille héritiers du premier mariage de Marie), Sully et Orval. Plus de la moitié de ses revenus vient néanmoins des versements du roi en gages, rentes et dons exceptionnels; ils représentaient en 1404–1405 – année pour laquelle des épaves des anciens comptes généraux de Charles d'Albret ont été conservées – 45 364 livres tournois sur les 73 464 livres tournois que le trésorier de Charles gère cette année.

Charles d'Albret avait mis en place une administration et un gouvernement largement calqués sur ceux des princes et du roi. Il est clair néanmoins qu'il ne possédait pas une véritable principauté et ne pouvait rivaliser avec les princes territoriaux du royaume. Son office de grand officier de la couronne, sa proximité avec le roi et ses revenus très dépendants de la faveur royale le conduisent en fait à suivre, avec ses collègues grands officiers dont il est proche – il marie sa fille au fils du grand maître de l'hôtel royal Jean de Montaigu – et d'autres princes de moindre rang, une voie politique de soutien à un pouvoir royal qui aurait été capable de résister aux tentatives de contrôle de l'État par les trop puissants ducs de Bourgogne et d'Orléans.

L'assassinat de Louis d'Orléans le 23 novembre 1407 condamnait à terme cette voie et Charles dut, non sans quelque retard et hésitation – il ne s'associe pas à la ligue de Gien des princes armagnacs le 15 avril 1410 –, se rallier au parti d'Orléans dans lequel son parent et traditionnel allié des Albret, le comte d'Armagnac, commençait à jouer un rôle décisif. Il est déchu de son office de connétable et apparaît pour la première fois, le 3 octobre 1411, dans la liste des princes armagnacs déclarés rebelles par le conseil du roi dominé par le duc de Bourgogne. Il devient désormais un des chefs militaires du parti d'Orléans-Armagnac.

Il ne s'associe pas au traité de Bourges que les princes de Berry, Orléans, Bourbon et Alençon concluent le 8 mai 1412 avec le roi d'Angleterre car ce traité menaçait de le ravalier au rang de simple vassal du roi anglais et risquait de trancher le lien vital des Albret avec le pouvoir royal; mais il défend Bourges contre l'armée bourguignonne et royale. Il ne scelle pas pour autant la paix d'Auxerre, car elle ne lui rendait pas son titre de connétable, et il préfère, comme le comte d'Armagnac, traiter avec les Anglais à ses propres conditions. Le 5 septembre 1413, après la chute des cabochiens, il retrouve enfin l'épée de connétable et codirige au printemps 1414 avec le duc de Bourbon la campagne militaire contre Jean sans Peur. Chef à Azincourt avec Boucicaut de l'armée française, il meurt dans une bataille qu'il aurait voulu éviter mais que les princes de sang lui ont imposée.

Comme l'écrit Pierre Courroux, «raconter la vie de Charles d'Albret revient bien souvent à conter l'histoire de France» (p. 209) et oblige par conséquent à revenir sur des faits déjà connus; il reste que cette étude solide et bien menée, fondée sur une importante documentation en bonne partie inédite, va constituer pour longtemps la biographie de référence de l'acteur de premier plan de l'histoire du royaume au début du XV^e siècle que fut le connétable Charles I^{er} d'Albret.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Charlotte Denoël, Anne-Orange Poilpré, Sumi Shimahara (dir.), Imago libri. Représentations carolingiennes du livre, Turnhout (Brepols) 2018, 335 p., 26 ill. en n/b, 96 en coul. (Bibliologia. Elementa ad librorum studia pertinentia, 47), ISBN 978-2-503-56767-9, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Raphaël Demès, Poitiers

Issu du colloque international intitulé «Les représentations du livre aux époques carolingienne et ottonienne» qui s'est tenu à l'INHA et à la Sorbonne entre le 15 et le 17 octobre 2015, cet ouvrage collectif paru en 2018 sous la direction de Charlotte Denoël, Anne-Orange Poilpré et Sumi Shimahara rassemble 19 contributions écrites en français et en anglais. Provenant de différents horizons universitaires et disciplinaires, les auteurs apportent une réflexion inédite et transversale sur la question complexe du livre, de son rôle et surtout de sa présentation et ses représentations, littéraires et figurées, dans la société carolingienne étroitement liée aux manuscrits.

La formule «Imago libri»¹ ouvrant le titre a ainsi été choisie pour rendre compte des différentes facettes du livre manuscrit, un objet essentiel entre le VIII^e et le X^e siècle qui a laissé son empreinte dans les textes et l'iconographie carolingienne et ottonienne. Le procédé de mise en abyme suggéré par le titre «Imago libri» et mis à contribution par Cécile Voyer, invite le lecteur ou la lectrice à entrer dans le riche univers du livre carolingien et de ses *images* dans les textes et les images inscrits dans les manuscrits, instruments à la fois idéologiques et liturgiques de l'*auctoritas* temporelle et spirituelle. D'ailleurs, 25 illustrations en noir et blanc dans le corps du texte (p. 41–70) et 96 illustrations en couleurs à la fin de l'ouvrage (p. 267–335) viennent étayer les contributions.

Les cinq sections thématiques de l'ouvrage offrent une vision du livre selon différents angles. La première section intitulée «Dire et figurer le livre» rassemble quatre contributions portant sur plusieurs manières d'inscrire le livre *dans* le livre, par exemple en tant que «motif-livre»² à travers les Évangélistes figurés dans les portraits des Évangélistes par Charlotte Denoël, ou en tant que substantif – *Liber* et ses cooccurents – dans le corpus carolingien de la «Patrologie latine» par Bruno Bon et Krzysztof Nowak.

La deuxième section est consacrée au livre comme instrument de loi et d'autorité notamment à partir de manuscrits de droit destinés à l'administration du royaume d'Italie étudiés par Stefan Esders. La question est aussi posée par Anne-Orange Poilpré sous



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Le titre des actes est une référence à l'introduction de l'ouvrage: François Dupuigrenet Desroussilles, *La symbolique du livre dans l'art occidental du haut Moyen Âge à Rembrandt*, Bordeaux, Paris 1995, p. 9–14.

² Ibid., p. 12.

l'angle de l'*auctoritas* spirituelle véhiculée par la Bible – le Livre par excellence – ainsi que par les figures de David et de Jérôme perçus comme des modèles de conduite pour les souverains et les exégètes carolingiens, mais aussi par Helmut Reimitz sous l'angle de la légitimation d'une autorité temporelle avec des livres d'histoire carolingiens, témoignant dès lors de la malléabilité de la matière textuelle.

Dans la troisième section, quatre contributions portent sur le support d'écriture et sur les enjeux de sa présentation et de ses représentations dans l'exégèse et les enluminures. La sacralité du manuscrit, la valeur du contenu et la préciosité du contenant sont interrogées à travers différents exemples comme autant d'instruments de spiritualité, de *media* entre l'homme et Dieu. Yves Christe revient sur le thème de la transmission de la Loi (*Traditio Legis*) et sur le glissement de l'Ancienne à la Nouvelle Loi dans cette scène figurée sur plusieurs types de supports entre le IV^e et le IX^e siècle. L'auteur étudie en particulier le processus de substitution entre Moïse, Pierre et Paul dans une scène au cœur de laquelle se trouve le livre figuré sous la forme d'un *codex*, d'un *rotulus* ou des tables de pierre à partir du XI^e siècle. Sumi Shimahara examine, quant à elle, plusieurs occurrences des termes *liber* et *volumen* dans l'exégèse et réfléchit sur les différentes formes du *liber* pouvant être voilé, écrit des deux côtés, scellé, ... Le Livre accompagne les exégètes dans leur rapprochement avec Dieu, «expérience d'une relation aussi bien sensorielle qu'intellectuelle avec ce dernier» (Sumi Shimahara, «Le livre dans le Livre: parcours exégétiques», p. 149).

Dans la quatrième section intitulée «Livre et liturgie», il s'agit d'analyser la dimension rituelle du manuscrit, en se concentrant sur la portée des textes et des images. Adam S. Cohen étudie plusieurs représentations de livres dans des manuscrits datés autour de l'an mil en replaçant ces images dans le contexte de la réforme monastique. Le «motif-livre» réifie la règle bénédictine, il la représente – c'est-à-dire la rend présente – dans l'image et réaffirme son autorité au cœur de la vie monastique (Adam S. Cohen, «The Book and Monastic Reform», p. 181). Cécile Voyer examine, quant à elle, les différentes représentations de *codices* dans le sacramentaire de Marmoutier (845–850). Le *codex* ouvert signifie notamment l'efficacité du rituel et incarne l'autorité des Écritures dont l'évêque semble être le plus proche. Des liens étroits sont tissés entre le Verbe de Dieu immuable et universel et la figure de l'évêque, officiant exemplaire et garant de l'ordre de l'Église. L'organisation de l'image traduit l'ordonnancement de l'Église terrestre et reflète plus généralement la mise en ordre de la société chrétienne qui, elle-même, tend à restaurer l'harmonie du cosmos.

Dans la dernière section, «Livre, signes, images littéraires», Francesco Stella s'interroge sur les différentes représentations du livre dans la poésie carolingienne et ottonienne afin d'en isoler la fonction sociale sous-jacente. La «poésie de l'écriture et du livre» profite à la classe sociale élevée des lettrés participant pleinement au phénomène de «mythisation de l'écriture» et renforce la fonction médiatrice du livre comme vecteur du rapprochement de l'homme avec Dieu (Francesco Stella, «Les représentations du livre

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66321](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66321)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dans les textes poétiques carolingiens et ottoniens. Naissance de la poésie paratextuelle», p. 236). Écrire, copier, lire, méditer à partir du Verbe et prier accompagnent l'élévation spirituelle et guident le fidèle sur la voie du salut.

Enfin, Fabrizio Crivello pose les jalons d'une enquête qui reste encore à mener, sur les origines, sur l'emplacement et le rôle du livre ouvert intégré dans les tables de canons des Évangiles carolingiens. En outre, dans une conclusion intitulée »le livre dans tous ses états«, François Bougard revient sur la polymorphie du livre représenté et sur la place prédominante du manuscrit dans la pensée, la culture et la société carolingienne.

Ainsi, cet ouvrage apporte une réflexion originale sur les modalités multiples et les enjeux de l'inscription du livre *dans* le livre à l'époque carolingienne. Les contributions mettent en lumière trois principales facettes des empreintes textuelles ou figurées du livre dans les manuscrits. Les représentations du livre sont l'instrument d'un discours fondé sur une *auctoritas* intellectuelle, spirituelle ou temporelle rendu présente, voire réifiée par le livre. Elles reflètent également l'organisation du texte, de l'image et du manuscrit qui, lui-même, évoque l'harmonie du monde vers laquelle se dirige l'organisation de la société chrétienne dans l'Empire carolingien. Enfin, les empreintes du livre *dans* le livre révèlent la préciosité du contenant et de son contenu qui doit être transmis. Le Verbe de Dieu immuable et universel et les précieuses *images* constituent un *medium* privilégié entre le fidèle et Dieu.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66321](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66321)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Philippe Depreux, Stefan Esders (dir./Hg.), La productivité d'une crise/Produktivität einer Krise. Le règne de Louis le Pieux (814–840) et la transformation de l'Empire carolingien/Die Regierungszeit Ludwigs des Frommen (814–840) und die Transformation des karolingischen Imperiums, Ostfildern (Jan Thorbecke Verlag) 2018, 452 p., 47. ill., 14 cartes (Relectio. Karolingische Perspektiven/Perspectives carolingiennes/Carolingian Perspectives, 1), ISBN 978-3-7995-2802-3, EUR 58,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Geneviève Bühner-Thierry, Paris

Ce premier volume de la collection »Relectio« constitue la publication du colloque tenu à Limoges en mars 2011 dans le cadre du programme de recherche franco-allemand »Hludowicus«, porté par les deux éditeurs du volume. L'ensemble du programme vise à remettre en question une nouvelle fois le discours historiographique sur Louis le Pieux, en approfondissant la période de »crise« de l'empire dans les années 828–833. La question est d'évaluer jusqu'à quel point cette »crise« peut être interprétée comme le ferment d'une réorganisation de la société carolingienne, en sortant de la thématique simplificatrice qui oppose un pouvoir carolingien »fort« à un pouvoir »faible«. Si l'objectif est clair, on regrette de ne pas disposer d'une introduction problématique qui permettrait de rediscuter de cette notion de »crise« qui n'apparaît pas toujours au centre des 19 contributions dont il ne peut être question de rendre entièrement compte ici.

Le point de vue historiographique sur »Louis le Pieux: roi clément ou roi faible?« est donné par Jean-Marie Moeglin qui revient à juste titre sur la nécessaire compréhension de ce que signifie *pius* au Moyen Âge. Le *rex pius* est d'abord celui qui règle son comportement sur les commandements divins, qui aime et fait régner la justice et la paix en pratiquant la miséricorde. Il montre comment l'inflexion qui passe de »pieux«, donc »clément«, à »faible« vient des chroniqueurs de la fin du Moyen Âge dans le contexte de la guerre de Cent Ans. Cette tendance ne fait que se renforcer à l'époque moderne qui ajoute à la figure du roi faible celle du roi manipulé par sa seconde épouse. Pour finir, dans le contexte nationaliste du XIX^e siècle, le morcellement de l'empire semblait la chose la plus naturelle du monde: Louis le Pieux disparut quasi complètement de l'histoire de France telle qu'on l'enseigne dans les écoles qui passe directement de Charlemagne aux invasions normandes. Cette démonstration aurait mérité en contrepoint une étude sur l'image de Louis le Pieux dans l'historiographie du monde germanique.

Le volume soulève des questions concernant plusieurs grands domaines: l'histoire politique, avec des éléments nouveaux tirés d'analyses statistiques et cartographiques qui font une grande



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

partie de l'intérêt de cette publication. À partir des diplômes, Philippe Depreux décrit un empire dont le centre de gravité se situe toujours entre la Loire et le Rhin et confirme le rôle d'Aix-la-Chapelle comme *sedes regni*. Les cartes montrent aussi combien la Septimanie, malgré la distance kilométrique avec Aix, demeure une *Königslandschaft*. De nombreuses cartes illustrent aussi l'étude de Sören Kaschke qui porte sur tous les projets de partage de l'empire comme «moyens tactiques d'exercice du pouvoir» entre 814 et 843. Philippe Depreux conclut son intervention en constatant une réelle césure autour des années 829/830: l'empereur gouverne autrement après ces années, soit en voulant renouer avec les pratiques du début du règne, soit en ayant une nouvelle politique d'attribution des privilèges et en s'appuyant sur des personnes nouvelles.

Les relations avec les Danois sont évoquées par Hermann Kamp qui fait ressortir les nombreuses alliances, accords, négociations menés avec des «rois» non-chrétiens sans que cela pose le moindre problème: la sécurisation de la frontière septentrionale était une priorité politique, tant pour Louis le Pieux que pour son fils Louis le Germanique, mais tous deux savaient bien qu'une alliance avec un «roi» danois ne mettait nullement à l'abri de raids menés par des pillards sur lesquels le «roi» n'avait aucune autorité et de ce fait, aucune responsabilité. Les liens avec l'Italie, étudiés par François Bougard, montrent que l'assignation à résidence de Lothaire en Italie à partir de 830 donne à son gouvernement la continuité qui lui faisait défaut jusqu'alors: la cour de Pavie reprend du lustre, et beaucoup d'éléments sont mis en place – notamment au niveau institutionnel – qui seront développés sous Louis II.

Trois contributions traitent plus spécifiquement de la conception du pouvoir et de l'idéologie carolingiennes: Yves Sassier estime que le lien avec certaines traditions mérovingiennes a été maintenu, tandis que Florence Close explore la théorie classique de l'augustinisme politique, héritée de l'historiographie de l'entre-deux-guerres, et propose une réflexion sur la conception d'empire chrétien. Laurent Jégou focalise l'attention sur les réformes judiciaires de Louis le Pieux en insistant sur leur valeur morale: l'objectif des réformes des années 816–829 n'était ni de transformer la justice, ni de rationaliser l'économie de la preuve mais de modifier les comportements judiciaires et surtout de les moraliser en s'appuyant sur le modèle biblique offert par la figure de Salomon. Parallèlement, Karl Ubl étudie le développement du droit pénal séculier à partir de la collection de capitulaires de Benoît le Lévite, largement nourrie de divers éléments de droit romain.

L'Histoire économique est représentée par trois études dont une synthèse de Simon Coupland sur les découvertes monétaires des 25 dernières années qui établit que le monnayage de Louis surpasse celui de son père, tant en termes de contrôle, que de qualité, de production et de distribution. Cette économie monétaire atteint justement son apogée dans les années 820–830. Jean-Pierre Devroey étudie la possibilité de retrouver au sein de la séquence carolingienne «classique» (750–850) un cycle de Kondratiev avec phase de contraction de l'économie franque – notamment due à des aléas climatiques – dans les années 830.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66322](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66322)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Enfin, Peter Landau propose une relecture du capitulaire *de Villis*, à nouveau considéré comme lié aux réformes menées par Louis en Aquitaine dans les années 794/795, retournant ainsi à la première datation proposée par Alfons Dopsch en 1912.

Enfin l'histoire sociale et religieuse occupe une grande partie des contributions avec des réflexions nourries de Régine Le Jan sur les rapports de parenté et d'amitié dans le cadre de la crise politique: l'image paternelle du roi pour sa famille qui s'étend au peuple tout entier est une innovation carolingienne car les Mérovingiens fondaient leur autorité royale dans la crainte. La révolte de 830, en inversant les rapports hiérarchiques, a porté atteinte aux fondements même de l'ordre impérial, conçu comme un ordre familial. La crise suscite alors de nouvelles formes de relations politiques entre le souverain et les élites. Raffaele Savigni montre l'élaboration de l'idéal d'une société carolingienne conçu comme corps ecclésial, tandis que Michèle Gaillard évalue à nouveaux frais la politique monastique de Benoît d'Aniane et de Louis le Pieux qui n'a finalement fait qu'accélérer un processus déjà en cours, faisant prendre conscience aux moines de leur importance dans la société et leur procurant les moyens de s'assurer la meilleure place. Maximilian Diesenberger se livre à l'étude des discours moraux à travers les sermons qui mettent directement en relation les sociétés de la périphérie de l'empire comme la Bavière avec la cour, tandis que Courtney Booker scrute les modes de représentation puisés dans la Bible et dans l'Antiquité et observe une revendication prophétique de la détention de la vérité par les évêques dans le déroulement de la crise de 830. La dernière contribution, due à Rudolf Schieffer, en forme de conclusion, revient sur la comparaison entre la politique de Louis et celle de son père.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66322](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66322)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pierre Dubois, De la reconquête de la Terre sainte/ De recuperatione Terre Sancte. Introduction par Marianne Sághy et Alexis Léonas. Édition par Charles-Victor Langlois avec les corrections d'Angelo Diotti et Leonard E. Boyle. Traduction par Marianne Sághy et Alexis Léonas; De l'abrègement des guerres et procès du Royaume des Francs et la réforme de l'État universel de la République des chrétiens (De abbreviacione guerrarum et litium). Introduction, édition et traduction de Pierre-Anne Forcadet, Paris (Les Belles Lettres) 2019, LXVII–540 p. (Bibliothèque scolastique, 14), ISBN 978-2-251-44879-4, EUR 65,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Joël Blanchard, Le Mans

Voici deux textes fort intéressants du même auteur, un juriste éminent du Moyen Âge, évoquant la paix universelle, la création d'une union européenne, l'établissement d'un tribunal d'arbitrage international, l'abandon des guerres et l'abrègement des litiges, une armée paneuropéenne pour pacifier le Moyen Orient.

Pierre Dubois (ca. 1255–1321) a écrit deux traités politiques sur la reconquête de la Terre sainte qui suggèrent une série de réformes globales. Les deux textes sont conservés chacun dans un seul manuscrit, indice de leur faible diffusion. Le premier («De recuperatione Terre Sancte») avait déjà fait l'objet de plusieurs éditions (le texte utilisé ici est celui édité par Charles-Victor Langlois, 1891), et d'une traduction anglaise, mais jamais encore d'une traduction en français moderne; le second («De abbreviacione guerrarum et litium regni Francorum») avait été largement (mais non totalement) édité et traduit par Natalis de Wailly (1846), un travail auquel Pierre-Anne Forcadet reconnaît avoir beaucoup emprunté. Ces deux traductions rendent accessibles à un plus large lectorat les écrits de Pierre Dubois.

Pierre Dubois est un légiste, c'est ce qui donne à ces deux textes, parmi d'autres consacrés à la croisade, leur coloration particulière. Le «De recuperatione» comporte deux parties: la première est un projet détaillé de récupération et de défense de la Terre sainte; la seconde expose comment le roi de France pourrait se faire élire empereur et prendre la tête de la croisade, tandis que son frère ceindrait la couronne de Byzance. Dans la première partie, dédiée au roi d'Angleterre Édouard I^{er}, Pierre Dubois expose un certain nombre d'idées originales relatives à l'enseignement. Après la pacification de l'Occident – un thème courant dans les traités de croisade – et avant même la colonisation, il convient de trouver des hommes et des femmes suffisamment instruits en organisant un système scolaire propre à former cette élite, articulé à partir d'un réseau hiérarchisé de *studia* (*studia* de grammaire pour les garçons et filles à partir de quatre ou cinq ans, *studia* de logique et philosophie de onze-douze ans à quatorze ans, *studia*



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

de théologie où iraient les meilleurs élèves). Les moins doués auraient le choix entre la chirurgie humaine, vétérinaire et les arts mécaniques, les filles seraient orientées vers les écoles de médecine. S'y ajouterait, parallèlement à cet enseignement ou intégrée à lui, la fondation d'écoles spécialisées dans les langues orientales.

Les deux éditeurs du »De recuperatione« (Marianne Sághy et Alexis Léonas) insistent avec raison sur l'idée de la suprématie de l'éducation comme catalyseur d'un changement chez Dubois. L'attention portée au rôle à la fois politique et pragmatique des femmes dans ce projet est à coup sûr un des aspects les plus originaux du texte.

Le »De recuperatione« s'inscrit dans une longue liste de traités sur la croisade (Humbert de Romans, Gilbert de Tournai, Guillaume de Tripoli, et Fidenzio de Padoue), dans lesquels la critique de l'Église associée à l'idée de réforme est une constante. Mais contrairement à ce qui est dit (page XIV), Dubois n'est pas le dernier Français à croire aux croisades. Une cinquantaine d'années plus tard, Philippe de Mézières se prêterait au même exercice à travers la rédaction de trois versions (1367, 1384, 1396) de l'ordre de la Passion du Christ. La dénonciation du manque de zèle et de vertu évangélique dans la chrétienté sans lesquels le projet de croisade ne pourra jamais aboutir est un thème commun à l'ensemble de ces textes. L'ancrage dans la tradition théologico-scolastique est fortement souligné, mais l'écheveau des traditions (cistercienne, saint Bernard, joachimienne et autres), sur lesquelles s'est construite la fiction politique d'un État en Orient, pourrait se révéler plus complexe. La focalisation sur le modèle scolastique ne serait-il pas réducteur et contraignant?

Dubois est actif dans le conflit entre Boniface VIII et Philippe le Bel, de même dans celui entre les Templiers et le roi. On sait l'importance des juristes dans le Conseil du roi bien qu'ils ne soient pas majoritaires, et l'on trouve des échos des affaires auxquelles il a été mêlé, voire dans le »De recuperatione« et dans le deuxième texte (»De abbreviatione«) la critique à peine voilée des ordres religieux militaires. Soulignons dans le deuxième texte (»De abbreviatione«) l'accent mis sur les procédures judiciaires: modalités d'élections des juges qui auront à arbitrer les conflits avant le départ en Terre sainte; il s'agit par exemple d'arriver à ne pas prolonger une instruction au-delà d'une vie, procédure moins chère, moins risquée et plus brève à utiliser en Terre sainte pour mettre un terme aux discordes.

Notons la mention du *crimen lese divine majestatis*: tout comme cet archevêque à qui on a confié la nomination du général, ne serait-il pas accusé de lèse-majesté humaine quand son général aura été battu à cause d'un commandement erratique, désordonné et incompetent dans la manière de conduire l'armée? Les accusations sont graves et symptomatiques de l'imprégnation par le droit romain du projet de croisade.

Mais Dubois reste nébuleux sur le sujet de la structure institutionnelle de la nouvelle fondation, la priorité est aux prémisses idéologiques, théologiques et juridiques, ce qui fait toute la force de son discours. Les soldats chevaliers doivent garder des repères – chaque royaume catholique doit avoir un



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

château, une ville pour éviter l'isolement et ses effets délétères comme la tristesse, le chagrin –, à commencer par vivre dans un cadre familial qui leur rappelle leurs origines, y compris à travers le nom donné aux villes identique à celui d'où ils proviennent. De même, ils seront soignés par leur propre médecin, pour toujours éviter l'influence néfaste de la solitude et du dépaysement. Mézières sera plus radical, intégrant la sexualité jusque dans les détails du quotidien: il préconise que les croisés soient accompagnés de leurs épouses pour éviter les tentations auxquelles, selon lui, inclinent les fortes chaleurs.

L'analyse qui met en relation les deux textes avec les circonstances politiques est clairement établie par les éditeurs. Ils ont aussi le souci de corréler Dubois aux juristes et aux théologiens du temps, avec Guillaume Durand, avec Raymond Lulle. Ainsi, les éditeurs du »De recuperatione« signalent (p. XLII, n. 81) qu'»une étude comparative des deux auteurs reste un *desideratum*«. Ajoutons à leurs remarques sur ce sujet (les relations entre Dubois et Lulle) que, contrairement à ce dernier (collège de Miramar aux Baléares), Dubois n'avait pas une connaissance de première main des langues orientales. On trouvera dans le premier texte (»De recuperatione Terre Sancte«) des mentions pour le moins étonnantes, comme celle de Roger Bacon († après 1292) (p. 163 et 173 de l'édition). Roger Bacon mettait en avant les arts mécaniques, l'optique, l'alchimie, et plus particulièrement les miroirs ardents pour repousser les Sarrasins au-delà de leurs frontières: *Si duodecim talia specula haberent illi qui sunt ultra mare Christiani, ipsi sine effusione sanguinis pellerent Sarracenos de finibus eorum*¹, cité par Charles-Victor Langlois, le premier éditeur du texte, p. 69.

On trouvera aussi dans le second texte (»De abbreviatione guerrarum et litium regni Francorum«, p. 409) un développement très intéressant sur les démons. Fondé sur le »De divinatione dæmonum« de saint Augustin, Dubois semble dire que, si les païens (les Grecs, les Latins) ont réussi à maintenir leur empire, c'est précisément parce qu'ils savaient comment communiquer avec les démons; mais le christianisme, dont la France est le fleuron, a trouvé en cette dernière la nation qui peut assurer sur terre la monarchie et conforter sa cause.

Saluons donc dans les introductions le souci de clarté et de rigueur qui donne envie au lecteur d'aller plus loin, et en particulier, de se poser la question suivante: en tant que »projection« de la société occidentale en Terre sainte, l'utopie visait à l'édification d'un nouveau royaume de Jérusalem; dès lors ne pourrait-on penser que par un effet de balancier cette conception théologique et sacrale puisse servir de modèle politique à l'Occident médiéval?

Nous aimerions terminer le compte rendu sur un compliment plus appuyé, tant cet ouvrage est passionnant, mais son intérêt ne doit pas nous dispenser d'en marquer les fautes et les approximations, voire les erreurs de traduction (la traduction



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Roger Bacon, Opus tertium, dans: J. S. Brewer, Fr. Rogeri Bacon Opera quaedam hactenus inedita, vol. I, London 1859, p. 116.

n'est-elle l'intérêt premier du livre?). Ainsi, nous ne pensons pas, page 7, qu'il faille traduire *mirabiliter* par »prodigieusement«; par »enchantement« serait plus juste, idée développée ensuite que les démons ont favorisé par un charme maléfique l'occupation des Lieux saints. Page 67, nous ne pensons pas non plus qu'il faille traduire *commentator Averrois* par le »commentateur d'Averroès«, mais de manière plus simple par: »et comme le dit Averroès, le Commentateur [d'Aristote]«; la note 52, qui s'y réfère, avec renvoi à Siger de Brabant, n'a dès lors plus lieu d'être. Page 69, *tauris* traduit par »bœufs«, »taureaux« serait plus approprié. Page 145, *sicut de uno romancio*, traduit par »comme un roman«, nous proposons »comme dans un ouvrage en langue romane«. Page 211, *quod divinum servitium nullatenus minuat, nisi per abbreviationem ad instar ordinis Predicatorum*, signifie selon nous »par là le service divin ne sera diminué d'aucune manière, si ce n'est par abréviation« (et non »ne sera diminué d'aucune manière, ni même abrégé à l'exemple de l'ordre des Prêcheurs«).

Dubois veut dire ici que la liturgie de ces religieuses sera, comme celle des Dominicains qui imitèrent celle des Cisterciens, abrégée, c'est-à-dire qu'on supprimera les répétitions d'antiennes inutiles, qu'on fera la chasse à la multiplication des prières superflues. Les Dominicains avaient ainsi fait le ménage dans leur liturgie pour distraire quelques heures de plus pour l'étude. L'abrègement, la réduction, à des fins pédagogiques et pragmatiques, est une obsession chez Dubois. À la page 213, *mala plurima non sequantur* est rendu par »qui ne résulterait pas de nombreux maux«, alors que le sens exige »qui n'aurait pas pour conséquence de nombreux maux«. Il nous semble un peu facile de ne pas mettre en français, page 351, *principio* dans *in principio auctenticorum*, ce qui donne »dans le *principio* des authentiques«, lors même que la traduction la plus évidente est »au début de ces livres [les livres de lois de Justinien] ayant une valeur juridique reconnue«; toujours, page 351, quelques lignes plus haut, *conspectum eius*, c'est-à-dire »à la vue de ce dernier [le faucon]« devient »à votre vue«.

Page 407, *philosophantes* ne peut se traduire par »philosophes« tout court, car Dubois désigne ici un groupe très précis, les Artiens (enseignant à la faculté des arts) qui font de la théologie philosophique fondée sur Aristote et Averroès, comme Siger ou Boèce de Dacie, ou même Thomas; on pourrait le traduire par »ceux qui font profession de philosophie«. Les *philosophi* ou *philosophantes* sont parfois accusés de multiplier les arguments métaphysiques sans raison². Ici, Dubois leur semble plutôt favorable, voire très favorable. L'emploi du mot *philosophans* aurait mérité une note, d'autant qu'à lui seul, il justifie le classement du livre dans la collection des Belles Lettres, »Bibliothèque scolastique«. Page 408, *beatus Augustinus* ne peut se traduire par »le béni Augustin«, mais par »saint Augustin«; et, encore moins, par »l'heureux Augustin« à la page 445! Page 514, *predicatores et minores* renvoie aux Dominicains et aux Franciscains, il eût



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Cf. Étienne Gilson, Les »philosophantes«, dans: Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge 19 (1952), p. 35–140.

mieux valu peut-être s'en tenir à ces dénominations que de noter verbatim »les prêcheurs et mineurs«. Il serait bon enfin de revoir l'orthographe des noms propres, écrits trop souvent sans majuscule dans le texte latin.

Certes, on peut toujours reprocher aux éditeurs de ne pas avoir relu de manière plus attentive la traduction de manière à corriger les bourdes les plus graves (*eius*/votre, *tauris*/bœufs, *beatus*/heureux); mais on sait par expérience que, souvent, l'œil le plus vigilant ne réussit pas à tout voir, parfois même le plus énorme. Enfin une dernière réserve, et non des moindres: un index des citations scripturaires, un index auctorum et un index général auraient été les bienvenus dans une collection qui se veut et qui est de référence. Des noms de personnes, des lieux, des événements, des disciplines sont évoqués, qu'un index permettrait d'atteindre, sans que celle ou celui, appelé à travailler sur ces textes, ait à feuilleter indéfiniment les pages. Rappelons que d'en dresser un est souvent l'occasion de corriger les coquilles et les erreurs qui se glissent dans toute édition.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces imperfections, ce volume est une bonne nouvelle pour tous ceux qui travaillent sur les questions de la croisade et de la réforme de l'Église et de l'État, les deux, comme le montre l'ouvrage de Dubois, se révélant indissociables.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Verena Epp, Christoph H. F. Meyer (Hg.),
Recht und Konsens im frühen Mittelalter,
Ostfildern (Jan Thorbecke Verlag) 2017, 487 S.
(Konstanzer Arbeitskreis für Mittelalterliche
Geschichte. Vorträge und Forschungen, 82), ISBN
978-3-7995-6882-1, EUR 54,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Helmut Reimitz, Princeton, NJ

Der 2017 erschienene Band ist eine facettenreiche Sammlung von Studien zum Verhältnis von Recht und Konsens in den verschiedenen Königreichen und Institutionen, die auf dem Boden des ehemaligen weströmischen Reichs im 5. und 6. Jahrhundert entstanden sind. Mit einer anregenden Einleitung von Christoph Meyer, der aus einem forschungsgeschichtlichen Überblick zum Verhältnis von Recht und Konsens einige Leitfragen entwickelt, und einer Zusammenfassung von Stefan Esders, der auf die Einleitung und den Beiträgen aufbauend einige dieser Fragen weiter diskutiert und neue Forschungsperspektiven entwickelt, bietet der Band als Ganzes wichtige neue Grundlagen und Ausgangspunkte zur Rechts- und Verfassungsgeschichte der Spätantike und des frühen Mittelalters.

Wie die Mitherausgeberin des Bandes, Verena Epp, in ihrer Einleitung ausführt, wollte man dabei vor allem zwei Fragestellungen verfolgen. Zum einen sollte das Verhältnis von Recht und Konsens mit einer Sichtweise auf die Umgestaltung der römischen Welt verbunden werden, die nicht von einem dramatischen »clash of cultures« zwischen der barbarischen oder germanischen Welt auf der einen Seite und der römischen Zivilisation auf der anderen verstanden wird, sondern als eine Vielzahl verschiedener sozialer, politischer und religiöser Veränderungen, die zur Etablierung recht unterschiedlicher Gesellschaften auf dem Boden des ehemaligen weströmischen Reiches führten. Zum anderen wollte man testen, ob und wenn ja, wie der von Bernd Schneidmüller geprägte Begriff der »konsensualen Herrschaft« für die sozialen und politischen Veränderungen von der Antike zum Mittelalter anzuwenden sei¹. Die Antwort, die durch die in dem Band versammelten Beiträge auf diese Frage gegeben wurde, steckt schon im Titel: »Recht und Konsens«.

Wie Stefan Esders am Ende bemerkt, wurde »der Begriff der Herrschaft wieder durch den Begriff des Rechts ersetzt. [...] Erst vor diesem Hintergrund kann der Konsensbegriff sein eigentliches analytisches Potential entfalten, seine Ambivalenz sichtbar werden



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Bernd Schneidmüller, Konsensuale Herrschaft. Ein Essay über Formen und Konzepte politischer Ordnung im Mittelalter, in: Paul-Joachim Heinig (Hg.), Reich, Regionen und Europa in Mittelalter und Neuzeit. Festschrift für Peter Moraw, Berlin 2000, S. 53–87.

lassen und die eigentümliche Kraft verdeutlichen, die dieser besonderen Form der Herstellung von Legitimität im Mittelalter eigen war« (S. 474). In den meisten Beiträgen des Bandes wird dieses analytische Potential auch genutzt, um die Entstehung einer poströmischen Rechtslandschaft aus der Neugestaltung der spätrömischen und provinziellen zu untersuchen. Das führte in verschiedenen Kontexten zu unterschiedlichen Experimenten und Ergebnissen, wobei aber in allen Fällen diese Um- und Neugestaltung auf einen jeweils gut informierten und bewussten Umgang mit den überlieferten römischen Rechtstraditionen beruhte.

Besonders gut illustriert diese bewusste und reflektierte Auseinandersetzung mit und die Arbeit an den römischen Grundlagen der Beitrag von Detlef Liebs über die Lex Romana unter den Westgoten, Burgundern und Franken (»Geltung kraft Konsens oder kraft königlichem Befehl?«, S. 63–85). Seine Diskussion der verschiedenen Kodifikationen römischen Rechts in den Nachfolgereichen zeigt, dass die Umarbeitung römischen Rechts keineswegs eine barbarisierte oder vulgarisierte Form davon hervorbrachte. Wie Liebs an einigen Beispielen illustriert, ist etwa die kurz nach 500 im Westgotenreich entstandene Umarbeitung des Codex Theodosianus, die als Lex Romana Visigothorum herausgegeben wurde, nicht nur eine straffere, sondern auch eine an die veränderten Verhältnisse angepasste und in Manchem auch verbesserte Sammlung römischen Rechts. Wie Liebs ausführt, scheint das von Alarich II am Beginn des 6. Jahrhunderts erlassene Gesetzbuch in Zusammenarbeit mit verschiedenen Gruppen des westgotischen Königreichs erarbeitet worden zu sein, darunter der Klerus und weltliche Berater am Hof, die Bischöfe, ausgewählte Vertreter der römischen Bevölkerung aus den Städten und als prudentes bezeichnete Rechtsexperten.

Solche Rechtsberater gab es allerdings nicht nur im tolosanischen Westgotenreich. Die reiche und vielfältige Überlieferung des Textes zeigt, dass es in den darauffolgenden Jahrhunderten genug Spezialisten gab, die kompetent und kreativ mit den römisch-rechtlichen Grundlagen ihrer Gesellschaft arbeiten konnten (siehe S. 76–83). Im römischen Recht gut ausgebildete Mitglieder der römischen Bevölkerung halfen sicherlich auch bei der Kodifikation römischen Rechts mit, die im Herrschaftsgebiet des burgundischen Königs Gundobad zusammengestellt wurde. Wie Ian Wood kürzlich überlegte, könnte sogar Sidonius Apollinaris einer der Rechtsberater der burgundischen Herrscher gewesen sein².

Jedenfalls handelt es sich bei dieser Zusammenstellung im burgundischen *regnum* um eine weniger umfassende Sammlung römischen Rechts. Die darin veröffentlichten Konstitutionen sind wohl eher als Ergänzungen zu geltendem römischen Recht zu verstehen. Eine Sanktionierung durch eine öffentliche Instanz findet sich darin nicht. Liebs überlegt ein interessantes Szenario, in dem Mitglieder der römischen Rechtsgemeinschaft diese



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Ian N. Wood, Burgundian Law Making, 451–534, in: Italian Review of Legal History 3 (2017), S. 1–27.

Sammlung zusammenstellten und diese daraufhin als Teil der gemeinsamen Rechtsordnung etabliert wurde. Das beschriebene Vorgehen, das ebenso zu Beginn der im Westgotenreich erlassenen Lex Romana dargestellt wird, erinnert sehr an die Idee einer Konsensgesetzgebung, die lange Zeit als charakteristisches Merkmal der als germanisch etikettierten Rechte des frühen Mittelalters gesehen wurde. In diesem Zusammenhang erscheint der Konsens der beteiligten Gruppen aber als eine wichtige Grundlage für die Kodifizierung römischen Rechts.

Liebs beantwortet damit eine der Fragen, die Verena Epp und Christoph Meyer in ihren Einleitungen ansprechen, indem er zeigt, wie sehr die Rechtslandschaften der nachrömischen *regna* von einem »den Römern als konstitutiv für jede Staatlichkeit erachteten Konsens eines Gemeinwesens über eine Rechtsordnung« geprägt wurden (S. 12). Wie wichtig die Untersuchung der Rolle und Veränderung dieser römischen Grundlagen von Recht und Konsens für die Rechts- und Verfassungsgeschichte der Nachfolgereiche ist, betont Christoph Meyer in seiner ausgezeichneten Einleitung, die in eindrucksvoller Klarheit das Konzept der Tagung und des Bandes entwickelt (S. 19–45). Darin erläutert er die große Bedeutung, die der Konsensbegriff in der älteren Forschung für die Interpretation der aus den Nachfolgereichen überlieferten Rechtskodifikationen als Zeugen einer germanischen Rechtstradition hatte; eine Annahme, auf deren Grundlage viele dicke Bücher über Gegenstände geschrieben wurden, »die es nie gegeben hat« (S. 39, mit einem Zitat von Sten Gagnér).

Nach der Demontage der Vorstellung *eines* germanischen Rechts durch Karl Kroeschell und seine Schüler, sieht Meyer in einem unkritischen Zugang zu Konsens und Oralität die Gefahr einer (oft auch unbewussten) Übernahme der alten Kontrastierung von römisch und germanisch als einer schriftlichen/römischen und mündlichen/germanischen Rechtstradition. Dagegen schlägt er vor, die diskursive Seite des Phänomens ernster zu nehmen und die erhaltenen Texte nicht auf Vorannahmen über die Rolle und Funktion von Konsens in einer bestimmten Rechtstradition zu untersuchen. Vielmehr sollte analysiert werden, wie die Abfassung der Texte selbst Teil der Bemühungen war, die Vorstellung und Funktion von Konsens zu gestalten und wie sich auch in der weiteren Benutzung der Texte, ihrer Rezeption in anderen Texten und ihrer handschriftlichen Überlieferung diese Bemühungen um den Text als weitere Arbeit an der Definition und Gestaltung von Konsens untersuchen lassen (S. 40–45).

In seinem Beitrag zu den *Leges Langobardorum* (»König Rothari begründet seine Gesetze«, S. 151–234) wendet er diesen Ansatz in einer detaillierten Studie zum Edikt Rotharis und den Novellen seiner Nachfolger aus dem 7. und 8. Jahrhundert an. Dabei zeigt er, wie fruchtbar es sein kann, Rechtsaufzeichnungen »mit dem Blick auf Recht und Konsens zu untersuchen, ohne überkommene Gewissheiten über den Ursprung der »Leges barbarorum« aus dem Zusammenwirken von König, Großen und Volk und darauf gegründete verfassungsgeschichtliche Lehrgebäude oder rechtshistorische Theorien vorauszusetzen« (S. 230). Der fast 80-seitige Artikel ist nicht nur eine überzeugende Illustration der von Meyer in seiner Einleitung entwickelten Zugänge zu



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Recht und Konsens, sondern auch eine eindrucksvolle Studie zu Charakteristiken, Strategien und dem beachtlichen technischen Niveau der langobardischen *leges*.

Das trifft auch auf andere Artikel in dem Band zu, deren Potential sich möglicherweise leichter erschließen lässt, wenn man davor Meyers Beiträge zu dem Band gelesen hat. So ist Harald Siems Artikel zur Lex Baiuvariorum (wenig überraschend) eine hervorragende Studie zu dem Gesetz (»Herrschaft und Konsens in der Lex Baiuvariorum und den Decreta Tassilonis«, S. 299–361). Genauso wichtig scheint mir aber seine Diskussion der verschiedenen Redaktionen des Textes. Versuche, verschiedene Redaktionsstufen voneinander zu isolieren, hält Siems für vergebens, da in jeder Redaktion der ganze Text überarbeitet wurde. Möglich scheint es aber, verschiedene Themen bestimmten Zeithorizonten und Interessen zuzuordnen³, was wiederum die Textgeschichte der *lex* vom 7. bis zum Ende des 8. Jahrhunderts als komplexe, aber äußerst interessante Quelle für die Geschichte von Recht und Konsens in einer Grenzregion des Frankenreichs erschließt.

Ähnliches gilt für andere Beiträge, in denen nicht nur die Frage nach Konsens in den verschiedenen Staaten und Rechtsgemeinschaften selbst diskutiert wird, sondern die rhetorischen und praktischen Bemühungen um Konsens auch als Perspektive genutzt werden, um die Besonderheiten der jeweiligen Rechtslandschaft zu analysieren. So verbindet Wilfried Hartmann die Frage, ob man im Westgotenreich von einem Misslingen konsensualer Herrschaft sprechen kann, mit einer ebenso konzisen wie präzisen Studie zur Verfassungsgeschichte des Königreichs im 7. Jahrhundert (»Das Westgotenreich: Misslingen konsensualer Herrschaft?«, S. 87–115).

Fergus Kelly gibt einen interessanten Überblick über die irischen Rechtsquellen und diskutiert dabei vor allem Erwartungen an den König in den kleinteiligen Gesellschaften des frühmittelalterlichen Irlands (»The Evidence for Consensus in the Irish Law-texts of the Seventh to the Ninth Centuries AD«, S. 117–128). Wenn man die Frage nach der Rezeption und Verbreitung für die Erforschung von Recht und Konsens einbezieht, dann stellt sich mit dem großen Einfluss des normativen Diskurses aus dem frühmittelalterlichen Irland auf dem europäischen Festland die Frage, warum sich Ideen aus diesem Milieu, das keine römische Vergangenheit hatte, so schnell in den Gebieten des ehemaligen weströmischen Imperiums verbreiteten.

Die christlichen Laboratorien der irischen *micro-Christendoms* (Peter Brown) scheinen jedenfalls Antworten auf Fragen gefunden zu haben, die auch für überregional organisierte christliche Gemeinschaften und nicht zuletzt für das Christentum des karolingischen Imperiums wichtig waren und blieben. Den Einfluss

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66324](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66324)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

³ Siehe dazu auch Stefan Esders, Spät römisches Militärrecht in der Lex Baiuvariorum, in: Fabio Botta, Luca Loschiavo (Hg.), *Civitas, iura, arma. Organizzazioni militari, istituzioni giuridiche e strutture sociali alle origini dell'Europa (sec. III–VIII)*. Atti del Seminario internazionale Cagliari 5–6 ottobre 2012, Lecce 2015, S. 43–78.

des Christentums für die Etablierung gesellschaftlichen und politischen Konsenses betont auch John Moorhead in seinem Beitrag zum ostgotischen Italien (»The Making and Qualities of Ostrogothic Kings in the Decade after Theoderic«, S. 129–149). Die Aufrechterhaltung von Konsens zwischen den verschiedenen Gruppen in Italien war besonders nach dem Tod Theoderichs des Großen wichtig und wird auch in den Briefen Cassiodors, des römischen Beraters der amalischen Könige, aus dieser Zeit immer wieder betont. Dabei spielte der Treueeid, den ebenso wie die Angehörigen des *exercitus Gothorum* auch die römische Bevölkerung leisten sollte, eine wichtige Rolle.

In diesem Zusammenhang weist Moorhead aber auch auf Ähnlichkeiten der Formulierungen bei der Ordination von Bischöfen hin. Das Ineinandergreifen, aber auch die Spannungen zwischen kirchlichem und weltlichem Recht diskutiert Thomas Noble in seinem Beitrag zu »Theological Perspectives on Law and Consensus in the Writings of Gregory the Great« (S. 47–62). Dabei stellt uns Noble Gregor als einen Vertreter einer spätrömischen Elite vor, der auf der Basis seiner hervorragenden Ausbildung souverän zwischen den verschiedenen Rechtsbereichen manövrierte, um die Interessen der Kirche zu verfolgen. Allerdings zeigt Noble auch, dass Gregors Umgang mit Recht mindestens ebenso stark von seinem Bewusstsein geprägt war, dass die Lösung von Fragen nach Recht und Gerechtigkeit in dieser Welt keineswegs Aufschluss über die Urteilsfindung des letzten Gerichts geben.

Eine andere Herausforderung für die vom römischen Imperium ererbte Auffassung eines für eine staatliche Ordnung konstitutiven Konsenses über eine Rechtsordnung diskutiert Roland Steinacher in seinen »Betrachtungen zu Recht und Konsens im vandalischen Nordafrika« (S. 363–386). In Nordafrika, wo religiöse und christlich theologische Unterschiede schon eine konfliktreiche Geschichte hatten, ging es vor allem um das Zusammenleben verschiedener christlicher Gemeinschaften. Trotz zahlreicher und unterschiedlicher Versuche gelang es den arianischen, vandalischen Herrschern nie, eine politische Lösung oder einen Ausgleich zu finden. Wie Steinacher betont, lag das aber nicht an einem Festhalten der vandalischen Eliten an den eigenen religiösen und rechtlichen Traditionen, sondern eher an der Geschwindigkeit, mit der sich ihre Mitglieder die römisch-rechtlichen Ressourcen und die Erfahrungen der römischen Religionspolitik aneigneten und weiterentwickelten.

Steffen Patzold überlegt in seinem Beitrag, wie sich der Begriff der »konsensualen Herrschaft«, den Bernd Schneidmüller für die Zeit nach 751 entwickelte, zur Erforschung merowingischer Machtverhältnisse und Politik anwenden lässt (»Konsens« und »consensus« im Merowingerreich«, S. 235–263). Während nach Patzold der Begriff von Schneidmüller von diesem vor allem als »rhetorisches Seziermesser« zur Zerlegung einer nationalen deutschen Meistererzählung verwendet wurde (S. 272), will Patzold in seinem Beitrag erproben, den Begriff als analytisches Instrument weiter zu entwickeln. Dafür schlägt er eine genauere Definition vor, die es erlaubt festzustellen, »wann eine »konsensuale Herrschaft« denn eigentlich vorliegt« (ibid.). Darauf



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

aufbauend kann er einige äußerst interessante Entwicklungslinien von der Merowingerzeit bis ins Karolingerreich des 9. Jahrhunderts ziehen. Besonders in merowingischen Kirchenkonzilien identifiziert er Formulierungen, in denen »fast alles vereint ist, was ein karolingisches Herz begehrt« (S. 286), während er in erzählenden Texten, Kapitularien und Urkunden eher magere Belege für einen Konsensdiskurs findet.

Ein etwas anderes Bild ergibt sich aus dem Beitrag von Wolfgang Haubrichs zu volkssprachigen Bezeichnungen für einige am Konsenshandeln beteiligte Gruppen (S. 235–263). Dabei diskutiert er in charakteristisch eindrucksvoller Beherrschung des vielfältigen und reichen Quellenmaterials, wie Begriffe wie *leudes*, *fara*, *faramanni* und *farones* mit Vorstellungen von Verträgen, Gemeinschaft und Konsens verbunden wurden. Darauf aufbauend argumentiert Haubrichs, dass Autoren im Merowingerreich ganz bewusst mit dieser Semantik der volkssprachigen Wörter in ihren lateinischen Texten operierten.

In dem vorletzten Beitrag zu dem Band gibt Chris Wickham einen vergleichenden Überblick über »Consensus and Assemblies in the Romano-Germanic Kingdoms« (S. 390–426) von den britischen Inseln über Skandinavien bis nach Italien und Spanien. Dabei möchte Wickham – anders als Timothy Reuter in seinem einflussreichen Artikel zu »assembly politics«⁴ – auch die Kontinuitäten in den Blick nehmen »which stretched from the small face to face politics of the North right up to very large, hierarchical and potentially anonymous ones such as Carolingian Francia« (S. 392). Damit könnte Wickham eine Spur gelegt haben, um manche Fragen weiter zu verfolgen, die im Beitrag von Fergus Kelly aufgeworfen wurden: Warum fanden manche religiösen, sozialen und politischen Vorstellungen, die in den kleinteiligen irischen Gemeinschaften entstanden sind, so große Resonanz in den Nachfolgereichen des römischen Imperiums auf dem Kontinent? Wickham konzentriert sich in seinem Beitrag vor allem auf gemeinsame Muster, die für ihn zeigen, wie sich eine Versammlungskultur von kleineren, lokal organisierten Gemeinschaften im Laufe des frühen Mittelalters in den Nachfolgereichen bis hin zum karolingischen Imperium etablierte. Doch lässt der vergleichende Ansatz und Überblick die Vielfalt und das Panorama der Möglichkeiten erahnen, in denen sich lokale Strategien der Konsensbildung, Entscheidungsfindung und Konfliktlösung mit älteren römischen, aber auch neuen überregionalen Strukturen und Institutionen verbanden, was wiederum die teilweise signifikanten Unterschiede in verschiedenen post-römischen Regionen und Reichen erklären helfen kann.

Diesen Zugang wählt in seinem den Band abschließenden Beitrag Stefan Esders (»Zwischen Historie und Rechtshistorie: Der *consensus iuris* im frühen Mittelalter«, S. 427–474), der weniger nach einer gemeinsamen Wurzel frühmittelalterlicher



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁴ Timothy Reuter, Assembly Politics in Western Europe from the Eighth Century to the Twelfth, in: Peter Linehan, Janet L. Nelson (Hg.), The Medieval World, London 2001, S. 432–450.

Konsensvorstellungen sucht, sondern deren Vielfalt in Spätantike und Frühmittelalter zum Ausgangspunkt seiner Überlegungen nimmt. Esders sieht im Gegensatz zu Wickham auch keinen Grund »mit dem Blick auf das Thema Konsens die Abgrenzung gegenüber dem römischen Reich allzu weit zu treiben« (S. 434), und diskutiert einige Beispiele, in denen man die Institutionalisierung von Konsens auf lokaler Ebene aus der Zeit des spätrömischen Imperiums beobachten kann (S. 434f.). Als einen wesentlichen Faktor für die Veränderungen von der Spätantike zum frühen Mittelalter sieht er die »Militarisierung von Verwaltung und Gesellschaft«, die »in Verbindung mit einer zunehmenden Regionalisierung dazu (führte), dass in Gallien wenigstens die Versammlungen auf lokaler Ebene ein anderes Gewicht und auch einen anderen Charakter erhielten« (S. 435).

Die vielfältigen Formen und Entwicklungen des Konsensgedankens von der Antike zum Mittelalter sind für Esders eine Chance, den komplexen Vorgang »des Aufbrechens der relativen Rechtseinheit des römischen Imperium, die Verselbständigung und Aufsplitterung seiner provinziellen Rechtskulturen und deren Integration in neue politische Formationen« differenzierter zu untersuchen (S. 445). Aufbauend auf dem reichen Material der vorangegangenen Beiträge und der nicht weniger reichen Grundlage seiner eigenen Arbeiten skizziert Esders diesen Zugang zur Umgestaltung der römischen Welt in aufeinanderfolgenden Abschnitten zu 1. *Consensus iuris* und Kodifikation, 2. Konsens und Konsensualvertrag im »Privatrecht«, 3. Konsens bei der Bischofsbestellung, 4. Konsens bei der Verfügung über Kirchengut, 5. Konsens auf Konzilien, 6. Konsens auf weltlichen Versammlungen.

Mit der in diesen Abschnitten gezeigten Vielfalt der Formen von Vorstellung und Herstellung von Konsens stellt Esders die Frage, ob es für »die Vielfalt dieser Phänomene überhaupt einen einheitlichen – antiken, frühmittelalterlichen oder modernen – Konsensbegriff gibt«. Als methodischen Zugang greift er auf Überlegungen von Dietrich Böhler und Boris Rähme zurück, die vorgeschlagen haben, zwischen einem theoretischen Wahrheitskonsens und einem praktischen Kompromiss- oder Richtigkeitskonsens zu unterscheiden. Darauf aufbauend diskutiert Esders noch einige Forschungsperspektiven, die sich aus einem solchen methodischen Zugang zur Geschichte von Konsensbildung und -vorstellungen zwischen den Idealtypen von Wahrheitskonsens und Kompromisskonsens ergeben.

Zum einen lenkt ein solcher Ansatz die Aufmerksamkeit auf Konsens als Anspruch, Behauptung und Legitimationsgrundlage und nicht auf seine erfolgreiche oder nicht erfolgreiche Durchsetzung oder Etablierung. Das erlaubt aber nicht nur einen differenzierteren Blick auf die Prozesse, in denen der Begriff zu einer zentralen Kategorie der Legitimation und der Begründung von Recht wurde, sondern auch auf die Entstehungsbedingungen und weitere Geschichte eines darauf aufbauenden Rechtspluralismus in seinen spezifischen historischen Zusammenhängen (S. 466). Konsensfindung als Ergebnis von Kommunikationsprozessen zu untersuchen, wie es Esders (aber auch andere Autoren wie Steffen Patzold oder Harald Siems) in



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ihren Beiträgen vorschlagen, verlangt aber auch, alle an dem Kommunikationsprozess Beteiligten zu berücksichtigen und damit die verfassungsgeschichtliche Fixierung auf das Zusammenwirken von König und Großen beziehungsweise Adel aufzugeben.

Esders zeigt am Beispiel der Selbstbindung durch Eide, wie Konsens manchmal schrittweise, also auf verschiedenen Ebenen in unterschiedlicher Weise hergestellt wurde. Dabei ist laut Esders manchmal ein Ineinandergreifen von autoritären und konsensualen Elementen und auch verschiedenen Formen von Konsens zu beobachten. Eindrucksvoll zeigt er an dem Beispiel der Selbstverpflichtung im frühen Mittelalter, wie Herstellung von Konsens als Teil einer Handlungskette zu verstehen ist, die namentlich im Bereich dessen, was wir als Politik und Verwaltung zu trennen geneigt sind, über mehrere verschiedene Stufen und Ebenen ablief.

Wie Esders ebenfalls betont, gehen die Überführung von Fremdbestimmung in Selbstverpflichtung (oder umgekehrt) und die damit zusammenhängende Einengung der Begründbarkeit alternativer Handlungsweisen als der konsentierten auch Hand in Hand mit der Einengung diskursiver Spielräume. Damit greift Esders am Ende seines abschließenden Beitrages auch diesen Vorschlag von Christoph Meyer am Anfang des Bandes auf, die Texte und die Prozesse von ihrer Niederschrift zu ihrer Wiederschrift als Quellen für die Kommunikationsprozesse zu nutzen, in denen man versuchte, Konsens zu etablieren.

Ich habe am Beginn dieser Rezension den Band als facettenreich bezeichnet. Das soll nicht als Kritik verstanden werden, sondern die Leserinnen und Leser eher auf die Reichhaltigkeit des Bandes vorbereiten, die auch die eindrucksvolle Zusammenfassung der Beiträge und den aus oder in Reaktion auf sie entwickelten Forschungsperspektiven von Stefan Esders erschließen hilft. Zwischen diesem abschließenden Beitrag und den Einleitungen, und vor allem den Perspektiven, die Christoph Meyer am Beginn des Bandes ebenso umsichtig wie kritisch aus der Forschungsgeschichte entwickelt, dokumentiert jede Facette des Bandes, wie die Historisierung von Konsens »zwischen Historie und Rechtshistorie« uns grundlegend neue Einblicke in die Umgestaltung der römischen Welt und die Entstehung des mittelalterlichen Europas geben kann.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michele C. Ferrari, Klaus Herbers, Christiane Witthöft (Hg.), unter Mitarbeit von Harriet Ziegler und Steve Riedl, Europa 1215. Politik, Kultur und Literatur zur Zeit des IV. Laterankonzils, Wien, Köln, Weimar (Böhlau) 2018, 319 S., 20 s/w, 10 farb. Abb. (Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte, 79), ISBN 978-3-412-50381-9, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Werner Maleczek, Wien

Das 800-Jahr-Jubiläum des IV. Laterankonzils bewirkte eine stattliche Zahl von Tagungen und daraus resultierender Publikationen, die sich wegen der begrenzten Zahl der Fachleute zum Thema manchmal überschneiden¹. Der vorliegende Sammelband, Ergebnis einer in Erlangen im Juli 2015 veranstalteten Tagung, fragt implizit nach dem Verhältnis zwischen Papst und Konzil, schließt aber die breite Wirkung in den verschiedensten Bereichen wie Kunst und Literatur ein. Es sollte also nicht nur das Konzil im engeren Sinn, sondern vor allem den breiten Kontext des Ereignisses würdigen. In der Einleitung (S. 7–25) fassen die beiden Herausgeber und die Herausgeberin problemorientiert den gesicherten Erkenntnisstand zu dem im November 2015 abgehaltenen

¹ Nicola Ciola, Antonio Sabetta, Pierluigi Sguazzardo (Hg.), *Il Concilio Lateranense IV a 800 anni dalla sua celebrazione, una rilettura teologica. Atti del Simposio della Facoltà di S. Teologia e per gli Istituti ad essa associati in occasione dell'VIII centenario del Concilio Lateranense IV, 1215, Roma, 30 novembre–1 dicembre 2015*, Città del Vaticano 2016; Nicolas Álvarez de las Asturias (Hg.), *El IV concilio de Letrán en perspectiva histórico-teológica*, Madrid 2016 (*Presencia y diálogo*, 47); Gert Melville, Johannes Helmrath (Hg.), *The Fourth Lateran Council. Institutional Reform and Spiritual Renewal. Proceedings of the Conference Marking the Eighth Hundredth Anniversary of the Council. Organized by the Pontificio Comitato di Scienze Storiche (Rome, 15–17 October 2015)*, Affalterbach 2017; Enrico Menestò (Hg.), *Il Lateranense IV. Le ragioni di un concilio. Atti del LIII Convegno storico internazionale, Todi, 9–12 ottobre 2016*, Spoleto 2017 (*Atti dei convegni del Centro Italiano di Studi sul Basso Medioevo*, n. s. 30); Jessalynn L. Bird, Damian J. Smith, *The Fourth Lateran Council and the Crusade Movement. The Impact of the Council of 1215 on Latin Christendom and the East, Turnhout 2018 (Outremer. Studies in the Crusades on the Latin East, 7)*, [rez. Balard](#). Es handelt sich um eine Tagung in Rom 2015, die auch die beiden folgenden Sammelbände hervorbrachte: Atria A. Larson, Andrea Massironi (Hg.), *The Fourth Lateran Council and the Development of Canon Law and the »ius commune«*, Turnhout 2018 (*Ecclesia militans*, 8); Marie-Thérèse Champagne, Irven M. Resnick (Hg.), *Jews and Muslims under the Fourth Lateran Council. Papers Commemorating the Octocentenary of the Fourth Lateran Council (1215)*, Turnhout 2019 (*Religion and Law in Medieval Christian and Muslim Societies*, 10).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

kirchlichen Großereignis zusammen und rechtfertigen den Blick über die Grenzen zu Nachbardisziplinen wie der Literatur- und der Kunstwissenschaft. Im Folgenden seien die Beiträge in gebotener Kürze zusammengefasst: Christoph H. F. Meyer, »Das Vierte Laterankonzil als Einschnitt der kirchlichen Rechtsgeschichte« (S. 29–92), der nicht nur umfangmäßig herausragende Beitrag, unterstreicht die fundamentale Bedeutung der Kanones für die weitere Entwicklung des kanonischen Rechts und für die Gesetzgebungskompetenz des Papstes. In vier Abschnitten wird die rechtshistorische Bedeutung des Lateranense ausgeleuchtet: seine historische Bedeutung aus der Sicht der kirchlichen Verfassungs- und Rechtsgeschichte (überragend in quantitativer und qualitativer Hinsicht).

- Innocenz III. und sein Verhältnis zum Kirchenrecht: ein mutiger Erneuerer, der seinen theologischen Bildungshintergrund virtuos einsetzte.

- Die Konstitutionen des Konzils: Für ihre Entstehung ist der Informationsfluss von der Peripherie ins Zentrum und die Redaktionsarbeit an der Kurie vor dem Zusammentreten der Konzilsväter entscheidend. Maßgeblich ist der Wille des Papstes.

- Bekanntmachung der Konstitutionen und Ausgreifen des Kirchenrechts: Die Durchsetzung der Normen zog sich z. T. sehr lange hin; in den Konstitutionen ist eine erhebliche Sorge des Papstes um die Kenntnis seiner Vorschriften zu erkennen. Deren Grundmotiv ist neben dem Streben nach Vereinheitlichung und Zentralisierung der konstante Bezug zur *salus animarum* eines jeden Christen.

Jochen Johrendt, »Innocenz III. und das IV. Laterankonzil. Predigt, verweigerte Aussprache und fiktiver Dialog« (S. 93–106), analysiert ausgreifend die Eröffnungspredigt des Papstes, die ihn als *alter Christus* stilisiert, und zeigt auf, dass die Konzilsväter sehr viel weniger als Mitbestimmende denn als Zustimmende wirkten. Der Bericht des Gießener Anonymus unterstreicht, dass Innocenz III. bei einzelnen Themen – wie dem deutschen Thronstreit – die Aussprache verweigerte. Diese Haltung wird in einem fiktiven Dialog zwischen dem Papst und *Roma*, in einer vermutlich von Heinrich von Avranches am Hof Ottos IV. verfassten Disputatio überliefert, noch verdeutlicht.

Jörg Oberste, »Die Pastoralbeschlüsse des IV. Lateranums und die europäische Ketzerfrage« (S. 107–122), weist auf die zentrale und in der Forschung ausführlich erörterte Rolle der Ketzerbekämpfung hin, die zentraler Bestandteil der ersten drei dogmatischen Kanones ist. Aber auch die mehr seelsorglich orientierten Kanones wie die Verpflichtung zu Beichte und Kommunion, wie die Ausbildung der Priester und die Verbesserung der Predigt zielten auf die Festigung des Glaubens und die Abwehr der Häresie, wobei Innocenz III. hier fest in der Tradition der Pariser Pastoraltheologie verankert ist.

Matthias Maser, »*Dissolve colligationes impietatis* – Papst Innozenz III. und die Anfänge seiner Politik des *negotium crucis* auf der Iberischen Halbinsel (1198–1204)« (S. 123–149), fragt nach dem Verhältnis des Papstes zur Reconquista, wobei neben der militärischen Seite auch die spirituelle Dimension dieses Kreuzzugs thematisiert wird. Um zu einem Erfolg zu gelangen, bemühte sich



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Innocenz III. – auch in pastoraler Absicht – um eine Befriedung der zerstrittenen Monarchen und eine Wiederherstellung geordneter Eheverhältnisse zwischen Alfons IX. von León und Berenguela von Kastilien. Damit zeichnet sich die enge Verbindung zwischen Kreuzzug und Reform ab, die zu den zentralen Leitgedanken des IV. Lateranum gehörte.

Thomas Noll, »Das Apsismosaik von Innozenz III. in Alt St. Peter. Zur Selbstdarstellung des Papsttums im frühen dreizehnten Jahrhundert« (S. 153–192), interpretiert das nur in Abbildungen der frühen Neuzeit erschließbare Kunstwerk als Neuformulierung seines Machtanspruches. Der intensive Vergleich mit den Predigten zeigt ein deutliches Bild der intendierten programmatischen Aussage, nämlich die Zentralität Roms aufgrund des apostolischen Erbes von Petrus und Paulus zu behaupten. Dem Papst, der als Bräutigam der römischen Kirche dargestellt wird, kommt dabei eine herausragende Bedeutung als Stellvertreter Christi und als Garant der kirchlichen und weltlichen Macht zu.

Bruno Reudenbach, Jochen Hermann Vennebusch, »Zeigen und Beweisen. Beobachtungen zur Inszenierung von Evidenz in der Kunst des dreizehnten Jahrhunderts« (S. 205–214), führen wie auch die folgenden sprach- und literaturwissenschaftlichen Beiträge vom IV. Lateranum weg und beschäftigen sich – bisweilen am Rande des Verständlichen – mit neuen Sehkonzeptionen, die sich vor dem Hintergrund des »Medialisierungsschubs« des Konzils und der sich wandelnden »ästhetischen Verfahren« greifen ließen. Sie wollen dies am Triumphkreuz des Halberstädter Doms belegen, das zur Zeit des Konzils entstanden war. Die »unterschiedliche Medien kombinierende Heilsinszenierung« (S. 214) sei mit der in Kanon 1 formulierten Transsubstantiationslehre in Beziehung zu setzen.

Susanne Friede, »Die ›Geburt der Prosa‹. Überlegungen zur Entstehung französischer Texte in Prosa (1202–1215)« (S. 217–236), verbindet diese mit der ebenfalls in Prosa verfassten Textgattung der Predigt und setzt sich mit der Frage auseinander, welche Rolle einzelne Konzilskanones dabei spielten.

Tobias Bulang, »Kontext und Intertext – Inszenierte Ordale in mittelhochdeutschen Dichtungen« (S. 237–253), verbindet die Auseinandersetzung mit dem literarischen Motiv des Gottesurteils mit der grundlegenden Frage nach Möglichkeiten und Grenzen der Beeinflussung einer gelehrten theologischen oder kanonistischen Auseinandersetzung durch die Dichtung und in der Dichtung. Als Beispiel dient ihm das Gottesurteil der Isolde in Gottfrieds von Straßburg »Tristan«. Dieser Beitrag zeigt m. E. die Probleme des Verstehens mediävistischer Literaturwissenschaft für mediävistisch orientierte Historikerinnen und Historiker auf. »In einem zweiten Schritt betrachte ich die intertextuelle Episodenreihe von Gottesberufungen und metaphorischen Liebessakralisierungen im Tristan. Letztere stellt eine Form literarischer Reflexion der Liebeskonzeption dar und die den Gottesbezug wiederholenden Passagen sind auf Steigerung ebenso angelegt wie die intertextuellen Rückgriffe auf Überbietung« (S. 243). Diese und so manch andere Passage dieses Aufsatzes hat den Rezensenten überfordert.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66325](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66325)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Andreas Hammer, »Spuren des Konzils in der geistlichen Literatur: Das Mirakel vom Judenknaben und die Gründungslegenden der Neuen Orden« (S. 255–285). In der deutschsprachigen hagiographischen Literatur lassen sich bei der Darstellung von eucharistischen Wundern Spuren der Transsubstantiationslehre des IV. Lateranum ausmachen. Auch in der volkssprachlichen Verarbeitung der Gründungsgeschichten des Minoriten- und Predigerordens nimmt Innocenz III. einen prominenten Platz ein. Mit dem Konzil hat dies freilich nur im weitesten Sinn zu tun.

Christiane Witthöft, »Bekenntnis, Beichte und Selbstbeziehung. Kanon 21 des IV. Laterankonzils und die mittelhochdeutsche Novellistik« (S. 287–315). Die zu Beginn des 13. Jahrhunderts entstehende Gattungstradition der mittelhochdeutschen Novellistik beschäftigte sich intensiv mit der Ohrenbeichte und parodierte diese manchmal im Hinblick auf ihre Schwächen bei der Findung der sprachlich formulierten Schuld, was Manipulationen offen stand. Unter der schwankhaften Oberfläche werden prinzipielle Fragen wie das Verhältnis von Handlung und ihrer Umsetzung in Sprache erörtert.

Für das Register ist man dankbar. Die Stichprobe der Seite 243 zeigt freilich, dass der Bearbeiter hier ein Blackout hatte, denn es fehlen alle Orts- und Personennamen. Auch das Auslassen des Lemma »Innocenz III.« ist erklärungsbedürftig. Man hätte hier viele Unterbegriffe einsetzen können.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Carola Föller, Königskinder. Erziehung am Hof Ludwigs IX. des Heiligen von Frankreich, Wien, Köln, Weimar (Böhlau) 2018, 252 S. (Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte, 88), ISBN 978-3-412-50014-6, EUR 50,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anja Rathmann-Lutz, Basel

Carola Föllers Untersuchung zweier Texte, die im Umfeld Ludwigs IX. von Frankreich (geb. 1214, reg. 1226/35–1270) für die Erziehung und (Aus)Bildung seiner Söhne entstanden, sowie der *enseignements* des Königs an seine erstgeborene Tochter Isabelle und den Thronfolger Philipp (III.) basiert auf ihrer 2011 in Frankfurt angenommenen Dissertation. Für den Druck 2018 wurde die neuere Literatur eingearbeitet und die Arbeit deutlich gekürzt. Letzteres erweist sich für die Lektüre nicht unbedingt als Glücksfall, denn einerseits entstehen dadurch Lücken (fehlende Kontexte, unvermittelte Anschlüsse) andererseits Redundanzen.

Die Autorin stellt die Frage nach den Erziehungsidealen und -konzepten am Hof Ludwigs und schlägt vor, in den von ihr untersuchten Texten ein Corpus zu sehen, das sich chronologisch parallel zur Entwicklung der Thronfolger (Ludwig, 1244–1260, Philipp, 1245–1285) lesen lässt.

Dazu erläutert sie kurz (Einleitung »Der erste Schritt«, S. 11–29) ihren Ansatz, der auf der Annahme basiert, dass mit der Analyse von Vorstellungen über Kindheit und Erziehung »kulturelle Eigenheiten« (S. 13) einer Gesellschaft erschlossen werden können. Den Rahmen für die Untersuchung bilden Forschungen zur Kindheit in der Vormoderne (seit Ariès) und zu Erziehung, Wissens- und Wissenschafts-, Bildungs- und Universitätsgeschichte sowie Analysen von Fürstenspiegeln.

Ein knapper Überblick über die Hofforschung leitet das 2. Kapitel (»Der König und seine Experten«, S. 30–57) ein. In der Folge diskutiert die Autorin die verschiedenen Schnittstellen, die der Hof Ludwigs mit anderen Orten der Wissensproduktion und -tradierung hatte: die Universität von Paris, zu der zumindest nach bisherigen Forschungen trotz der räumlichen Nähe erstaunlich wenig Kontakt bestand, und die Bettelorden, insbesondere die Dominikaner, zu denen Ludwig enge Beziehungen unterhielt. Mit Guillaume d'Auvergne, Robert de Sorbon, Eudes Rigaud, Guibert von Tournai und Vinzenz von Beauvais werden einige Autoren (und ihre Werke) vorgestellt, die am Hof bzw. für Ludwig eine wichtige Rolle spielten.

Vor die eigentliche Analyse schaltet die Autorin ein quellenkritisches 3. Kapitel (»Die Schriften für die Erziehung der Königskinder«, S. 58–97), in dem der Zusammenhang der untersuchten Texte anhand von vier Kriterien (Hofbezug, Datierung im Verhältnis zum Alter der Söhne, Identifizierung der Adressaten mit Mitgliedern der königlichen Familie, Charakterisierung als Erziehungsschrift) plausibilisiert wird. Querbezüge und Kontexte



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

der – späteren – Handschriftenüberlieferung könnten dazu beitragen, die Argumentation zu festigen. Bei den Texten handelt es sich 1.) um den im Auftrag der Königin Marguerite de Provence entstandenen Erziehungstraktat »De eruditione filiorum nobilium« des Vinzenz von Beauvais (um 1250), 2.) um das Lehrbuch »Conseil à un ami« des Rechtsgelehrten Pierre de Fontaines (zwischen 1253 und 1261) und 3.) um die als »eigenhändig« überlieferten Ratschläge Ludwigs selbst an seine Tochter Isabelle und seinen Sohn Philipp (*enseignements*, zwischen 1255 bzw. 1260 und 1270). Zusammengenommen zeige sich in ihnen »das Erziehungsprogramm des ludowizianischen Hofes in seiner Gesamtheit und Stimmigkeit« (S. 97).

In den drei Hauptkapiteln »Der disputierende Prinz« (S. 98–126), »Der rechtsgelehrte Sohn« (S. 127–165), »Der würdige Nachfolger« (S. 166–194) werden die Texte – trotz der Corpus-Annahme – getrennt analysiert und nur recht allgemein aufeinander bezogen (was könnte sich z. B. in den *enseignements* in Verbindung mit Vinzenz lesen lassen, das nicht auch aus vielen anderen Quellen/Traditionen stammen kann?). Gefragt wird jeweils nach den Adressaten bzw. Rezipienten, nach Erziehungskonzept und -ziel sowie nach den Bildungsinhalten und Methoden der Vermittlung. »De eruditione filiorum nobilium« gibt den Lehrern, Eltern und Ratgebern/Freunden der zum Abfassungszeitpunkt etwa sechs- bis zehnjährigen Prinzen Richtlinien für die Gestaltung von *doctrina* (»intellektueller Ausbildung«, S. 124) und *disciplina* (»moralischer Unterweisung«, *ibid.*) an die Hand, in deren Zusammenspiel selbständig denkende, moralisch gefestigte Königssöhne heranwachsen sollten. An mendikantischen Idealen orientierte Frömmigkeit war dabei integraler Bestandteil des Herrschideals, das vermittelt wurde.

Demgegenüber bietet der »Conseil à un ami« – bei dessen vermutlicher Abfassung Ludwig und Philipp etwa 8–14 Jahre alt waren und entsprechend schon eine grundlegende Bildung besaßen – eine rechtspraktische Unterweisung in den *coutumes* (hier des Vermandois) und den *lois* (dem römischen Recht). In einer dialogischen Struktur wird den Schülern, die hier direkt angesprochen werden, u. a. durch Fallbeispiele, das praktische Wissen vermittelt, mittels dessen sie dem Ideal des Königs als gutem Richter gerecht werden können.

Die *enseignements* schließlich, die als direkte Vater-Sohn- bzw. Vater-Tochterkommunikation überliefert werden (allerdings nach dem Tod Ludwigs, ein Autograf ist nicht überliefert), richten sich an bereits erwachsene Kinder. Die Ratschläge und Anweisungen fassen in einer Art Vermächtnis die für Ludwigs Königtum handlungsleitenden Ideale des *rex christianissimus* und des *rex iustus* zusammen, die auch bereits in den beiden anderen Werken eine wichtige Rolle spielen.

Die Autorin hat mit ihrer Arbeit eine gute Grundlage für weitere Forschungen im Fragenkomplex von Erziehung, Bildung und »Ausbildung« am französischen Hof geschaffen, die sie in ihrem zusammenfassenden Schlusskapitel »Ein gekrönter Esel?« (S. 195–205) andeutet, zumal mit »De eruditione filiorum nobilium« und dem »Conseil à un ami« Werke erschlossen werden, die bisher in der deutschsprachigen Forschung kaum im Fokus standen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die Ergebnisse inspirieren zu weiteren Fragen: Wie etwa lassen sich die einzelnen Texte über die Manuskriptüberlieferung, ikonographische Formeln und ihre Tradierung am Hof verfolgen und miteinander (und weiteren Erziehungsschriften sowie Fürstenspiegeln) in Verbindung bringen? Wie fügen sie sich in die anderen Produkte der höfischen – künstlerischen, religiösen, wissenschaftlichen – Kultur ein, welches Gesamtbild von Ludwigs Hof ergibt sich? Kann die Rolle Blancas von Kastilien genauer beschrieben werden? Welche Bedeutung hat der Kanonisierungsprozess Ludwigs für die Einordnung der Texte und ihre Deutung im späten 13. und frühen 14. Jahrhundert? Welche Rolle spielt die Kategorie »Geschlecht« bei der Konzeptualisierung und Realisierung von Erziehung und der Tradierung der Texte, insbesondere der *enseignements*, die im Verlauf des 14. Jahrhunderts in unterschiedlichen Kontexten für Mitglieder des Hofes kopiert werden und als Vorbild für ähnliche Texte dienen? Inwieweit lässt die Materialität der Überlieferung (Größe, Ausstattung, Layout, Zusammenstellung der Manuskripte) Rückschlüsse auf die Erziehungs- und Nutzungskonzepte zu? Und etwas weiter gefasst: Wie ist das Verhältnis zwischen Individuen (Autorinnen/Autoren, Ludwig, ...) und »Hof« zu verstehen, wenn nach Erziehungs- und Bildungsidealen gefragt wird?



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anne Foerster, Die Witwe des Königs. Zu Vorstellung, Anspruch und Performanz im englischen und deutschen Hochmittelalter, Ostfildern (Jan Thorbecke Verlag) 2018, 352 S., 11 farb. Abb. (Mittelalter-Forschungen, 57), ISBN 978-3-7995-4376-7, EUR 49,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Adelheid Krah, Wien

Die Verfasserin hat sich vorgenommen, die viel diskutierte Frage: Bleibt die Witwe Königin? für das Hochmittelalter zu beantworten. Die Breite der von ihr hierfür untersuchten Quellentexte sowie der zu diesem Thema vorhandenen Literatur ist enorm, zumal nicht nur Königinnenwitwen des deutschen Reichs nach ihrer Rolle als Herrscherin und aus der Position der Witwe heraus behandelt werden, sondern auch die Bedeutung der Königinnen-Witwen am englischen Königshof. Inwieweit Königinnen nach dem Tod des Gemahls weiterhin oder zumindest für eine Übergangszeit die Funktionen der Königsherrschaft wahrnehmen konnten oder gar zu einer Art Leitfigur aufstiegen, um Herrschaftskontinuität zu garantieren, ist aus den Quellen nicht immer eindeutig zu ermitteln. Schrieben die Chronisten doch meist aus theologischer Perspektive und orientierten sich an weiblichen Handlungsmustern und »Lebensentwürfen« solcher Personen in der Bibel.

Die Vorstellungswelten der Chronisten sind also zu beachten und kritisch zu hinterfragen. Daher stellt die Autorin die großen Werke der angelsächsischen Geschichtsschreiber, deren Texte sie in ihre Auswertung einbezieht, zu Beginn des Buches vor; es sind vor allem die Werke von Matthäus Parisiensis und weiterer Historiographen aus der Schule des Benediktinerklosters St. Albans nahe London; für die Königinnen des deutschen Reichs stützt sich die Arbeit auf die historiografischen Werke Thietmars von Merseburg, Wipos und des Investiturstreits, u.a. Lampert von Hersfeld.

Den drei Hauptteilen des Buches – den Abschnitten III–V – hat die Verfasserin das Wagnis vorangestellt, eine Königin definieren zu wollen, also inwieweit die Gemahlin eines Königs dieser Zeit anderen verheirateten Frauen des Hochadels gleicht und wo die Unterschiede liegen, etwa durch Krönung, Weihe und »reginales« Handeln, wobei bekanntlich auch die mittelalterlichen Quellen die Herrscherin einerseits biologisch als Frau mit der Erwartung von Fertilität zur Sicherung der Dynastie bewerten und andererseits im sozialen Umfeld als handelnde Personen »gendern«.

Ein Problem der Historiografie ist die Billigung von Eigenschaften, die männlich definiert sind, für die Königin, etwa wenn nun doch vom Chronist gesagt werden muss, dass Blanka von Kastilien *consilio mascula* gehandelt habe. Über etwa 70 Seiten werden im Abschnitt III die verschiedenen möglichen Rollen, die Herrscherinnen dieser Zeit nach dem Tod des Königs/Kaisers einnehmen konnten, detailreich anhand der Quellenbelege gezeigt



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und analysiert. Die beste Position konnte eine Königinwitwe dann erreichen, wenn sie für ihren Sohn regierte und zu diesem in positivem Verhältnis stand. Als zentrale Figur der Orientierung nach dem Verlust der Person des Königs war seine Witwe sogar dazu aufgerufen, das Reich zu lenken und den inneren Frieden zu wahren. Anders jedoch als im deutschen Reich verfügte die Königin in England wohl bereits seit dem 8. Jahrhundert über eigene Finanzen und eine eigene Kanzlei – *queens gold*. Damit waren der Königinwitwe aufgrund ihrer wirtschaftlichen Eigenständigkeit und der Partnerschaft zwischen König und Königin, auch was die Finanzen betraf, ganz andere Möglichkeiten in die Hand gelegt – das Beispiel von Aliénor als Witwe handelnd für ihre Söhne Richard Löwenherz und Johann ohne Land ist berühmt.

Der Witwe Kaiser Heinrichs V., Mathilde, Tochter König Heinrichs I. von England, blieb ihr Kaisertitel auch als eigenständig regierender Königin von England nach ihrer Rückkehr erhalten, und er war die vorrangige Bezeichnung für sie. Den Titel *imperatrix* behielt sie auch in ihrer zweiten Ehe mit dem Grafen Gottfried von Anjou bei, und zwar als deutliches Zeichen ihrer höheren Stellung. Einen Status beanspruchen konnten Witwen, wie die Autorin an vielen Beispielen zeigt, durch eigene Siegelführung und eigenständige Verwaltung.

Eine besondere Bedeutung kam dabei im deutschen Reich natürlich Kunigunde, der Gemahlin Heinrichs II., Gisela, Gemahlin Konrads II., und Agnes, Gemahlin Heinrichs III., während ihrer Witwenschaft zu, aber auch Richenza von Nordheim und Konstanze von Sizilien, Gemahlin Kaiser Heinrichs VI., die etwas blass in der Beschreibung erscheint. Im Abschnitt V erörtert die Autorin Handlungsfelder und Machtgrundlagen königlichen Handelns einer Königinwitwe anhand der behandelten Quellen und Personen sowie die Frage nach der Wirkung einer Königin – ihre soziale Magie auf ihr Umfeld, aber auch als Figur für königliches Prestige.

Das Buch glänzt vor allem durch den der Autorin gelungenen Vergleich zwischen England und dem deutschen Reich. Freilich sollte man sich dessen bewusst sein, dass das Hochmittelalter noch keine Trennung nach Nationen kannte und England fremd regiert wurde. Ob man von »in den Chroniken beschriebenen Lebensentwürfe(n)« (S. 145) von Witwen und Herrscherinnen sprechen kann, steht dahin, da Herrscherinnen meist mit dem Tod des Mannes nicht rechnen konnten. Bei der schmalen Gradwanderung zwischen dem Tod des Königs und der Regentschaftsübernahme durch die Witwe war äußerte Sorgfalt angesagt – eine Eigenschaft, die die Verfasser der Chroniken den Königinnen stets zugesprochen haben.

Die Autorin hat mit ihrem Werk gezeigt, dass die Geschichte des Mittelalters gerade in Hinblick auf die traditionell maskulin ausgerichtete Verfassungsgeschichte auch aus der Perspektive der Königinnen geschrieben werden kann. Die heikle Frage nach deren Handlungsfähigkeit als Witwen nach dem Tod des Königs oder kaiserlichen Gemahls hat sie positiv und detailreich beantwortet. Es lohnt sich, das Buch zu lesen. Wünschenswert wäre allerdings eine Tabelle gewesen, die die behandelten Witwen in Kurzbiografien den Leserinnen und Lesern nahebringt, und auch



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

genealogische Skizzen würden die Orientierung erleichtern, vor allem für Studierende der Mittelalterlichen Geschichte.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66327](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66327)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pierre-Anne Forcadet, Conquestus fuit domino regi. Le recours au roi d'après les arrêts du parlement de Paris (1223–1285), Paris (De Boccard) 2018, 812 p. (Romanité et modernité du droit), ISBN 978-2-7018-0445-3, EUR 79,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Laura Viaut, Paris

Pierre-Anne Forcadet, maître de conférences en histoire du droit à l'université d'Orléans, a publié un ouvrage, tiré de sa thèse de doctorat, sur le recours au roi d'après les arrêts du parlement de Paris entre 1223 et 1285.

L'auteur s'intéresse au déploiement de la justice royale au siècle de Saint Louis et démontre avec une grande clarté le fonctionnement de la cour du roi dans toute sa complexité. L'appareil judiciaire est particulièrement hiérarchisé et emploie beaucoup de maîtres formés dans les universités du royaume. De nombreuses réformes sont mises en place afin d'affermir la justice royale et de permettre aux justiciables d'y avoir facilement accès.

L'ouvrage met en lumière la volonté royale de superviser, au XIII^e siècle, la structure judiciaire du royaume. Le roi cherche à marquer la singularité et surtout la supériorité de sa justice. Par l'existence de voies extraordinaires qui permettent au justiciable de s'en remettre au monarque, il se place comme le seul juge suprême et souverain.

L'auteur démontre que les appels sont adressés contre le roi ou ses agents lorsqu'ils commettent des exactions. Le roi a tout d'abord veillé à ce que ses juridictions soient compétentes pour tous les litiges qui ont trait à sa personne, son domaine, ses vassaux ou ses actes. Seul le roi peut juger le roi.

Ce dernier a également incité la population à former des recours auprès de ses tribunaux pour des litiges autres que ceux qui le concernent. Concurrent des autres formes de justice, le tribunal royal a su attirer la population en faisant valoir l'intérêt du justiciable; le roi place sa justice sous l'égide de l'impartialité, de sa rapidité, de son efficacité dans l'exécution des décisions et dans son coût financier, plus bas que celui des juridictions concurrentes. L'attractivité de la justice royale doit beaucoup à la personnalité de Saint Louis.

Par ailleurs, la justice royale, chargée de surveiller l'activité de juridictions concurrentes, apparaît comme un régulateur des relations féodales.

Mais selon l'auteur, et c'est là un grand apport de l'ouvrage, l'appel est bien plus qu'une simple voie de droit. C'est un levier de l'état de droit qui a permis de faire émerger une compétence universelle de la justice royale et de définir la structuration institutionnelle du royaume. C'est aussi par les voies de recours que la souveraineté royale s'est construite. Il ne s'agit pas que d'un cadre théorique, mais d'une évolution qui repose sur des ressorts



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

également pratiques. C'est en accueillant des recours très divers que le parlement s'est formé.

Un tel travail repose sur une étude minutieuse et rigoureuse des sources, les »Olim« du parlement. La lectrice ou le lecteur pourra trouver dans un appendice particulièrement riche un catalogue des arrêts restés inédits de la Cour du roi produits à l'époque ici étudiée.

Il faut nul doute que cet ouvrage constitue, dans la même lignée des travaux de Vincent Martin, professeur à l'université de Rouen, et de Liem Tuttle, maître de conférences à l'université de Bourgogne, une formidable approche du fonctionnement de la justice royale, des rouages de l'appareil judiciaire, des ressorts juridiques et sociaux que l'ont conçu et du personnel qui en assure l'administration au bas Moyen Âge.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

**Anthony J. Forte (cura et studio), Friguli
Commentarius in evangelium secundum
Matthaeum, Münster (Aschendorff) 2018, 366 p., 6
ill. (Rarissima mediaevalia. Opera Latina, 6), ISBN
978-3-402-10447-7, EUR 57,00.**

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Sumi Shimahara, Paris

En 1954, Bernhard Bischoff publiait un article fondateur pour l'histoire de l'exégèse occidentale et celle de la culture irlandaise du haut Moyen Âge, le fameux »Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter«¹. Il y recensait un grand nombre de commentaires bibliques irlandais ou influencés par cette tradition. Y figurait une exposition sur Mathieu attribuée à Frigulus et conservée par un seul manuscrit (Quedlinburg 127 dans *Wendepunkte*, n° 20, p. 247–250, soit Halle, Universitäts- und Landesbibliothek, Qu. Cod. 127, copié en Italie du Nord dans le troisième tiers du IX^e siècle).

Frigulus était déjà un nom connu des historiens de la culture carolingienne: il est mentionné par Smaragde de Saint-Mihiel dans le »*Liber comitis*«, à la fois dans la préface et dans les marges des témoins de cette œuvre, sous la forme d'un sigle d'autorité (24 occurrences, voir les travaux d'Alexander Souter en complément de l'édition de Pitra). C'est ce texte, jusqu'à présent inédit (le projet d'édition de Jutta Fliege, qui découvrit le témoin de Halle, semble ne pas avoir été mené à son terme), qu'Anthony J. Forte donne à lire aujourd'hui, du moins dans l'état que ce seul manuscrit subsistant transmet (environ un tiers du commentaire total, avec des lacunes liminaires, médidiscutanes et finales).

Précisons d'emblée que l'éditeur reprend le nom de *Frigulus*, utilisé par Bernhard Bischoff, pour éviter de multiplier les méprises entre les textes. On en connaît toutefois plusieurs formes (*Figulus*, par exemple); celle du manuscrit de Halle est *Fribolus*. Lukas Dorfbauer propose de comprendre *Friboli (in Matheum)* comme un nominatif pluriel, en référence à un passage du commentaire qui désigne comme telles (*fribolas quorundam opinionones*) les interprétations des noms hébreux ne remontant pas à l'autorité de Jérôme.

L'identité de l'auteur est au cœur de l'introduction et elle continue à se dérober, malgré le travail minutieux d'enquête sur les sources et sur la tradition indirecte de ce commentaire continu et consistant sur Mathieu (274 pages). Outre les autorités attendues (Ambroise, Jérôme, Augustin, Isidore de Séville, Grégoire le Grand), Frigulus s'appuie sur Fortunatien, évêque d'Aquilée (milieu du IV^e siècle), dont il ignore le nom et qu'il a peut-être consulté par une tradition indirecte. Le principal témoin de Fortunatien (Köln,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Bernhard Bischoff, *Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter*, dans: *Sacris Erudiri* 6 (1954), p. 189–281.

Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 17, premier tiers du IXe siècle, découvert par l'éditeur du texte, Lukas J. Dorfbauer, dans: *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum*, t. 103, Turnhout 2017), comprend d'ailleurs de longs passages du texte de Frigulus.

Un autre commentaire, le »Liber Questionum in Euangeliiis«², anonyme, donne une tradition indirecte abrégée de l'exposition de Frigulus. Anthony Forte montre que le commentaire de Frigulus a quelques explications communes avec Raban Maur et surtout avec Sedulius Scot, certaines non attestées par ailleurs, ce qui suggère soit que ces carolingiens connaissaient le texte de Frigulus, soit que tous ont consulté une source commune et rare (la question de savoir si Frigulus connaît et cite Sedulius Scot, posée p. 19, paraît en revanche étonnante au regard de la chronologie). Notons toutefois que la source commune de Frigulus et de Raban à propos de Mt 1,17 pourrait bien être le Pseudo-Bède, auquel recourt Frigulus par ailleurs³. Tous ces éléments dessinent le réseau de textes dans lequel s'inscrit l'exposition de Frigulus.

La question de son origine est disputée: elle s'insère dans les débats qui firent suite au »Wendepunkte«. Bernhard Bischoff, et à sa suite Joseph F. Kelly, le considèrent comme irlandais, ce que récuse Michael Gorman. Anthony Forte estime qu'aucun élément du texte, des leçons bibliques, des sources du commentaire, de la langue du seul manuscrit survivant n'indique de manière certaine une quelconque origine géographique. Frigulus témoigne d'une connaissance approximative du grec, qui excède les simples reprises hiéronymiennes ou patristiques, mais qui n'est pas, selon lui, significative d'une culture irlandaise.

L'éditeur souligne par ailleurs la proximité méthodologique avec quelques exégètes carolingiens bien connus. Il est exact que l'impression générale, à la lecture du texte, fait penser à l'exégèse d'Haymon d'Auxerre (dont la date de décès, »c. 853«, p. 18, est erronée), plus qu'à celle de Raban Maur: le lemme est découpé en segments brefs, à la manière de l'analyse grammaticale – Haymon fut probablement élève du grammairien irlandais Muretach. C'est un fait que la tradition exégétique du haut Moyen Âge, qui dépend largement des Pères, à la fois pour son contenu et sa méthode, rend difficile la localisation précise de tel ou tel commentaire en l'absence de remarque explicite.

Notons simplement qu'un des arguments proposés par Bernhard Bischoff, la présence du terme, rare, de *metrocanorius* pour qualifier Juvencus (à propos de Mt 2,2, cf. B. Bischoff, *Wendepunkte*, p. 248) n'est pas discutée; le terme ne figure d'ailleurs pas sans le texte du commentaire de Mt 2,2 (p. 106–107 de l'édition; ne serait-il attesté que dans la tradition donnée par Smaragde?). Concernant la date du commentaire de Frigulus, Anthony Forte se montre évasif: il cite en note (1, p. 16), la

² Jean Rittmueller, *Liber questionum in Evangeliiis*, Turnhout 2003 (*Corpus Christianorum. Series Latina*, 108F. *Scriptores Celtigenae*, 5).

³ Voir le répertoire dirigé par Silvia Cantelli-Berarducci, Hrabani Mauri *Opera exegetica. Repertorium fontium*, t. 3: *Apparatus fontium (in Mattheum – Homiliae in Evangelia et Epistolas)*, Turnhout 2006, p. 949.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

proposition de Lukas Dorfbauer 650–775, dont on peut supposer qu'il la retient, invalidant l'affirmation de Jean Rittmueller selon laquelle le »Liber Questionum in Euangeliis«, qui dépend de Frigulus, daterait des années 725.

L'édition comprend quatre apparats (biblique, des sources, des parallèles avec le »Liber Questionum in Euangeliis« et critique). On peut regretter que les fragments de Londres et de Tokyo, auxquels l'éditeur a consacré un article en 2003⁴, ne soient pas évoqués dans l'introduction parmi les témoins de la réception de Frigulus. Ils figurent, tout comme les emprunts que Smaragde fit à Frigulus, dans l'apparat des sources, ce qui est un peu troublant.

Les parallèles avec les homélies d'un anonyme imprimées parmi les œuvres d'Haymon d'Auxerre (Migne PL 118, homélies inauthentiques selon Henri Barré), Raban Maur et Sedulius Scot sont indiqués. Leur mention dans l'apparat des sources étonne un peu, même si cet emplacement postule une source commune et en facilite le repérage à venir. L'édition se présente donc autant comme l'aboutissement d'un travail érudit que comme un repère pour naviguer plus précisément dans la nébuleuse des commentaires bibliques à l'autorité mal connue et à la tradition textuelle enchevêtrée du haut Moyen Âge.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁴ Anthony J. Forte, Bengt Löfstedt's Fragmente eines Matthäus-Kommentars: Reflections and Addenda, dans: *Sacris Erudiri* 42 (2003), p. 327–367.

Brigitte Galbrun, Véronique Gazeau, L'abbaye de Savigny (1112–2012). Un chef d'ordre anglo-normand. Actes du colloque international de Cerisy-la-Salle (3–6 octobre 2012), Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2019, 360 p., nombr. ill. en n/b et en coul. (Art & Société), ISBN 978-2-7535-7595-0, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Fabien Paquet, Caen

Ce volume contient les actes du colloque qui s'est tenu à Cerisy-la-Salle du 3 au 6 octobre 2012, à l'occasion des 900 ans de l'abbaye normande de Savigny (aujourd'hui dans la Manche), certainement fondée entre 1112 et 1115. Outre l'introduction et la conclusion, 17 contributions abordent l'histoire de Savigny et de ses réseaux sur le long terme.

L'ouvrage s'ouvre par deux contributions essentielles: une mise au point historiographique dressée par Alexis Grémois et une étude des chartes originales de Savigny (du XII^e siècle) proposée par Richard Allen. Alexis Grémois montre d'abord que les historiens se sont largement focalisés sur la question du rattachement de l'abbaye à l'ordre cistercien en 1147, se demandant notamment si les usages savigniens étaient déjà proches des institutions cisterciennes, ce qui aurait favorisé son assimilation. Cette recherche d'une proximité avec les grands établissements contemporains débouche plutôt sur une incertitude (si des structures paracisterciennes sont en place, comme le chapitre général, d'autres éléments, comme l'organisation économique, sont plus proches du modèle clunisien) et Alexis Grémois souligne qu'il ne faut pas non plus négliger l'hypothèse d'une proximité avec Tiron.

Les raisons de l'intégration à l'ordre de Cîteaux ont été largement revues depuis les années 1980: Francis Swietek et Terence Deneen ont montré que les problèmes liés à la gestion des biens et des moines savigniens en Angleterre ne sauraient constituer une explication suffisante, tandis que Christopher Holdworth a replacé le choix de 1147 dans son contexte politique, c'est-à-dire la succession d'Henri I^{er} Beauclerc et la période appelée »Anarchie« (1135–1153). Ajoutons que du point de vue de Bernard de Clairvaux, Savigny était une prise de choix: sa trentaine de dépendances lui permettait de s'implanter dans des régions où l'ordre cistercien n'était que peu enraciné. Les conditions et les effets de l'absorption par Cîteaux de Savigny forme le dernier axe historiographique: le maintien, notamment, de certaines caractéristiques propres à Savigny forme à cet égard une enquête à mener. C'est également dans cette perspective que l'on peut placer le texte de Lindy Grant consacré à la figure d'Étienne de Lexington, abbé de Savigny entre 1229 et 1243.

Même si l'on doit à Bénédicte Pouille une édition partielle du chartrier de Savigny dans le cadre de sa thèse d'École des chartes, l'étude complète de celui-ci reste à faire, et notamment d'un



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

point de vue diplomatique, souligne Richard Allen. Le corpus est d'environ 390 chartes, émises entre 1112 et 1202; 56% d'entre elles l'ont été par un auteur laïc. Dans les 44% restant, il n'y a que 19 chartes abbatiales dont seulement 4 émises par un abbé de Savigny. Richard Allen propose une présentation précise de ce corpus (répartition chronologique, types d'actes, auteurs, etc.) et souligne toutes les explorations qu'il reste à mener à partir de celui-ci; l'étude des écritures et des sceaux apparaissent comme des terrains à grand potentiel.

Après ces deux articles préliminaires, le volume s'organise en quatre grandes parties: Savigny et les élites laïques; l'expansion de l'ordre savignien; les traces (archéologiques) de Savigny et ses dépendances et, enfin, quelques figures abbatiales. Insistons d'emblée sur la très grande variété des perspectives adoptées (histoire, archéologie, anthropologie) et des sources convoquées. La Normandie occupe bien sûr une place de choix (articles de Claude Groud-Cordray, Daniel Pichot, Christophe Mauduit, Jean-Baptiste Vincent ou Jean Dufour); mais le reste des dépendances continentales n'est pas négligé pour autant (contributions de Jean-René Ladurée sur Champagne, modeste fille de Savigny située dans le Maine, ou d'Aurélien Reinbold sur les granges savigniennes du Rennais).

Les îles Britanniques ne sont pas oubliées non plus: Janet Burton étudie l'arrivée de l'ordre en Angleterre et au pays de Galles. Daniel Power se penche quant à lui sur le cas de Neath: cette fille de Savigny était l'une des plus importantes abbayes médiévales galloises. Il suit l'histoire de cette maison entre sa fondation en 1129 et sa dissolution en 1539 (et même partiellement ensuite). Retenons notamment que l'importance des rapports entre Savigny et sa fille diminue après 1200 et la fin de l'union anglo-normande: cette dernière, pas plus que les guerres anglo-galloises, n'empêcha pas l'abbaye d'atteindre son apogée littéraire, architecturale et économique au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle, avant que sa situation ne se détériore irrémédiablement.

La dernière partie de l'ouvrage offre notamment une très belle étude des reliques des saints de Savigny, menée par Cécile Chapelain de Seréville-Niel et Véronique Gazeau. Bien qu'il n'y ait pas eu de canonisation pontificale, on a coutume d'appeler «saints de Savigny» cinq religieux qui ont marqué les débuts du monastère: le fondateur Vital; Geoffroi, le deuxième abbé; deux moines (Pierre d'Avranches, Hamon de Landécot – personnage par ailleurs étudié par Damien Jeanne) et l'ermite Guillaume de Niobé. Après avoir rappelé l'historique des reliques, les auteures livrent les résultats d'une analyse ostéologique exceptionnelle, permise grâce à l'autorisation des autorités diocésaines. Au minimum huit individus ont été identifiés (dont au moins quatre hommes et une femme). Au total, les os apparaissent comme ayant été largement mélangés au fil du temps, et leur étude montre qu'il a été nécessaire, probablement après la Révolution, de «réinventer les reliques» (p. 340); l'hypothèse de squelettes totalement déconnectés du contexte savignien étant posée par les auteures.

Au terme de sa lecture, l'ouvrage, dont il est impossible d'évoquer ici en détails l'ensemble des contributions,

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66330](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66330)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

apparaît moins comme une synthèse sur Savigny que comme un programme de recherche. Les contributeurs se sont d'abord efforcés de faire le bilan de thématiques classiques (historiographie, sources, archéologie, etc.), mettant en lumière la richesse du dossier savignien à tous égards. Cela a pour conséquence, malgré notamment la présence d'un texte de Bertrand Marceau sur la réforme de Savigny au XVII^e siècle, de concentrer les explorations sur les XII^e–XIII^e siècles, et davantage encore sur le XII^e siècle, la fin du Moyen Âge restant trop peu explorée.

On pourra aussi regretter l'absence ou presque d'éléments sur la vie de l'abbaye elle-même (et non de l'ordre): à cet égard, une étude prosopographique des abbés reste par exemple à mener (que les directrices de publication appellent d'ailleurs aussi de leurs vœux, p. 347). Réjouissons-nous cependant de disposer désormais de bases solides pour mener de nouveaux projets sur le cas savignien – qui n'est rien de moins que la plus grosse incorporation jamais réalisée par les Cisterciens. Entre le colloque (2012) et la publication de l'ouvrage (2019), quelques travaux nouveaux ont d'ailleurs été menés (Richard Allen a notamment poursuivi son exploration du chartrier).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66330](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66330)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Olivier Guyotjeannin (éd.), L'art médiéval du registre. Chancelleries royales et princières, Paris (École nationale des chartes) 2018, 552 p., 69 ill. (Études et rencontres de l'École des chartes, 51), ISBN 978-2-35723-142-9, EUR 51,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

On connaît l'important colloque réuni en 1990, entre autres par Olivier Guyotjeannin (avec Michel Parisse et Laurent Morelle), sur les cartulaires, qui a constitué un tournant majeur dans l'étude de ce type de manuscrit. Même s'il se garde bien de revendiquer un tel patronage, le volume recensé en constitue une sorte de pendant consacré aux registres. Avec une différence majeure cependant: là où «Les cartulaires» cherchaient à donner une représentation la plus large possible de leur objet, «L'art médiéval du registre» se concentre sur les chancelleries royales (française surtout, mais sans négliger les Plantagenêt ou Frédéric II) et princières, avec un regard sur la chancellerie pontificale, sur les seigneurs d'Apremont et sur les évêques de Wurtzbourg (mais en tant que seigneurs féodaux). Non par dédain, on s'en doute, pour les autres institutions: registres municipaux et ecclésiastiques feront l'objet, promet O. G., d'une autre publication, qu'on attend avec impatience. Du point de vue chronologique, ce sont surtout les XIII^e–XV^e siècles qui sont concernés, avec une poussée au XII^e siècle pour l'Angleterre et une prise en compte de l'évolution de la chancellerie royale française jusqu'à la Révolution.

Le grand mérite des contributions de ce volume est que, au-delà des inévitables et indispensables descriptions et analyses, elles ne cherchent pas tant à créer des catégories *post factum* qu'à comprendre les choix et les décisions des archivistes: pourquoi constituer un registre, pour quel document, dans quelle organisation, selon quelle sélection ...?

Au hasard de la lecture, très riche, de ce volume, on notera différents éléments. Les «registres» sont parfois plus que de simples registres, comme en France sous le règne de Philippe Auguste, quand sont constitués les premiers d'entre eux, qui sont plutôt des recueils composites et partiellement rétrospectifs de documents jugés utiles pour l'administration du royaume, en réalité des «cartulaires-registres»; ou comme à la chancellerie de Grégoire VII et d'Innocent III, qui copie dans ses registres des textes jugés importants pour la papauté, comme les célèbres «*Dictatus papae*»; les registres de Frédéric II comme roi de Sicile contiennent aussi bien des actes que l'«*Ordinatio novorum portuum*» ou des listes de prisonniers et d'otages. La terminologie est d'ailleurs imparfaite, comme à la chancellerie d'Alphonse de Poitiers, qui semble utiliser *liber* pour désigner un contenu, *registrum* pour le contenant. En Hainaut, les registres hétérogènes ont reçu, tardivement, le nom de «journaux».



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Les registres ne reçoivent souvent, surtout au début de la période considérée, la copie que d'une partie des lettres émises (ou reçues): c'est le cas à la chancellerie pontificale, même si on a du mal à expliquer les choix posés; en France aussi, mais à partir des années 1260 on voit fleurir des registres spécialisés, qui ont une plus grande prétention à l'exhaustivité; en Flandre, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, 10% des actes comtaux seulement étaient sans doute enregistrés. En Angleterre au contraire, dès le départ, et on sait qu'il fut précoce (vers 1120?), l'enregistrement dans les *pipe rolls* était systématique, et chaque série avait sa spécificité. Le registre au sens strict se caractérise d'ailleurs bien par l'ordre chronologique des actes, comme on le voit dans les registres pontificaux, ou en France à partir du milieu du XIII^e siècle; ce qui n'empêche pas de perturber cet ordre par la constitution de dossiers, comme le montre le »Livre Rouge« de la Chambre des comptes en 1297.

La comparaison des copies des registres avec le texte des originaux n'est pas toujours possible. Quand elle l'est, comme pour le registre de la comtesse de Flandre Marguerite (1244–1278/1280), elle permet de voir que la source n'était pas l'original lui-même, mais une version préparatoire, dont la date était antérieure de quelques jours à celle de l'original; dans les registres féodaux de l'évêque de Wurtzbourg en revanche les copies sont très fidèles.

Très vite les administrations royales, qui se fragmentaient et se spécialisaient, ont commencé à tenir des registres thématiques, comme les *Olim* du parlement de Paris, qui commencèrent en 1254, ou les *coronation rolls* anglais (depuis 1308).

Les registres étaient-ils utilisés? Certainement à la chancellerie pontificale, puisqu'ils ont dès l'origine transmis de nombreuses décrétales; dans la France des derniers Capétiens, ce sont les nombreuses marques de lecture dans les manuscrits qui en témoignent, mais aussi le fait des actes enregistrés étaient vidimés; dans la Flandre de Marguerite c'est à l'usage des clercs des finances que les registres sont élaborés; les registres aux chartes de la Chambre des comptes de Lille aux XIV^e et XV^e siècles abondent en notes marginales, comme c'est le cas par exemple pour le texte du traité d'Arras.

Pour faciliter leur consultation, les registres pouvaient être accompagnés de tables ou de regestes. Mais si cela se faisait à la chancellerie d'Alphonse de Poitiers, cela vint plus tard à la chancellerie royale.

Enfin, alors qu'on associe ces registres au Moyen Âge, il ne faut pas perdre de vue que certains ont été tenus en France jusqu'à la Révolution, et qu'en Grande-Bretagne certains le sont même encore!

Ce volume est d'une très grande richesse, et tient largement ses promesses. Il intéressera les diplomatistes bien sûr, mais aussi les historiens des institutions, du pouvoir, de l'écrit et par là de la culture. Un seul petit regret: l'index final ne porte que sur les noms propres, alors qu'un *index rerum* et une liste des manuscrits cités eussent été très utiles.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jan Habermann (Hg.), Kaiser Heinrich III. Regierung, Reich und Rezeption, Gütersloh (Verlag für Regionalgeschichte) 2018, 216 S., 66 s/w u. farb. Abb. (Beiträge zur Geschichte der Stadt Goslar. Goslarer Fundus, 59), ISBN 978-3-7395-1159-7, EUR 19,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Caspar Ehlers, Frankfurt am Main

Das hochwertig ausgestattete Buch vereint elf der im Jahre 2017 in Goslar gehaltenen Vorträge zum Jubiläum der tausendsten Wiederkehr des Geburtstages Heinrichs III. Der Rezensent beteiligte sich in dieser Reihe mit einem Beitrag, der wegen seiner umfangreichen Thematik («Das salische Reich und Europa zur Zeit Kaiser Heinrichs III.») nicht in eine Kurzfassung gegossen werden konnte, was hier der Fairness halber bemerkt werden muss.

Eröffnet wird der Band durch den Beitrag des Organisators der Reihe, Jan Habermann, mit einer Überblicksdarstellung zur Königsherrschaft in der Zeit Heinrichs III. (S. 9–20), der sowohl biographisch als auch reichshistorisch angelegt ist und mit Itinerarkarten die Reisewege des Saliers anschaulich illustriert.

Der Ansatz von Gerhard Lubich verfolgt die Bewertung Heinrichs III. in Geschichtsschreibung und historischer Forschung (S. 21–32). Er handelt über den Begriff der »historischen Größe« und die Möglichkeiten, einer Persönlichkeit in ihrer Biographie gerecht zu werden. Lubich stellt zurecht fest, dass dies nur vor dem Hintergrund der lebensbegleitenden »Generation Heinrich III.« gelingen kann. Abschließend trägt er seine schon an anderer Stelle geäußerte, nicht unplausible Vermutung vor, das Geburtsjahr Heinrichs sei 1016 gewesen, was das Jubeljahr 2017 trübte, aber letztlich nicht zur Absage der Veranstaltungen geführt hat, wie der zu besprechende Band seinerseits belegt. In eine ähnliche Richtung, die Frage nach historischer Bedeutung, geht die Studie von Oliver Auge, »Der vergessene Kaiser? Heinrich III. und die Frage nach historischer Größe« (S. 33–44). Letzteren Begriff ordnet Auge diachron ein, nicht zuletzt sei es das Bild, das die Nachwelt zeichne. Der Verfasser selbst tut dies unter anderem, indem er die Vorwürfe der Zeitgenossen an den Salier akribisch untersucht und zu erklären versucht.

Auch Gerd Althoff, »Kaiser Heinrich III. und die Sachsen: Konflikte und Konfliktlösungen« (S. 45–56), betont, dass es nicht zulässig sei, Heinrich »nach unseren Maßstäben zu bewerten« (S. 47). Er weist auf die Normenvielfalt hin, in der sich mittelalterliche Königsherrschaft bewegt und Spielräume erlaubt habe. Das geschickte Agieren in diesen sei der Schlüssel zu Erfolg, auch zu dem Heinrichs III.

Der Gemahlin Heinrichs III., Agnes von Poitou, ist das Lebensbild aus der Feder von Christina Wötzel gewidmet (S. 57–82). Auch sie reflektiert über die methodischen Anforderungen an eine Biografie, die sie vom Tod ihrer Protagonistin aus betrachtet angelegt hat und fragt, wie die Lebensleistung der Kaiserin



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

zustande kam, die in ihrem Epitaph im römischen Petersdom (»die Seele fruchtbar in guten Werken«) gewürdigt wurde.

Cord Meckseper, ein ausgewiesener Kenner der Goslarer Baugeschichte, beleuchtet »Pfalz und Stiftskirche in Goslar als räumliches Gegenüber von weltlicher und kirchlicher Macht?« (S. 83–98). Er hat diesen Titel bewusst als Frage formuliert, da diese Dualität womöglich nicht zeitgenössischem Verständnis entspricht, aber andererseits sei die »Ganzheitlichkeit« beider Komponenten – Pfalz und Kirche – für Goslar nicht in den Quellen überliefert (S. 86). Auch wenn sich bauliche Vergleiche zu romanischen Kathedralen im frühsalischen Reich ziehen lassen, so bleibt doch, mag man einwenden, das klassische Ensemble einer Königspfalz (Aula, Wohngebäude, Kirche) als die beiden Sphären von Welt und Kirche vereinender Architekturform bestehen.

Neben dieser Architektur, deren Bauauftrag auf Heinrich III. zurückgeht, ist der »Codex Caesareus Upsaliensis« ein weiteres Geschenk an Goslar, dem Tillmann Lohse nachgeht (S. 99–112) und als dessen Forderung an den Empfänger, das Goslarer Stiftskapitel, Lohse überzeugend das Gebetsgedenken ausmacht (S. 106). Dieses Evangeliar steht im Mittelpunkt der komparativ angelegten Studie von Christian Heitzmann, »Kaiserliche Pracht und sakrale Herrschaft. Das Evangeliar Heinrichs III. aus Goslar in der Tradition mittelalterlicher Buchmalerei« (S. 113–130), der es in den Kontext der etwa 30 Evangeliarstiftungen der ostfränkisch-deutschen Herrscher inklusive Heinrichs des Löwen einordnet.

Bieten solcherart Buchmalereien Aufschlüsse über die Frömmigkeit der Herrscher, so sind die von ihnen geprägten Münzen Quellen zum weltlichen Herrschaftsverständnis. Sebastian Steinbach, »Heinrich III. Ein Münzreformer auf dem Kaiserthron? Goslar und die Geldwirtschaft im ostfränkisch-deutschen Reich des 11. Jahrhunderts« (S. 131–152), geht Heinrichs III. Bedeutung auf diesem Feld nach, da sie in der Numismatik weit hinter der Geschichtswissenschaft zurückzubleiben scheint. Auch wenn es meist schwierig ist, jede auf einen Heinrich geprägte Münze einem der vielen Namensträger allein im 11. Jahrhundert zuzuweisen, so kann Verfasser doch anhand der Münzprivilegien Heinrichs III. (Tabelle S. 136) die hohe, und bisher unterschätzte, Bedeutung der Münzen für den Salier vorführen.

Den regionalen Bezug stellt Jan Habermann her, »Reich und Region: Die Königslandschaft Harz unter Heinrich III. bis zum Burgenbau der späten Salier« (S. 153–172). Gerade für den Harzraum, eine traditionell ottonische Zentrallandschaft, bedeutete die Initiative Heinrichs III. eine Wiedererweckung, die allerdings unter seinem Sohn, Heinrich IV., enormes Konfliktpotenzial hervorrufen sollte. Vor allem die beigegebenen Itinerarkarten in Verbindung mit der salischen Burgenbaupolitik in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts zeigen die Dynamik dieses Konfliktes zwischen dem salischen Königtum und den Ostsachsen.

Besonders verdienstvoll ist der abschließende Beitrag von Ulrich Albers, »Das Urkundenwesen unter Heinrich III. am Beispiel der für Goslar ausgestellten Originalurkunden zwischen 1047 und 1055« (S. 173–196), der sich auf die äußeren und inneren Merkmale konzentriert und Übersetzungen bietet, die in einer Zeit abnehmender Lateinkenntnisse ihre Rezeption sichert.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66332](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66332)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dass eine Gesamtbibliografie (S. 197–213) die Forschungslage weitestgehend dokumentiert, ist ebenfalls hervorzuheben, auch wenn manche Beiträge nicht den aktuellen Stand erfasst haben. Das aber schmälert nicht den Wert dieses Bandes, der vor allem dem interessierten Publikum empfohlen sei, das sich auch in den Auditorien der jeweiligen Vortragsabende in der Goslarer Königspfalz eingefunden haben könnte, wenn ihr Itinerar durch Deutschland nicht so weit gewesen wäre.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66332](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66332)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Catherine Hanley, Matilda. Empress, Queen, Warrior, New Haven, London (Yale University Press) 2019, XVIII–268 p., 21 b/w ill., 2 maps, 3 tabl., ISBN 978-0-300-22725-3, GBP 20,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Anne Foerster, Paderborn

Mathilde von England, die nach dem Tod ihres Vaters den englischen Thron beanspruchte, hat schon mehrmals die Fantasie von Autoren und Autorinnen historischer Romane beflügelt. Mit *Matilda: Empress, Queen, Warrior* liefert Catherine Hanley nun eine gut lesbare englischsprachige Biografie zu dieser Persönlichkeit, mit der sie sich explizit an die geschichtsinteressierte Öffentlichkeit wendet. Das Werk liegt der Rezensentin als unkorrigierter Andruck vor.

In der Einleitung macht die Autorin ihr Publikum mit den Schwierigkeiten bekannt, die eine Biografie mittelalterlicher Königinnen mit sich bringt, nennt einschlägige wissenschaftliche Werke zu Mathilde, erläutert die wichtigsten Quellen und gibt einige Hinweise zur Terminologie und ihrem Vorgehen. Letzteres ist grundsätzlich chronologisch, legt aber einen deutlichen Schwerpunkt auf Mathildes Kampf um den englischen Thron: Sie beginnt mit einem kurzen Kapitel über ihre Kindheit, die Eheverhandlungen mit dem zukünftigen Kaiser Heinrich V. und ihrer 15 Jahre als Königin des römisch-deutschen Reichs. Danach wendet sie sich der Ausgangssituation vor dem Thronstreit zu und erläutert Mathildes Handeln in dessen Verlauf und Ausgang. Dabei webt sie die nötigen Informationen zum historischen Kontext geschickt um Mathildes Lebenslauf herum, sodass eine sehr gut lesbare Erzählung entsteht. Wo die Quellen schweigen, ergänzt Catherine Hanley die Darstellung teilweise durch Verweise auf die Erkenntnisse der Forschung zu anderen Königinnen respektive zu Traditionen und üblichen Vorgehensweisen im hochmittelalterlichen Adel. Sie zeichnet ein sehr lebendiges Bild ihrer Protagonistin, indem sie versucht, sich und ihr Publikum in deren Vorstellungs- und Gefühlswelt hineinzuversetzen. Dafür wählt die Autorin an einigen Stellen einen eher empathischen Zugang, der insgesamt wenig durch Quellen gestützt ist oder diese eher intuitiv interpretiert.

Bei dem Buch handelt es sich um eine biografische Erzählung, die im Text regelmäßig auf Quellen und Darstellungen hinweist, aber insgesamt ohne Fuß- oder Endnoten auskommt. Für die wissenschaftliche Arbeit ist es somit weniger geeignet. Hierfür sei auf Marjorie Chibnalls Biografie »The Empress Matilda. Queen Consort, Queen Mother and Lady of the English« (Oxford 1991) verwiesen, die immer noch grundlegend ist und von Hanley auch intensiv genutzt wurde. In deutscher Sprache bietet Claudia Zeys



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Aufsatz im Sammelband »Die Kaiserinnen des Mittelalters«¹ einen aktuellen biografischen Überblick. Für die geschichtsinteressierte Öffentlichkeit liefert Catherine Hanley eine sehr ansprechende, informative Biografie Mathildes, die auch die Forschungsdebatten zur Frauen- und Geschlechtergeschichte berücksichtigt.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66333](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66333)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



¹ Claudia Zey, Mathilde von England, in: Amalie Föbel (Hg.), Die Kaiserinnen des Mittelalters, Regensburg 2011, S. 161–180.

Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Françoise Hildesheimer, Monique Morgat-Bonnet, Le Parlement de Paris. Histoire d'un grand corps de l'État monarchique, XIIIe–XVIIIe siècle, Paris (Honoré Champion) 2018, 830 p., 16 p. de pl. (histoire et archives, 16), ISBN 978-2-7453-4812-8, EUR 45,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gisela Naegle, Gießen/Paris

Mit ihrer Geschichte des Parlements von Paris von seinen Ursprüngen im 13. Jahrhundert bis zu seinem durch die Französische Revolution ausgelösten Ende (die Chambre des vacations stellte ihre Tätigkeit am 15. Oktober 1790 ein) knüpfen Françoise Hildesheimer und Monique Morgat-Bonnet an ihre jahrzehntelangen intensiven Forschungen zur Geschichte dieses bedeutendsten französischen Gerichts des Ancien Régime an.

Ihre Zusammenarbeit hat sich neben Tagungsbänden auch in dem 2011 gemeinsam publizierten grundlegenden »[État méthodique des archives du Parlement de Paris](#)« niedergeschlagen. Für ihre Monografie können die beiden Autorinnen auf eine profunde Kenntnis der Originale der heute in den Archives nationales aufbewahrten umfangreichen, mehr als fünf Jahrhunderte umfassenden Archivalien des Parlements zurückgreifen, zu deren besserer Erschließung und Inventarisierung sie während ihrer Tätigkeit in diesem Archiv bzw. dem Centre d'étude d'histoire juridique (Université Paris II Panthéon-Assas) und in Zusammenarbeit mit diesem rechtshistorischen Forschungszentrum einen äußerst wertvollen und bemerkenswerten Beitrag geleistet haben.

In den letzten Jahrzehnten hat sich die Historiografie mit einer Vielzahl unterschiedlicher Facetten der langen Geschichte des Parlements beschäftigt. Dabei reicht das Spektrum von Arbeiten zu den ersten überlieferten Registern (Jean Hilaire) und zur Entwicklung des mittelalterlichen Prozessrechts (z. B. von Louis de Carbonnières zum Strafprozess, von Katia Weidenfeld zu den Anfängen von Verwaltungsrechts-Prozessen, von Serge Dauchy zu den *appels flamands* etc.) über politische Prozesse und die Biografien einzelner frühneuzeitlicher Juristen bis zum Thema des Parlements im Exil und Studien zur politischen und religiösen Bedeutung dieses obersten französischen Gerichts in der Zeit der Religionskriege und der Fronde.

Der Untertitel der Monografie, »Histoire d'un grand corps monarchique, XIII^e–XVIII^e siècle«, verweist auf einen zentralen Gesichtspunkt der hier vorgestellten Publikation: Im Mittelpunkt steht das Verhältnis des Parlements als Korporation bzw. als Gesamtheit zu den jeweiligen Herrschern. Politische Aspekte und familiäre und wirtschaftliche Interessen der entstehenden *noblesse de robe* spielen dabei eine große Rolle. Der Text stützt sich in vielen Passagen sehr stark auf Archivalien und verfügt über einen aktuellen ausführlichen Bibliografierteil, die Anmerkungen sind jedoch sehr knapp gestaltet.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die Darstellung gliedert sich in fünf große Abschnitte, die aus mehreren Unterkapiteln bestehen. Von einem Epilog gefolgt, orientieren sich die ersten vier Teile an der Chronologie bzw. an Regierungszeiten, da der König unauflöslich mit dem Parlement verbunden gewesen sei und seine jeweilige Persönlichkeit einen wichtigen Schlüssel zum Verständnis der historischen Entwicklungen liefere («l'une de ses grandes clés de lecture pertinentes», S. 14). Dementsprechend wird jedes Unterkapitel durch eine kurze, zusammenfassende Charakterisierung des jeweiligen Herrschers und seiner Regierungszeit eingeleitet, die zu Beginn durch ein oder mehrere markante Zitate aus Texten der Zeit selbst oder aus späteren Beurteilungen oder literarischen Werken ergänzt wird (z. B. Zitate aus königlichen *ordonnances*, aus Werken von Commynes, Christine de Pizan, Corneille, Saint-Simon, Voltaire usw.).

Die beiden Unterkapitel des Epilogs enthalten eine zusammenfassende Präsentation des Parlements (Resümee seiner Organisation, der Aufgaben und der Funktion, Übersicht über die wichtigsten Etappen der Entwicklung des Prozessrechts und des französischen Rechts- und Gerichtswesens) sowie des Fortbestands und -wirkens von Bestandteilen seines Erbes im heutigen Frankreich. Dieser Teil des Buches eignet sich auch sehr gut als kurzgefasster Überblick bzw. als Einstieg in die Beschäftigung mit dem Parlement.

Insbesondere in dem der Frühen Neuzeit gewidmeten Teil finden mit dem Parlement und seiner Geschichte vertraute Leserinnen und Leser zahlreiche Auseinandersetzungen mit Thesen der Historiografie der vergangenen Jahrzehnte und der Gegenwart, die hochinteressante Diskussionsanregungen und Aufforderungen zu Neubewertungen und Nuancierungen enthalten. So dürfe man beispielsweise die Aktivitäten des Parlements nicht zu einseitig unter dem Blickwinkel der Auseinandersetzungen der Fronde und der Vorläufer- oder Gegnerrolle in Bezug auf Gedanken der Französischen Revolution betrachten.

Der erste Abschnitt präsentiert die Vorgeschichte des Parlements, seine Herkunft, Ursprünge unter Merowingern, Karolingern und deren Nachfolgern. Der zweite Teil beginnt mit der Regierungszeit Ludwigs IX. des Heiligen (1226–1270) und endet mit der Karls VII. (1422–1461). Er beschäftigt sich u. a. mit dem allmählichen Heraustreten des Parlements aus der *Curia regis* und seiner Entwicklung zu einer eigenständigen Institution. Diese Entwicklung schlug sich in den seit 1254 überlieferten ersten Registern nieder, die nach dem Anfangswort des zweiten Bandes als »Olim« bezeichnet werden. Im Laufe der Zeit wurde die persönliche Anwesenheit des Königs immer seltener. Das Parlement sprach Recht in seinem Namen. In der schwierigen Krisenzeit des Hundertjährigen Krieges und des Konflikts zwischen Armagnacs und Bourguignons bewährte es sich als Garant der Stabilität und des gefährdeten Zusammenhalts des Königreichs.

Der dritte Großabschnitt setzt mit der durch einen autoritären Regierungsstil gekennzeichneten und als Zäsur verstandenen Regierung Ludwigs XI. (1461–1483) ein und reicht bis zum Ausgang der Epoche Ludwigs XIV. (1715). Der vierte Teil endet mit der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Aufhebung des Parlements in der Französischen Revolution. Für die Frühe Neuzeit werden besonders Veränderungen im Verhältnis des Königs zum Parlement durch die mit dem Aufkommen des Protestantismus, den Religionskriegen, dem Jansenismus und den manchmal divergierenden Interpretationen des Prinzips des Gallikanismus verbundenen Konflikte thematisiert. Im Laufe seiner Existenz kam es immer wieder zur Konkurrenz des Parlements mit anderen königlichen Institutionen, insbesondere dem Conseil, der ebenfalls Rechtsprechungsfunktionen wahrnahm, und zu Auseinandersetzungen über das Recht der *évocation*.

Das Parlement spielte zeitweise eine wichtige politische Rolle. Es sah sich als Garant der Verfassungsordnung sowie des Rechts und übte über das Recht der Registrierung (*enregistrement*) und vor allem der Formulierung von Einwänden (*remontrances*) eine Kontrolle über die königliche Gesetzgebung und Verordnungstätigkeit aus, die der König oder wichtige Persönlichkeiten wie der Kardinal-Minister Richelieu immer wieder zu beschränken versuchten. Insgesamt gesehen handelt es sich um ein sehr gut lesbares, informatives Buch zur Geschichte des Parlements in der *longue durée*, das dessen Tätigkeit in den Gesamtkontext der Geschichte des französischen Königtums und seiner zahlreichen politischen Wechselfälle einbettet.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66334](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66334)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Joseph P. Huffman, The Imperial City of Cologne. From Roman Colony to Medieval Metropolis (19 B. C.–1125 A. D.), Amsterdam (Amsterdam University Press) 2018, 280 p. (The Early Medieval North Atlantic, 2), ISBN 978-94-6298-822-4, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Karl Ubl, Köln

Das vorliegende Buch ist der erste Teil einer auf zwei Bände angelegten Stadtgeschichte des vormodernen Köln und umfasst die Periode von der antiken Stadtgründung bis zum frühen 12. Jahrhundert. Es ist das Anliegen des Verfassers, die Geschichte der Rheinmetropole auf der Grundlage des neuesten Forschungsstandes dem englischsprachigen Publikum zu vermitteln. Als Charakteristikum dieser Epoche der Kölner Stadtgeschichte identifiziert Joseph P. Huffman die Nähe zum Kaisertum: »The imperial city of Cologne«. Diese These hat zur Folge, dass er sich bestimmten Phasen der Stadtgeschichte besonders intensiv zuwendet: der Gründungsgeschichte Kölns in der Zeit des Augustus, der Erhebung zur Kolonie durch Claudius, der Kooperation zwischen Erzbischof Hildebald und Karl dem Großen sowie der Geschichte der ottonisch-salischen Reichsbischöfe.

Daraus ergibt sich ebenso ein Schwerpunkt auf der politischen Ereignisgeschichte, in die die topografische Entwicklung Kölns nur am Rande eingeflochten wird. Der Verfasser erkennt demgemäß keinen substantiellen Bruch zwischen der Antike und dem Mittelalter, da Köln in beiden Epochen von der engen Nähe zum Kaisertum profitiert habe. Die Zeit der Völkerwanderung habe keine Unterbrechung in der urbanen Struktur Kölns herbeigeführt. Verantwortlich für diese »stable continuity amid significant change« (S. 73) sei der Bischof gewesen, unter dessen Führung die Franken und Romanen ähnlich friedvoll zusammengelebt hätten wie einst die Ubier und Römer. Ungeachtet dieser Kontinuität schreibt der Verfasser den ottonischen Erzbischöfen die Rolle als zweite Begründer der Stadt zu (S. 231).

Vor allem Erzbischof Brun von Köln begegnet, trotz seiner kurzen Amtszeit von zwölf Jahren, als »Prototyp« (S. 116) der Reichskirche und der anderen Kölner Erzbischöfe. Auf ihn gehe nicht nur die Anlage des Heumarktes, sondern auch die Ausgliederung des städtischen Bannbezirkes und die Einteilung in Pfarrgemeinden zurück. Zuletzt bringt der Verfasser auch die Entstehung der Stadtgemeinde in engen Bezug zur Reichsgeschichte: Die Formierung von genossenschaftlichen Strukturen wäre nicht denkbar gewesen ohne die Konflikte im Investiturstreit, die eine Stärkung der Städte gegenüber den in ihnen residierenden Erzbischöfen zur Folge gehabt hätten. In Köln sei dabei aber vieles anders verlaufen als in den übrigen europäischen Städten, z. B. hinsichtlich der Bedeutung der Sondergemeinden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Das vom Verfasser anvisierte Ziel des ersten Bandes seiner Kölner Stadtgeschichte kann als gelungen bezeichnet werden. Das Buch beruht auf neuester Forschungsliteratur (einschließlich Publikationen von 2018 zu archäologischen Funden) und gibt einen verlässlichen Überblick über die ersten 1000 Jahre der Rheinmetropole.

Nur gelegentlich machen sich Ungenauigkeiten bemerkbar, was aber bei der großen Zeitspanne nicht verwundern kann. Als Beispiel seien die Informationen zur Kirche St. Gereon genannt, die als *cella memoriae* für den Heiligen aus dem 4. Jahrhundert bezeichnet wird, obwohl es sich doch um ein Mausoleum für einen hohen Funktionär handelt und der legendäre Soldatenheilige Gereon erst im frühen 8. Jahrhundert bezeugt ist. Auch bei der (zugegebenermaßen) verzwickten Forschungsgeschichte zu den Vorgängerbauten des Kölner Doms werden zuweilen unterschiedlich alte und nicht miteinander kompatible Forschungspositionen aufgegriffen (z. B. S. 70: Doppelchoranlage aus dem 6. Jahrhundert; S. 81: aus dem 8. Jahrhundert). Erzbischof Hildebert war nicht Kanzler (S. 79), und Hilduin nicht Kandidat Karls des Kahlen (S. 82).

Zu anderen Fragen wird vielleicht das Urteil zu kategorisch gefällt: so etwa zur römischen Kontinuität im 5. Jahrhundert oder zur fürstbischöflichen Qualität der Erzbischöfe des 10. Jahrhunderts. Besonders schmerzhaft vermisst der Leser aber Karten und Abbildungen. Allein auf S. 6 befindet sich eine dürftige Karte von den Pfarrgemeinden Kölns, die aber in der Untersuchung selbst keine Rolle spielen. Die Ausdehnung des römischen und frühmittelalterlichen Köln ist ebenso wenig greifbar wie wichtige archäologische Funde oder rekonstruierte Kirchenbauten. Angesichts des stolzen Ladenpreises ist dies ein sträfliches Versäumnis von Seiten des Verlags.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Thomas Just, Kathrin Kininger, Andrea Sommerlechner, Herwig Weigl (Hg.), Privilegium maius. Autopsie, Kontext und Karriere der Fälschungen Rudolfs IV. von Österreich, Wien (Böhlau) 2018, 388 S. (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 69. Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs. Sonderband, 15), ISBN 978-3-205-20049-9, EUR 70,00.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66336](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66336)

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Olivier Guyotjeannin, Paris

Au tournant des années 1358–1359, le jeune duc d'Autriche Rudolf IV mène une politique agressive à l'encontre de son beau-père, l'empereur Charles IV, et tente par tous les moyens d'assurer une place de choix à la dynastie Habsbourg dans le paysage des principautés d'Empire, en profond remodelage. Iconographie, symbolique, libelles, tout est bon, jusqu'à un dossier de falsifications d'État, qui tourne, sans se limiter à lui, autour du *Privilegium maius* (ainsi nommé par opposition au *Privilegium minus*, authentique mais moins avantageux), un acte que Frédéric Barberousse aurait délivré en 1156. Titre à part, les éditeurs préfèrent considérer le dossier, le »Komplex« d'actes, qui associe dans la même coulée, avec des privilèges politiques et fiscaux élargis de l'un à l'autre et en des cascades de vidimus confirmatifs, un acte de l'empereur Henri IV (1058), qui prend la peine de vidimer un acte de César et un autre de Néron (*Henricianum*), une confirmation du roi Henri (VII) prétendue de 1228, un vidimus confirmatif de Frédéric II (*Maius-Transumpt*, 1245), une confirmation du roi Rudolf prétendue de 1283; dossier livré aussitôt et pour un bon siècle et demi à un torrent d'autres vidimus, impériaux-royaux ou ecclésiastiques.

Après la diatribe de Pétrarque, assurant à Charles IV que César et Néron ne s'intitulaient pas, ne dataient pas, n'écrivaient pas comme ils le font dans l'*Henricianum*, le dossier devient rapidement une autorité, que l'on montre plus ou moins volontiers, et que l'on va, aux temps romantiques, commencer à démembrer, non sans regrets. Ce lent mouvement aboutit à la critique raisonnée produite en 1957 par Alphons Lhotsky, autour du *Maius* (avec le beau sous-titre »Die Geschichte einer Urkunde«).

Depuis lors, plusieurs savants ont apporté d'utiles compléments, mais le progrès des études et des éditions, l'élargissement des curiosités sur les faux et les faussaires, laissent une belle place à de nouvelles perspectives. Les éditeurs du volume sous recension s'en sont emparés avec bonheur, en ouvrant le questionnaire à une série de points de vue aussi divers que la réception des faux et leur traitement aux archives, les analyses croisées de la forme (stylistiques, paléographiques, physico-chimiques), les mises en contexte des forgeries (aspects politiques, culturels, diplomatiques).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Disons-le d'emblée: les 15 communications proposées après avoir été présentées dans une réunion tenue en avril 2017 aux archives d'État à Vienne, forment un ensemble du plus haut intérêt, par la qualité scientifique comme par la diversité des thèmes abordés, qui donnent toujours à réfléchir. Les éditeurs ont eu la bonne idée d'ouvrir le volume avec les textes et les photographies des cinq pièces de l'«Urkundenkomplex» (outre la reproduction d'un vidimus de 1360), qui permettent à la lectrice et au lecteur de se repérer. Il aurait sans doute fallu aller plus loin encore, et présenter en quelques pages la composition et l'histoire même du dossier à l'attention des lecteurs qui ne connaissent pas forcément tous ses détails ni ses tenants et aboutissants. Faute de quoi, le sel de certaines remarques risque de se perdre.

La variété, on l'a dit, est égale au sérieux des approches et, par comparaison, donne à penser: ainsi du recours aux méthodes physico-chimiques, appliquées aux pièces du dossier, clairement exposées et dont les résultats montrent bien et l'intérêt et la ductilité, puisque de fortes ressemblances, guère concevables entre des pièces couvrant un espace de trois siècles, sont tempérées par quelques dissemblances (en particulier dans certains composants des encres) qui suggèrent une production par à-coups – il y a là assurément un appel à la multiplication des enquêtes; plus traditionnelle, la magistrale analyse paléographique de Walter Koch souligne la qualité de l'information du faussaire, qui tire peut-être parti de diplômes précis trouvés dans les archives dynastiques, même s'il commet des bévues.

La culture du faussaire est aussi illustrée par les actes de César et Néron, qui prêtent à sourire, mais qui s'insèrent dans un courant humaniste vivace, non seulement à la cour de Charles IV mais aussi à celle de Rudolf IV, comme en témoignent des épigraphes (Elisabeth Klecker), et encore dans l'air du temps, qui voit l'ancien et l'antique volontiers conviés dans les forgeries, du Charlemagne des libertés frissonnes au Théodose de la fondation de l'université de Bologne (Bernd Schneidmüller). Et il faudrait encore citer l'analyse approfondie des décorations d'un vidimus de 1512 en forme de livret (Andreas Zajic), du contexte politique, de la destinée des faux

...

L'apport, en bref, est multiple, trop important même pour ne pas faire regretter l'absence d'un index et, avant tout, d'une conclusion qui eût fait le point sur les brillantes avancées offertes comme sur les secteurs encore mal éclairés (le lexique politique et fiscal, l'œil du ou des faussaires, l'utilisation faite des faux ...).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Soazick Kerneis (dir.), Une histoire juridique de l'Occident (IIIe–IXe siècle). Le droit et la coutume, Paris (Presses universitaires de France) 2018, 478 p. (Nouvelle Clio), ISBN 978-2-13-058782-8, EUR 33,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Laura Viaut, Paris

Soazick Kerneis, professeur d'histoire du droit à l'université de Nanterre, a dirigé un ouvrage sur le droit altimédiéval dont le champ chronologique retenu s'étend de la fin du IV^e au IX^e siècle. L'objectif poursuivi est, en remontant au début de l'histoire des nations européennes, de comprendre la construction du système normatif et de restituer la variété de ses représentations. Le phénomène, le sens et la place de la norme sont au cœur de ce travail collectif.

L'ouvrage se compose de huit chapitres.

Le premier est dû à Aude Laquerrière-Lacroix. Elle dresse un tableau des institutions de l'Empire romain dans l'Antiquité tardive et de la construction d'un droit étatique différent de celui de la période précédente. Une étude poussée de l'emphytéose, du dominium, et de la prescription est donnée afin de démontrer ce que Aude Laquerrière-Lacroix nomme «les ajustements du ius».

Le deuxième chapitre, dû à Aram Mardirossian, porte sur le droit canonique, entendu dans un cadre chronologique très large. Tandis que l'Orient privilégie la production de canons, l'Occident préfère les collections canoniques. L'analyse, par l'auteur, de différents modèles met en exergue les relations entre l'Église et les rois barbares.

Dans un troisième chapitre, Soazick Kerneis s'intéresse à la pluralité des droits. Elle revient tout d'abord sur les positions trop tranchées que la recherche a parfois pu adopter, soit en surévaluant l'intérêt d'un droit altimédiéval, soit au contraire en niant la réalité. Ce chapitre présente un droit vivant, dans tous ses mouvements. À travers l'exemple du statut juridique des peuples, l'autrice explique la nature du pluralisme juridique et montre avec une grande clarté le processus de formation de la coutume.

Jean-Pierre Poly, dans un quatrième chapitre, dresse une riche synthèse sur la nature des lois barbares. Rappelant qu'elles viennent des populations migrantes (et non conquérantes), l'auteur en dépeint les particularités (ordalies, système vindicatoires ...) qui les détachent du droit romain.

Alexandre Jeannin, au chapitre cinq de l'ouvrage, s'intéresse à la pratique notariale. Les formulaires des VI^e–IX^e siècles sont des collections de modèles d'actes notariaux que les praticiens utilisaient pour rédiger leurs actes. L'auteur nous plonge au cœur de la pratique quotidienne du droit. Il démontre, avec une grande habileté, la survivance du droit romain, malgré une perte certaine de sa technicité et met en lumière des traces d'innovation juridique, notamment pour adapter le droit aux situations nouvelles.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Christophe Archan guide ensuite le lecteur vers les îles Britanniques où semble exister un fort décalage entre l'Angleterre qui produit des textes épars et l'Irlande où le droit connaît un net essor, notamment à travers les collections canoniques. L'auteur met en exergue l'émergence du droit anglo-saxon à travers ses règles produites au VII^e siècle, comme à travers la pratique, connue grâce aux chartes conservées.

Soazick Kerneis et Jean-Pierre Poly abordent ensuite, dans un septième chapitre, la question de la définition de la coutume, en effectuant une distinction entre la coutume romaine et la coutume germanique, lesquelles diffèrent par leurs catégories.

Ces mêmes auteurs reviennent au chapitre huit, sur l'encadrement par le droit des divisions sociales (servitude, maîtres, etc).

Un tel foisonnement d'études fait toute la qualité de l'ouvrage. Il permet d'approcher le droit et plus largement le processus normatif altimédiéval, dans tous ses mouvements, dans toute sa complexité. Ce travail rappelle ô combien l'anthropologie juridique est une grille de lecture essentielle pour comprendre le fonctionnement de ces sociétés anciennes. Le Moyen Âge se regarde et se comprend en le regardant de l'intérieur, et non l'extérieur. Il fait nul doute qu'un tel ouvrage permettra aux juristes comme aux historiens de comprendre les ressorts d'un droit très ancien.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Die Geschichte von Cluny in den fünf großen Abtbiographien. Übersetzt und mit einer Einleitung versehen von Theodor Klüppel, Stuttgart (Hiersemann) 2018, XXII–385 S. (Bibliothek der Mittellateinischen Literatur, 15), ISBN 978-3-7772-1819-9, EUR 224,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Franz Neiske, Münster

Die in der Geschichtswissenschaft schon seit längerem übliche multidisziplinäre Interpretation von Quellen hat die zahlreichen hagiografischen Schriften des Mittelalters davor bewahrt, in der Bedeutungslosigkeit zu versinken. Das Gleiche gilt für die als »Selbstzeugnisse« oder als *pro domo*-Überlieferung bezeichneten Biografien, unter denen die Abtsviten monastischer Provenienz hervorstechen. Wenn deshalb mit dem vorliegenden Band die Lebensbeschreibungen der bedeutendsten Äbte des Klosters Cluny in deutscher Sprache zugänglich gemacht werden, so könnten damit auch einer intensiveren Erforschung der Reformgeschichte des Hochmittelalters neue Wege geöffnet werden, denn nicht nur bei Studierenden dürfte — bei ehrlicher Betrachtung — ein Mangel an vertieften Lateinkenntnissen zu beklagen sein. Die historiografisch wie auch literarisch interessanten Texte der Heiligenviten verlieren auf Deutsch mit ihren Berichten über charismatische Äbte, über Mirakel und Visionen etwas von ihrer Fremdheit.

Theodor Klüppel, der Übersetzer und Herausgeber dieses Bandes, ist durch seine Untersuchungen zur hagiografischen Überlieferung des Bodenseeraums bekannt geworden. Mit der Konzentration auf die Lebensbeschreibungen der cluniacensischen Äbte Odo (927–942), Maiolus (954–994), Odilo (994–1049), Hugo (1049–1109) und Petrus Venerabilis (1109–1122) greift der Herausgeber auf die schon in der cluniacensischen Selbstdarstellung übliche Auswahl der als heilig betrachteten Gründerfiguren (*prima fundamenta iacere*) der Abtei zurück. Noch in der »Bibliotheca Cluniacensis« von 1614, der ersten gedruckten Sammlung wichtiger cluniacensischer Quellen des Mittelalters, zeigt das Frontispiz neben den Patronen Petrus und Paulus diese fünf genannten Äbte.

Jeder dieser Äbte wurde in der Historiografie mit mehreren Viten geehrt. Für die Übersetzung ausgewählt wurde immer die erste, noch zeitnahe Überlieferung. Textgrundlage bilden die jeweils neuesten Editionen, aus denen auch der Großteil der Kommentare übernommen wurde. Es handelt sich um die folgenden Viten:

- Johannes Italus: Vita S. Odonis (BHL 6292–6297) (Text nach: Migne, PL 133, Sp. 43–86);
- Syrus: Vita S. Maioli (BHL 5179) (Text nach: Iogna-Prat, Agni immaculati, 1988, S. 163–285);



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

- Iotsaldus: Vita S. Odilonis (BHL 6281) (Text nach: Staub, Iotsald, Vita des Abtes Odilo [MGH SS rer. Germ., 68] 1999);

- Gilo: Vita S. Hugonis (BHL 4007) (Text nach: Cowdrey, Memorials of Abbot Hugh, in: Studi Gregoriani 11 [1978], S. 45–109);

- Rudolf von Cluny: Vita domni Petri Cluniacensis (BHL 6787) (Text nach: Migne PL 189, Sp. 15–28).

Für Maiolus und Odilo sind die Texte jeweils, entsprechend der lateinischen Vorlage, zu einem ganzen hagiografischen Dossier erweitert.

Einleitend werden die Auswahl der Viten und ihre Bedeutung für die cluniacensische Geschichtsschreibung erläutert (S. VII–XXIII). Die Hervorhebung monastischer Ideale, der ständige Bezug auf die Benediktsregel und eine Bevorzugung für Wunder und Visionen bei nur seltener Schilderung »großer« historischer Ereignisse charakterisieren die in erster Linie als hagiografisches Zeugnis konzipierten Texte.

Jede Vita wird ihrerseits mit einer kurzen Einleitung vorgestellt. Der deutsche Text ist leicht und flüssig lesbar. Das in der Einleitung geäußerte Ziel, »möglichst nah am lateinischen Text zu bleiben und gleichermaßen dem heutigen Sprachempfinden gerecht zu werden« (S. XVIII), ist erreicht. In einzelnen Passagen versucht die Übersetzung durchaus aber auch, die oft würdevolle Diktion der Quellen abzubilden. Anmerkungen aus den lateinischen Editionen werden selektiv übernommen, eigene hinzugefügt, vor allem bei Bibelziten im Text; aber auch komplexe Zusammenhänge werden teilweise so erläutert.

Insgesamt erscheint dieses Angebot uneinheitlich, durchgehende Interpretationshilfen oder Erläuterungen werden nicht geboten — aber das ist auch nicht das vorrangige Ziel einer Übersetzung. Zum Teil sind die Anmerkungen überprüft und gegebenenfalls korrigiert oder präzisiert worden; z. B.: S. 72, Anm. 123: Iac. 2, 17, statt Iac. XX, 17; allerdings blieben auch Fehler erhalten: S. 166, beim Hieronymus-Zitat in Anm. 202 muss es Sp. 33 (statt, wie fälschlich übernommen, Sp. 23) heißen.

Die ausführlichen Register (Namen und Orte, S. 373–385) weisen nicht nur Belege aus den Viten nach, sondern berücksichtigen auch die Kommentare und Einleitungen. Kleinere Fehler und Ungenauigkeiten fallen nicht ins Gewicht: Die Titel im Inhaltsverzeichnis stimmen nicht mit den Kapitelüberschriften im Band überein. Der »Großprior Vivius« (S. 90) heißt richtig Vivianus. Hilfsmittel sind nicht immer ausführlich nachgewiesen, z. B. Schaller-Könsgen, Initia carminum (S. 69, 187).

Trotz der wenigen Vorbehalte ist der Band ohne Einschränkung zu empfehlen als bequemer Zugang zu Texten, die monastische Ideale und Vorstellungen von Heiligkeit im Umkreis der cluniacensischen Reform abbilden. Die Wundergeschichten und Visionsberichte eröffnen zusätzlich im Sinne einer mittelalterlichen Alltagsgeschichte den Blick auf volkscundliche sowie kultur- und mentalitätsgeschichtliche Aspekte. Erste Hinweise für weitergehende Interpretationen finden sich in den Anmerkungen, die zitierte Literatur bietet ein knappes, aber hinreichendes Grundgerüst für weitere Studien.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66338](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66338)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Leider wird der exorbitant hohe Preis des Buches nicht zu einer (wünschenswerten) Verbreitung beitragen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66338](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66338)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Geoffrey Koziol, *The Peace of God, Leeds* (Arc Humanities Press) 2018, X–141 p., 2 maps (Past Imperfect) ISBN 978-1-94240-137-7, GBP 11,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Hans-Werner Goetz, Hamburg

Um die in der Forschung eine Zeitlang recht zentralen Gottesfrieden ist es in den letzten Jahren eher ruhig geworden. Das ist aber auch eine gute Gelegenheit, Bilanz zu ziehen. In seinem kleinen Bändchen in der Reihe »Past Imperfect« betont Geoffrey Koziol einleitend, wie kontrovers und aus welchen verschiedenen Perspektiven (Gewalt, Volksbewegung, Millenarismus, Strukturwandel um 1000 und Territorialisierung der Herrschaft) der Gottesfriede betrachtet worden ist, und sucht eine neue Gesamtschau der gegen Ende des 10. Jahrhunderts in Aquitanien entstandenen und sich von hier aus schnell ausbreitenden »Bewegung«, deren ursprüngliches Ziel der Schutz bestimmter Personengruppen und Orte war, die, je nach Region und Zeit, jedoch mehrfach ihren Charakter änderte. Insgesamt betrachtet auch Koziol sie als eine der bedeutendsten Erscheinungen des Mittelalters und als Neuerung: Trotz mancher Einflüsse konnten sich die Gottesfrieden nicht als Ganzes auf bestimmte Traditionen stützen.

Folgerichtig befasst sich das erste Kapitel mit der Zeit »Before the Peace of God«. Koziol erinnert an die berühmte Friedensdefinition Augustins (De civitate Dei 19,13) und die Bedeutung des Paktes im Merowingerreich und des Friedens auf merowingischen Konzilien. Die Dreieinigkeit von Friede, Eintracht und Einmütigkeit und die enge Verbindung von Frieden und Liebe unter allen Christen in den Konzilsakten Karls des Großen und vor allem in der von Alkuin beeinflussten »Dionysio-Hadriana« wurde unter Ludwig dem Frommen durch die Formel *pax et iustitia* abgelöst und damit von der Christenheit auf das Reich gelenkt und zugleich konkretisiert: als Friede zwischen Bischöfen und Grafen oder zwischen den Teilreichen (in den Teilungsverträgen).

Vorläufer zum Gottesfrieden sieht Koziol (dezidiert vor allem gegen Élisabeth Magnou-Nortier) darin umso weniger, als die spätkarolingischen Frieden gerade die *coniurationes* verboten haben, die ihrerseits schon eher auf die Gottesfrieden vorauswiesen (was ich allerdings bezweifle). Ähnlich verworfen wird die Deutung der Gottesfrieden als Mittel gegen die Gewalt im Zuge der politisch-sozialen Umwälzungen um 1000: Es gab kein »Chaos«, auch wenn die Macht der Fürstentümer und die Größe und Bedeutung der erst seit der Zeit Karls des Kahlen entstehenden Burgen – auf das sogenannte »incastellamento« geht Koziol nicht näher ein – nicht überschätzt werden dürfe: Nicht Gewalt an sich, sondern das Fehlen politischer und gerichtlicher Einheit sei das Problem.

Folgerichtig sieht Koziol das erste Aufkommen der Gottesfrieden in Aquitanien rein politisch-rechtlich in der fehlenden Herrschaft in der Auvergne begründet, wo Bischof Stephan von



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Clermont auf Versammlungen versuchte, Ordnung zu schaffen, und wo um 975 in Le Puy unter dem dortigen Bischof Wido eine Versammlung den Frieden herstellen wollte und gegen das Plündern von Kirchengut einschritt. Der ganze Abschnitt setzt sich demnach kritisch mit einigen (früheren) Thesen auseinander, mit dem Ergebnis, dass der Gottesfriede selbst eine neue Erscheinung gewesen ist. Dem ist zuzustimmen. Doch wird man hinsichtlich anderer Elemente: der Formen, der Synodalbeschlüsse und auch des Willens, Ordnung zu schaffen, vielleicht nicht ganz so strikt auf Innovation folgern können.

Das zweite Kapitel ist den Gottesfrieden selbst gewidmet und beginnt mit dem Hintergrund wichtiger, aber problematischer Quellen (wie Rodulf Glaber, dessen Darstellung der Frieden als millenaristische und als Massenbewegung einen zwar existenten, aber keineswegs allgegenwärtigen Charakter überbetone). Traditionell lässt Koziol den Gottesfrieden mit dem Konzil von Charroux 989 und seinen drei fortan zentralen Grundbestimmungen beginnen. (Der entscheidende Sachverhalt, dass das Anathem jeweils keineswegs schon den Friedensbruch, sondern erst dessen mangelnde Wiedergutmachung ahnden sollte, wird erst später kurz erwähnt.)

Nach einem Überblick über die – immer spezifischer werdenden – Friedenskonzilien (mit Zweifeln etwa an der Existenz von Poitiers 1000/1014 und Limoges 1031), die sich keineswegs kontinuierlich, sondern in Phasen (mit einer langen Pause nach 1000) fortsetzten, bezweifelt Koziol keineswegs einen gemeinsamen Gesamtcharakter, führt Unterschiede aber auf die – wieder durchweg politischen – regionalen Hintergründe zurück: das Fehlen eines strukturierten Forums für politische Entscheidungen im Süden, herzogliche Unterstützung in Aquitanien oder lokales Regieren in Burgund, das erst kürzlich unter die (ferne) königliche Kontrolle geraten war.

In einem Abschnitt »Legislation and Lordship« betont Koziol, dass der frühe Gottesfriede weder Gesetzgebung noch gegen den Krieg an sich, sondern gegen *malae consuetudines* gerichtet sei, während die Bestimmungen ständige Ausnahmen von den Verboten zuließen. Sie hätten sich – und dem ist vorbehaltlos zuzustimmen – keineswegs gegen die herrschaftlichen Rechte gerichtet. Der Abschnitt über die Friedensmilizen setzt sich zunächst mit Tom Bissons Zwei-Phasen-Modell eines »sanctified« und eines »instituted« oder »organized peace« auseinander. Friedensmilizen als solche seien zwar nicht an sich neu, während geistliche Sanktionen auch auf eine gesellschaftliche Wirkung abzielten. Dennoch entstand eine neue Art des Friedens, und zwar, wie Koziol betont, kontinuierlich und nicht nach einer längeren Pause nach 1050 (mit Belegen für eine fortgesetzte Friedenspolitik).

Mit diesem »institutionalisierten Frieden« (*pax* und *treuga*) befasst sich das dritte Kapitel. Begrifflich scheint mir das missverständlich, da auch (und gerade) synodale Frieden »institutionelle« Frieden sind. Es kommt vielmehr auf die Art des Wandels zu einer neuen, in der Forschung weit weniger beachteten Phase der Königs-, Fürsten- und Stadtfrieden an – wobei die geringere Beachtung eher für die französische als für die deutsche Forschung gilt –, und genau dem geht Koziol im



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Folgenden nach: Den Unterschied zur früheren Phase sieht er in der Dauerhaftigkeit und der führenden Rolle der Fürsten, deren Kriege nicht als Friedensbruch galten, wie auch in den Sanktionen. Der beschworene Friede bezog die Eidleistenden ein, und die im späten 11. und frühen 12. Jahrhundert häufig bezeugten Friedensmilizen boten dem König (Ludwig VI.) die Möglichkeit, über den Frieden in Regionen Fuß zu fassen, in denen er ansonsten wenig Rechte hatte.

Auch in Deutschland ist die »Institutionalisierung« des Friedens (seit den Frieden von Lüttich 1082 und Köln 1083 hin zu den folgenden Landfrieden) deutlich zu beobachten. Die Entwicklung vom Gottes- zum Land- und Reichsfrieden, die von den Fürsten akzeptiert wurden, sieht Koziol als eine geradlinige Entwicklung, greift allerdings die ältere rechtsgeschichtliche Lehre auf, dass erst der Landfrieden deutsches Recht schuf. In Südfrankreich (1064/1066) wurde der Friede, intensiviert durch allgemeinen Eid, Friedenssteuern und Friedensrichter, zum Fürstenfrieden und sogar zum Königsfrieden, seit der Graf Ramón Berenguer von Barcelona König von Aragón wurde. Erst dieser Wandel vom Gottesfrieden zum Fürstenfrieden führte zu allgemeinen Erfolgen, während die Kernelemente sämtlich erhalten blieben.

In seiner Zusammenfassung betont Geoffrey Koziol noch einmal, dass nicht eine Krise (so Bisson), sondern ein »Problem« der Herrschaft, nämlich die Fragmentierung öffentlicher Macht in der späten Karolingerzeit und somit der fehlende politische Rahmen für die Lösung von Konflikten, Ursache der Gottesfrieden waren, und er erklärt deren Erfolg damit, dass sie Gewalt nicht verboten, sondern kodifiziert und Herrschaft im Inneren nicht beschnitten haben, solange sie nicht Dritten schadete. Wenn Koziol die Frieden allerdings als »Europe's first true legislation« (S. 132) betrachtet, dann misst das (wie in der früheren Rechtsgeschichte) zu sehr am modernen Begriff. Sie als Beginn einer andersgearteten Gesetzgebung zu sehen, wäre angemessener. Auch die innere Dynamik, die sich nicht auf die zwei »Stufen« des Gottes- und des Landfriedens beschränkt, ließe sich noch stärker herausstellen.

Weniges in dem Buch ist wirklich neu, aber Koziol hat gerade die strittigen Punkte (jetzt mit etwas Abstand) noch einmal einer kritischen Betrachtung unterzogen. Das macht den Gesamtüberblick zu einer engagierten, quellengemäßen Stellungnahme, die manche überzogene These in ihre Schranken verweist und zu (älteren) Deutungen zurückkehrt, die stärker Wortlaut und Rechtsgehalt der Friedensbestimmungen beachtet hatten. Dadurch werden die Gottesfrieden besser in ihren jeweiligen Kontext eingeordnet, wird vor allem auch die Praxisbezogenheit der Bestimmungen (voller Bedingungen und Ausnahmen) betont. Damit verbunden ist allerdings auch ein Zurücktreten der (jüngeren) kulturellen zugunsten vorwiegend politischer (und rechtlicher) Aspekte, das die Gefahr einer einseitigen Betrachtungsweise in sich birgt. Mit diesen Einschränkungen ist Geoffrey Koziol aber eine hilfreiche Zusammenschau der sich seit Langem eher in Einzelphänomene auflösenden Gottesfriedensforschung gelungen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bruno Lemesle, Quand l'Église corrigeait les excès du clergé. La punition des délits ecclésiastiques au Moyen Âge, Dijon (Éditions universitaires de Dijon) 2018, 107 p., ISBN 978-2-36441-264-4, EUR 9,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Laura Viaut, Limoges

L'auteur y poursuit un double objectif: il s'agit d'une part de faire état des recherches actuelles consacrées à la dénonciation et à la répression des excès dans le clergé et chez les laïcs, faits attestés à partir du XII^e siècle. Il s'agit d'autre part, et c'est là toute l'originalité de l'œuvre, de mettre la situation contemporaine en regard du contexte du Moyen Âge. L'auteur souligne qu'aujourd'hui, sur le Vieux Continent, mais aussi en Amérique du Nord, l'Église ne parvient plus à modeler les comportements ni à susciter l'adhésion à son dogme. Notre époque s'oppose donc aux derniers siècles du Moyen Âge, ceux pour lesquels l'Église était au faîte de sa puissance et où son idéologie triomphait. L'auteur démontre que l'écart entre les deux périodes est particulièrement saisissant, notamment par son caractère historiquement inédit. Cet essai, outre son apport historique, offre de nouvelles pistes de réflexion pour analyser la situation actuelle. L'auteur se demande si un *aggiornamento* de l'Église serait ou non la bonne réponse à son déclin et si l'Église catholique pourrait ou non transiger sur la doctrine.

Un prologue consacré aux problèmes actuels que rencontre l'Église dans la correction des abus commis par ses clercs marque l'entrée en matière de l'ouvrage. L'auteur y définit, dans une grande clarté, les moyens dont le pape dispose pour corriger ces excès en comparant la situation actuelle à celle, plus propice, du Moyen Âge.

L'auteur explique ensuite la notion d'excès et sa conception dans l'Antiquité tardive. L'Église a toujours dénoncé les excès, mais c'est véritablement sous Alexandre III, au XII^e siècle, que le nombre de dénonciations décolle. Tout au long de ce siècle, mais aussi du suivant, les papes successifs vont dénoncer les excès du clergé, des religieux, mais également des laïcs. Le gouvernement même de l'Église reposait alors sur cette volonté de corriger les excès, notamment car il était perçu que «la malice croît chez les clercs comme chez les laïcs».

Il existe trois modes de répression des excès: les enquêtes, les dénonciations et les accusations. Dès le milieu du XII^e siècle, les enquêtes chez les hauts dignitaires ecclésiastiques se multiplient et les dénonciations deviennent judiciaires.

Les principaux excès concernent la dilapidation des biens et les conduites sexuelles. Ces excès sont évidemment attestés dans les sources depuis l'Antiquité tardive, mais ils sont davantage réprimés à compter du XII^e siècle sous l'impulsion de la réforme grégorienne et de la conjoncture économique qui place l'Église dans une situation de difficultés de gestion de son patrimoine. L'évêque est la clef de voûte de cet édifice répressif, mais leur



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

négligence, considérée comme un excès grave, est parfois palpable et durement réprimandée.

Le tableau global est précis et saisissant. Il laisse entrevoir, grâce à une fine analyse de l'auteur, que la situation actuelle est inverse: nous assistons au recul inédit de l'Église catholique romaine dans son aire de domination multiséculaire. Si au XIII^e siècle, l'Église combattait les excès du clergé, elle combat aujourd'hui son déclin. L'auteur conclut, devant l'exhortation pontificale *Amoris Laetitia*, en pensant qu'un *aggiornamento* serait une réponse pour la redynamiser.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66340](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66340)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Laurent Macé, La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XIIe–XIIIe siècle), Toulouse (Presses universitaires du Midi) 2019, 389 p., nombr. fig. en coul. et en n/b (Tempus), ISBN 978-2-8107-0588-7, EUR 30,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Andrea Stieldorf, Bonn

Die vorliegende Studie befasst sich mit dem (Siegel-)Bild hochadeliger Persönlichkeiten, das ergänzend zu den Texten eine wichtige Quelle darstelle, weil es Amt und Rang eines Fürsten deutlich machen solle (S. 15). Somit sei die Siegelführung an sich, wie die Bildproduktion darüber hinaus, als Ausübung von Macht anzusehen; dynastische Repräsentation und die Legitimation territorialer Herrschaft seien die wichtigsten Anliegen gewesen (S. 18). Das Siegel changiere darum zwischen Emanation einer Person und deren Charakter.

Von diesen Grundannahmen, die wichtige Forschungspositionen der letzten Jahr(zehnt)e kurz zusammenfassen, ausgehend, werden mit den Siegeln der Grafen von Toulouse des 12. und 13. Jahrhunderts die Siegel einer der bedeutendsten Familien des hochmittelalterlichen Frankreich erstmals einer gründlichen Untersuchung unterzogen. Dabei ist besonders hervorzuheben, dass nicht nur die französische Siegelforschung in der Regel dominierende Siegel(abdruck)sammlung der Pariser Archives nationales konsultiert wurde, sondern Laurent Macé auch in großem Umfang die urkundliche Überlieferung in regionalen Archiven herangezogen hat und somit die Quellengrundlage insbesondere in der Frühzeit hochadeliger Siegelführung um bislang nicht bekannte Siegel bzw. -nachweise bereichert. Die Beobachtungen zu den Siegeln werden dabei immer vor dem historischen und urkundlichen Hintergrund interpretiert – für den Laurent Macé mit seinen verschiedenen Studien zu den Raimundinern ein ausgewiesener Kenner ist.

1156 ist erstmals das Siegel eines Grafen von Toulouse bezeugt, was im Verhältnis zu anderen südfranzösischen Fürsten verspätet scheint – ein Umstand, der in der französischen Forschung auch diskutiert wurde. Allerdings kann Macé die Siegelführung der Grafen von Toulouse durch seine Forschungen sehr viel früher ansetzen als bislang, wo man sogar noch vom Beginn des 13. Jahrhunderts ausging. Die frühen Besiegelungen wurden freilich nicht immer in den Urkunden angekündigt, sodass wir von ihnen nur wissen, wenn wenigstens Siegelfragmente erhalten sind, oder aber wie für einige Besiegelungen aus den 1170er und 1180er Jahren, frühneuzeitliche Siegelbeschreibungen existieren.

Zunächst wird ein chronologischer Überblick über die Siegel und Bullen der Grafen von Toulouse gegeben (Kapitel I, II und III). Die gesamte Überlieferung deutet daraufhin, dass Raimund V. (Graf 1148, † 1194) als erster Siegelführer unter



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

den Grafen von Toulouse zwei Typare für Wachssiegel führte, die ihn als Münzsiegel auf der einen Seite reitend und auf der anderen Seite thronend darstellen; die Umschriften beider Seiten führen die Legitimationsformel und nennen ihn als Herzog von Narbonne, Graf von Toulouse sowie Markgraf der Provence. Dem – ungewöhnlichen – Vorbild, das sich kaum zufällig an den Münzsiegeln der englischen Könige mit Thron- und Reiterseite orientiert – hatte doch Heinrich II. für seine Ehefrau Eleonore Anspruch auf die Grafschaft Toulouse erhoben – folgt Raymund VI. Hinzu kommen im unteren Rhônetal verwendete Bleibullen, die auf der einen Seite einen nach rechts sprengenden berittenen Krieger mit gezücktem Schwert und einem Schild mit dem Kreuz der Raimundiner zeigen, welches die alleinige Darstellung des Revers ist.

Auch hier steht, wie Macé zeigen kann, Raimund V. am Anfang einer Tradition, welche die zunehmende Beherrschung dieser Regionen, darunter die Grafschaften Mauguio und Venaissin, begleitet und dokumentiert. Diese Abschnitte zeichnen sich durch eine akribische Durchsicht des Materials aus, bei dem nicht nur verschiedene Abdrucke eines Typars analysiert, sondern auch die urkundliche Überlieferung mitherangezogen wird; gerade dadurch wird der Zusammenhang zwischen Besiegelungspraxis, verwendeten Typaren und Herrschaftserfassung – sowohl bei der Übernahme neuer Gebiete als auch beim Herrschaftsübergang vom Vater auf den Sohn – deutlich. Der Schwerpunkt liegt auf den Siegeln in Verbindung mit dem sich immer stärker entwickelnden und differenzierenden Urkundenwesen als Herrschaftspraxis.

Sicher auch vor dem Hintergrund seiner bisherigen Forschungen werden Siegel und Siegelbilder nicht zuletzt als Ausdruck dynastischer Kontinuität und dies als dominierende soziale Praxis interpretiert, wobei die meist eher geringfügig erscheinenden Veränderungen äußerst sorgsam interpretiert werden. Im Kapitel IV. des ersten Teils werden auf der Grundlage von Arbeiten Jens Christian Moesgaards die Münzen mit einbezogen, die im Rhônetal nach der Rückkehr Raimunds V. vom Kreuzzug seit den 1150er Jahren entwickelt wurden. Auf der einen Seite werden Sonne und Mond dargestellt, auf der anderen Seite das spätere »Tolosanerkreuz«, für das Macé zurecht die Bezeichnung »Kreuz der Raimundiner« bevorzugt. Dies wird auf eine regionale Verehrung des wahren Kreuzes zurückgeführt und – wie bereits die Siegel – als Praxis interpretiert, die der visuellen Kommunikation von Herrschaft dient.

Mit den Abschnitten des zweiten Teils rücken die Siegelbilder in den Mittelpunkt der Betrachtung und werden als Ausdruck sich wandelnder Herrschaftsverhältnisse, aber auch sich wandelnder Herrschaftskonzeptionen interpretiert, wobei nun auch die Montfort als konkurrierende Herrschaftsträger, die sich in die Siegeltradition ihrer Gegner einzuschreiben versuchen, mit einbezogen werden. In den Kapiteln des dritten Teils werden hingegen stärker die Siegel einzelner Persönlichkeiten vor dem Hintergrund von deren Netzwerken analysiert; dabei finden auch einige der Frauen des Tolosaner Grafenhauses Berücksichtigung, angefangen bei Konstanze von Frankreich, Gemahlin Raimunds V. (Heirat 1154, Scheidung 1165) und Tochter Ludwigs VI., die wie ihr



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mann ein Münzsiegel führte, welches sie auf dem Avers thronend und auf dem Revers im Damensitz reitend zeigt.

Zurecht weist Macé auf Konstanzes Verbindungen nach England hin, wo König Stephan, der Vater ihres ersten Mannes Eustache von Blois, wie seine Vorgänger ein Münzsiegel geführt hatte, das ihn auf dem Avers thronend und auf dem Revers reitend darstellt. Diese Vorbilder machen den Macht- und Ranganspruch deutlich, den Raimund V. und seine Frau in ihren Siegeln zum Ausdruck bringen.

Die Standarte auf der Reiterseite Raimunds V., die sich auch bei seinem Sohn noch findet, zeigt seine Stellung als fürstlicher Heerführer an. Auf die eigene Herrschaftsregion bezogen werden die Siegel der Raimundiner Grafen durch Attribute wie das Schloss von Narbonne in der linken Hand des thronenden Grafen und das Raimundiner Kreuz auf dem Schild und später auch die Pferdedecke des reitenden Grafen. Bei den Siegelbildern der Grafen von Toulouse ging es also um Rangfragen und nicht die Usurpation königlicher Machtansprüche. Hier wäre auf die Übernahme der Throndarstellung durch die Bischöfe im römisch-deutschen Reich um 1100 hinzuweisen, die nicht als Konkurrenz zu den Majestätssiegeln der salischen Herrscher gedacht war, sondern als Dokumentation des bischöflichen Machtbereichs als eigenständigen Herrschaftsraums. In diesem Sinne wird man auch die Münzsiegel der Grafen von Toulouse lesen können, die sich wie die englischen Könige als Wahrer des Rechts und wehrhafte Verteidiger ihres Landes präsentieren.

Im dritten Teil werden an den Beispielen der Johanna, Tochter Heinrichs II. von England, Raimunds VI. unehelichen Sohns Bertrand von Toulouse sowie Raimunds VII. Erbtochter Johanna und ihres Ehemanns Alfons, Sohn Ludwigs X., Graf von Poitiers und über sie auch Graf von Toulouse, Muster bei der Wahl von Siegelbildmotiven diskutiert, wobei das Raimundiner Kreuz und die Zuordnung zur Verwandtengruppe der Raimundiner als Leitmotiv dienen, das sich auch durch die beiden abschließenden Kapitel, in der einige Siegel raimundinischer Nebenlinien und Seitenverwandten vorgestellt werden, zieht. Tatsächlich wird hier ein Spannungsverhältnis deutlich, wo sich die neuaufkommende »Zeichensprache« der Heraldik und Siegelführung gegenseitig stabilisieren, dabei beide über genügend Variabilität verfügen, um auf sich verändernde Bedürfnisse unter Verwendung bekannter Zeichen und deren Kombination mit anderen Zeichen oder durch Einbettung in andere Bildzusammenhänge zu reagieren.

Die detailreichen und in der Regel überzeugenden Überlegungen hätten allerdings durch die Einbeziehung von Konzepten wie Gender und Rang – neben denen von Dynastie und Territorium – durchaus noch profitieren können. Zeigte sich schon beim Siegel der Konstanze von Frankreich eine Ausrichtung auf die repräsentativen Interessen des Ehemanns, so wird dies noch deutlicher beim Siegel der Johanna Plantagenêt, Tochter Heinrichs I. von England und Königinwitwe von Sizilien und von 1196–1199 dritter Ehefrau Raimunds VI., deren Siegel keineswegs sizilische oder byzantinische Bildmuster übernimmt, sondern eine Verschmelzung englischer Königinnensiegel (spitzovales Münzsiegel ihrer Mutter Eleonore, deswegen auch eine Seite mit



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dem stehenden Bildnis mit Krone und Lilie) und tolosaner Siegel (thronende Seite, die sie ohne Krone und mit dem Raimundiner Kreuz zeigt) darstellt.

In der Bezugnahme auf ihren verstorbenen Vater Heinrich II. folgt sie einer Praxis ihrer Großmutter Mathilde, die sich in ihren englischen Urkunden auf Heinrich I. berief, um ihren eigenen Herrschaftsanspruch in England zu dokumentieren. Im konkreten Fall wird man hierin einen Ranganspruch und aus diesem auch abgeleiteten politischen Anspruch gegenüber ihrem Bruder Richard I. sehen dürfen, der zugunsten seiner Schwester auf von ihm erhobene Ansprüche auf Toulouse verzichtet hatte. Zwischen ihren Rollen als (ehemalige, aber geweihte) Königin und als Gräfin von Toulouse wird auf den beiden Seiten des Münzsiegels deutlich unterschieden.

Zwischen Rang und Machtanspruch changiert auch das Siegel der Erbtochter Johanna, die nach den Pariser Absprachen von 1229 im Jahr 1241 Alfons, einen Sohn Ludwigs VIII., heiratete. Während dieser in die Tradition der Münzsiegel sowie Bleibullen eintrat und dabei die Lilie der Kapetinger dem Kreuz der Raimundiner und der Burg von Narbonne unterordnete, also sich siegelbildlich als Raimundiner Graf von Toulouse präsentierte, wird das Siegel seiner Frau deutlich abgeändert. Diese führt nun ein spitzovales stehendes Bildnissiegel, das sie mit dem Titel ihres Mannes als Gräfin von Poitiers bezeichnet, wobei ihr zwei französische Lilien und zweimal das Schloss von Narbonne als frei im Siegelfeld schwebende heraldische Zeichen zugeordnet werden. Erst das kleinere Gegenseiegel zeigt das Raimundiner Kreuz und nennt sie als Gräfin von Toulouse. Johannas Erbansprüche werden geradezu in den Hintergrund gedrängt, um den Ehemann als direkt legitimiert erscheinen zu lassen. Das Aufeinanderbezogensein weiblicher und männlicher Repräsentation hätte also neben der Einbeziehung von Rangfragen als wesentlicher Aussagekategorie für Siegelbilder und -umschriften noch stärker hervorgehoben werden können.

Dies sind aber nur kleinere Ergänzungsvorschläge zu einer gut lesbaren, detailreichen Studie, die die Siegel der Raimundiner Grafen von Toulouse konsequent als historische Quelle auswertet und dabei nicht nur als bildliche Ergänzung zu den Textquellen versteht. Deutlich wird die Verortung der Siegelführer in einem komplexen Geflecht aus familiären Zusammenhängen, territorialen Bezügen, aber auch religiösen Verflechtungen. Das einzige echte Manko ist die teilweise geringe Qualität der Abbildungen. Beschlossen wird der Band durch eine genealogische Übersicht, eine Tabelle zu den Münzsiegeln und Bleisiegeln der Grafen von Toulouse, ein umfangreiches Literaturverzeichnis sowie ein Register der Personen- und Ortsnamen.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Giovanni Paolo Maggioni, Roberto Tinti, Paolo Taviani (a cura di), Il Purgatorio di san Patrizio. Documenti letterari e testimonianze di pellegrinaggio (secc. XII–XVI), Firenze (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 2018, CLXXII–571 p., 13 tav. (Quaderni di Hagiographica, 13), ISBN 978-88-8450-739-6, EUR 58,00.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66342](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66342)

Seite | page 1

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marie-Céline Isaïa, Lyon

Le livre de Giovanni Paolo Maggioni, Roberto Tinti et Paolo Taviani est d'une ambition et d'une simplicité bibliques. Les auteurs ont rassemblé par ordre chronologique et traduit en italien les sources qui mentionnent le «Purgatoire de saint Patrick», depuis la naissance de la légende au XII^e siècle jusqu'aux prolongements littéraires du mythe médiéval au XVI^e siècle, en passant par les rares témoignages sur la destruction au XV^e siècle du site irlandais de l'île des Stations (Lough Derg, co. Donegal) qui l'a incarné topographiquement. L'anthologie unit une majorité de textes en latin à de rares sources vernaculaires. Elle est précédée par une «étude introductive» – en fait un livre complet où Giovanni Paolo Maggioni présente en 170 pages le contexte dans lequel a pu naître l'association d'un saint (Patrick), d'un discours pastoral et d'un lieu purgatoire situé en Irlande.

Le moine cistercien H. de Saltrey est l'auteur du récit initial, «Tractatus» composé entre 1179 et 1185, puis réécrit et amplifié d'homélies avant 1188. Après une brève introduction théorique sur les peines purgatoires, le moine adresse à l'abbé de Satis (Old Warden, Bedfordshire) le récit du privilège que saint Patrick obtint de Dieu: puisque l'évangélisateur est confronté à des Irlandais, bons sauvages un peu bornés capables de penser que «l'homicide n'est pas un péché condamnable», Dieu le conduit à une fosse où quiconque passera un jour et une nuit sera témoin des tourments des damnés et des joies des élus, et obtiendra le pardon de ses péchés. La réalité du lieu et de ses privilèges est attestée par l'expérience contemporaine du *miles* Owein qu'H. de Saltrey met à la suite par écrit: le chevalier a vécu la confrontation avec les démons et obtenu le pardon de ses fautes. Les réseaux cisterciens et augustins assurent une large publicité à son témoignage.

Le «Tractatus» d'H. de Saltrey n'a pas inventé le purgatoire. Les auteurs soulignent au contraire qu'il arrive dans le double contexte favorable de la tradition visionnaire irlandaise («Fís Adomnáin», «Visio Tnugdali») et d'une littérature courtoise qui met en scène l'épreuve chevaleresque. Se démarquant prudemment de Le Goff, ils ne croient pas que l'invention d'un *lieu* purgatoire constitue une révolution plus importante que le caractère physique du voyage d'Owein: par rapport aux multiples visions antérieures qui ont contribué à fixer la géographie de l'au-delà, l'innovation majeure du «Tractatus» consiste à affirmer que c'est bien en son corps qu'Owein l'a visité – l'expérience dès lors n'est pas réservée



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

à quelques mystiques, d'autant que personne n'a vanté la sainteté d'Owein, simple *miles* devenu pénitent.

Le Purgatoire existe, il a un lieu et une durée terrestres, et tout chrétien peut théoriquement pratiquer le pèlerinage d'Irlande. Certaines élites nobiliaires répondent volontiers à l'invitation, au moment où la contradiction entre l'injonction fonctionnelle faite aux *milites* et l'exigence chrétienne les place dans une position plus inconfortable: »Après m'être adonné de toutes mes forces aux exercices de la guerre, pratiquant ici les joutes, là les tournois et les guerres en champ clos, [...] pour verser abondance de sang chrétien en ce temps où j'étais aussi la proie d'autres vices nombreux, j'ai pensé qu'il ne me fallait plus céder au monde, aux péchés de la chair ni à la fougue, mais laver dans la patience les crimes accomplis dans le purgatoire de saint Patrick« (»Visio Ludovici de Francia«, p. 276–277). Recherché par quelques nobles européens, le »Purgatorium« irlandais n'est jamais le lieu d'un pèlerinage de masse.

Paolo Taviani donne dans son épilogue quelques éléments pour expliquer cet échec relatif: affirmer l'existence physique du Purgatoire sur Station Island repose sur une interprétation exorbitante de la pratique monastique, réelle en ce lieu depuis le VI^e siècle, de la pénitence au désert. Les pénitents décrivent bien leur itinéraire spirituel en termes métaphoriques; ils luttent contre les tentations démoniaques, engagent leurs corps dans l'ascèse et remportent le combat. La tradition chrétienne répugne cependant à la traduction littérale de la métaphore que le »Tractatus« cherche à imposer. Catherine de Sienne l'écrit en 1370 à un moine tenté par le pèlerinage: »Comme combattent communément les serviteurs de Dieu, restez sur le champ de bataille, là où vous êtes, sans inventer une nouvelle occasion de combat, une bataille privée sans lumière ni fondements sûrs: participez à un combat connu et commun« (introduction, p. CXXII). Les réticences romaines exprimées dès la première moitié du XVI^e siècle finissent de réduire ce qui aurait pu devenir un pèlerinage occidental de première importance – concurrent sérieux de Compostelle selon les »Visiones Georgii« du XIV^e siècle – en une attraction locale suspecte, discréditée bientôt par l'acribie de Papebroch.

Ajoutons que les textes rassemblés dans l'anthologie n'ont rien pour séduire les foules, et laissent même douter de l'existence d'une pastorale efficace après le XIII^e siècle sur le thème du pèlerinage purgatoire: les îles du Lough Derg promettent ténèbres, brasiers, épreuves terrifiantes et châtement des pèlerins impénitents ou, pour le dire avec les mots de William Caxton à la fin du XV^e siècle: »En Irlande se trouve aussi un endroit qu'on appelle Purgatoire de saint Patrick; c'est un lieu de périls. Celui qui y va sans être confessé et repentant de ses péchés est emporté et perdu, et personne ne sait ce qu'il devient. Et celui qui est confessé et repentant, qui a fait pénitence et donné satisfaction pour ses péchés, mais sans obtenir complète purification ni entière satisfaction, celui-là connaîtra les souffrances et endurera les tourments en traversant ce lieu de punition« (»Mirrour of the World«, p. 412–413). L'expérience proposée s'adresse aux braves plus qu'au commun des fidèles, et les pèlerins se recrutent

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66342](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66342)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

dans une haute aristocratie laïque que séduisent l'exploit et la »merveille« (»Viatge« de Ramon de Perellós, p. 320–321).

Le jugement des clercs, plus rationnel, est aussi moins enthousiaste. Selon Félix Fabri, Nicolas Oresme attribuait aux vapeurs malsaines du Lough Derg les horreurs imaginées par des pèlerins intoxiqués. L'anthologie est la forme parfaite pour rendre compte de la diversité de ces réactions: soit qu'on y picore les sources impeccablement éditées et traduites, soit qu'on lise le livre dans son entier, elle n'impose jamais de lecture univoque du phénomène »naissance du purgatoire« mais l'évoque dans sa dimension tantôt littéraire, tantôt anthropologique, tantôt religieuse – le contraire d'un livre à thèse et une lecture à recommander.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66342](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66342)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean-Michel Matz, avec la collaboration de Karine Boulanger, Nicolas Gautier, Florian Mazel, Hugo Meunier, Vincent Tabbagh, Laurent Vallière, Fasti Ecclesiae Gallicanae. Répertoire prosopographique des évêques, dignitaires et chanoines de France de 1200 à 1500. T. 18: Diocèse du Mans, Turnhout (Brepols), 2018, XV–682 p., ill. en n/b, ISBN 978-2-503-58155-2, 75,00 EUR.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Rolf Große, Paris

Nach [Band 17 der »Fasti« zur Diözese Toul](#) liegt nun auch derjenige zum Bistum Le Mans, einem Suffragan von Tours, vor. Dem umfangreichen prosopografischen Teil (»Notices biographiques«, S. 171–575) mit Artikeln zu 24 Bischöfen von Hamelin (1190–1214) bis zu Philipp von Luxemburg († 1519) sowie Angaben zu den Domkanonikern und weiteren Amtsträgern der Diözese gehen Abschnitte zur Geschichte und Struktur der Diözese (»Notice institutionnelle«, S. 3–30), der Historiografie (»Les actes des évêques du Mans«, S. 31–40), dem Wohnviertel der Kanoniker (»Le quartier cathédral«, S. 41–86), der Domkirche (»La cathédrale Saint-Julien«, S. 87–107), den Fenstern der Kathedrale (»Les donateurs des vitraux de la cathédrale du Mans«, S. 109–136) sowie ein Überblick über Quellen und Literatur (»Sources«, S. 137–151, »Bibliographie«, S. 153–169) voraus. Hervorzuheben sind die Fotos der Kanonikerhäuser sowie der Fenster der Kathedrale (leider nur schwarz-weiß).

Wenngleich die Bevölkerung der späteren Diözese, die sich über die Grafschaft Maine (und damit die heutigen Départements Mayenne und Sarthe) erstreckte, wohl bereits an der Wende vom 3. zum 4. Jahrhundert christianisiert wurde, lässt sich erst mit dem 490 verstorbenen Viktor ein Bischof nachweisen. Der Episkopat Julians, des Titelheiligen der Kathedrale, in der ersten Hälfte des 4. Jahrhunderts gehört hingegen in den Bereich der Legende. Mit einer Ausdehnung von ca. 12 000 km² gehörte die Diözese zu den größten in Frankreich. Seit 1230 war sie in sechs Archidiaconate gegliedert. Im späten Mittelalter zählte sie 23 Abteien, elf Stifte und mehr als 660 Pfarreien.

Für die Zeit bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert verfügen wir mit den »Actus pontificum Cenomannis« über eine außergewöhnliche Quelle zur Geschichte der Bischöfe von Le Mans. Auf Betreiben Bischof Aldrichs (832–857) begonnen und bis in die zweite Hälfte des 13. Jahrhunderts fortgeführt, enthalten sie (nach dem Vorbild des »Liber pontificalis«) Bischofsgesten, in die auch Urkundentexte inseriert wurden. Zu nennen ist ferner der »Liber albus«, das Chartular des Domkapitels mit 722 Urkunden der Jahre 936–1287 und Nachträgen aus dem 15. und 16. Jahrhundert.

Die früheste Erwähnung der Domkirche findet sich in der »Frankengeschichte« Gregors von Tours. Sie lag wohl im Nordosten



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

des antiken *castrum*, etwa an der Stelle, wo sie sich auch heute noch befindet. In ihrem Süden entwickelte sich das Viertel der Kanoniker, in deren Häuser die Türme der antiken Mauer einbezogen wurden. Nach dem Brand der Kathedrale 1137 kam es zu einem Neubau, dessen gotischer Chor 1254 geweiht werden konnte. Er wurde mit Fenstern ausgestattet, die trotz der Plünderung der Kirche durch die Hugenotten 1562 zum großen Teil erhalten sind.

Im Kreis der Suffragane von Tours nahm der Bischof von Le Mans den ersten Rang ein, den ihm der Bischof von Dol vergeblich streitig zu machen suchte. Bei einer Vakanz verwaltete er die Metropolitankirche, ihm stand das Recht zu, den neuen Erzbischof zu weihen. Unter Bischof Guillaume de Passavent (1145–1187) ist erstmals eine Kanzlei belegt; das Amt des Offizials gab es spätestens seit 1191. An der Spitze des Domkapitels stand der von diesem gewählte Dekan. Zu den Besonderheiten des Kapitels zählte, dass es (wie Saint-Martin de Tours, Saint-Aignan d'Orléans und Saint-Hilaire de Poitiers) eine Pfründe dem König reservierte, der sich als *premier chanoine* bezeichnen durfte. Das Königskanonikat ist erstmals 1372 in einer Urkunde Karls V. belegt, dürfte aber älteren Ursprungs sein. Noch Ludwig XIII. nahm es 1614 für sich in Anspruch.

Diese Bemerkungen mögen genügen, um den reichen Inhalt des vorl. Bandes aufzuzeigen. Er überzeugt durch seine Qualität. Wie der Herausgeber, Jean-Michel Matz, in der »Note liminaire« (S. VII f.) ankündigt, werden in künftigen Bänden die Beiträge des ersten Teils durch Fußnoten ergänzt. Dies steigert ihren wissenschaftlichen Wert. Den Rezensenten würde es freuen, dann auch die einschlägigen Bände der »Papsturkunden in Frankreich« zitiert zu sehen. Abschließend sei darauf hingewiesen, dass die »Fasti« inzwischen an dem von Thierry Pécourt geleiteten Centre européen de recherche sur les communautés, les congrégations et les ordres religieux (CERCOR) der Universität Jean-Monnet-Saint-Étienne angesiedelt sind.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Michael Menzel (Bearb.), Constitutiones et acta publica imperatorum et regum. Dokumente zur Geschichte des Deutschen Reiches und seiner Verfassung. 1336–1344 (1347). Teil 2: 1340–1343, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2019, XLIV–404 S. (Monumenta Germaniae Historica. Leges, 5, 7, 2), ISBN 978-3-447-10072-4, EUR 120,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Franz-Reiner Erkens, Passau

Mit dem vorzustellenden Werk nähert sich nach mehr als hundert Jahren Beschäftigung mit den »Constitutiones« Ludwigs des Bayern das Ende dieses Unterfangens, steht doch jetzt nur noch der letzte, den Jahren 1344 bis 1347 gewidmete Band aus. 501 Nummern umfasst die vorliegende Publikation, Urkunden und Regesten aus dem Zeitraum vom 4. Januar 1340 bis zum 17. Dezember 1343, die meisten der im Volltext gebotenen Stücke in deutscher Sprache und alle in der gewohnten Qualität einer MGH-Edition. Erschlossen wird der Band durch ein von Jan Kunzek erstelltes Namenregister.

Die Zeit um und nach 1340 stellt so etwas wie die Peripetie von Ludwigs Herrschaft dar, die gegen Ende der dreißiger Jahre auf einen gewissen Höhepunkt gelangt war durch den Rückhalt, den der Kaiser damals im Reich besaß. Trotz des Umschwungs gab es natürlich politische Kontinuitäten wie etwa das gute Verhältnis zu den kurpfälzischen Verwandten oder die Landfriedenspolitik. Eine Fortsetzung gab es auch in dem Bemühen um eine Annäherung an das Papsttum, ein Unterfangen, das – ebenfalls eine Kontinuität – ohne Erfolg blieb. Zu all diesen Unternehmungen liegen jetzt zusätzliche Nachrichten in einer modernen Edition vor. Der historisch wichtigste Aspekt jedoch dürfte sich aus jenen Änderungen seit 1340 ergeben, die mit einem Ansehensverlust des Kaisers einhergingen. Sie resultierten aus einer expansiven Territorialpolitik, die Interessen anderer schädigte und im Falle Tirols wohl auch das moralische Empfinden mancher Fürsten traf und daher weiterreichende Auswirkungen hatte.

Innerhalb Bayerns selbst gelang zwar, ohne große Konflikte und begünstigt durch dynastische Zufälle (durch das Aussterben einer wittelsbachischen Linie), die Einbeziehung des niederbayerischen Raums in die bayerische Herrschaft Ludwigs und seiner Familie (was aber noch lange nicht zu einem geschlossenen bayerischen Herrschaftsgebiet führte, da man an der Teilungspraxis festhielt). Der (letztlich nur vorübergehende) Erwerb Tirols hingegen belastete nicht nur das Verhältnis zu den geschädigten Luxemburgern, sondern wirkte sich auch auf die allgemeinen Verhältnisse aus. Dass der Kaiser, wenn auch gestützt auf (anderweitig edierte) Gutachten seiner gelehrten Parteigänger Wilhelm von Ockham und Marsilius von Padua, eventuell die Kompetenz zur Scheidung der Ehe Margarethe »Maultaschs«, der Erbin Tirols, von ihrem luxemburgischen Gemahl beanspruchte (Nr. 988) und dann auch noch zur Förderung von deren neuer Ehe mit



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

seinem eigenen Sohn die Dispens wegen zu naher Verwandtschaft erteilte (Nr. 989), widersprach allen Rechtsgewohnheiten und -traditionen und bedeutete zweifellos einen Übergriff auf den kirchlichen Zuständigkeitsbereich. Ob es sich bei diesen Urkunden jedoch nur um Entwürfe handelt oder ob sie wirklich rechtskräftig geworden sind, geht aus der Edition nicht klar hervor. Der zweimalige lapidare Hinweis »Entwurf eines Hofgerichtsurteils nach Marsilius von Padua« (S. 212 u. 214) dürfte dem mit der Materie Unvertrauten kaum genügend Aufschluss bieten. Dass sich der Papst, dem die an Ludwigs Hof geführte Diskussion über die kaiserliche Scheidungskompetenz offenbar zu Ohren gekommen war, auch wenn es nicht zu entsprechenden Handlungen gekommen sein dürfte, durch solche Vorgänge düpiert fühlen musste, versteht sich von selbst. So wurde durch diese Anmaßung des Kaisers – in Verbindung mit den übrigen, die Päpste betreffenden Konflikten – der etwas später erneut angestrebte Ausgleich mit dem Papsttum (Nr. 1149) unmöglich. Vor dem Hintergrund dieses Ausgleichsbemühens ist im Übrigen auch Ludwigs außenpolitischer Kurswechsel weg von Edward III. von England, dem das 1338 übertragene Reichsvikariat im April 1341 entzogen wurde (Nr. 885, vgl. 857), hin zu Philipp VI. von Frankreich (Nr. 854) zu verstehen, wurde der französische König doch sofort als Vermittler beim Papst tätig (Nr. 874). Eine besondere Stringenz der kaiserlichen Politik lässt sich in solch widersprüchlichem Handeln und sich gegenseitig hemmendem Vorgehen allerdings nicht erkennen.

Ein besonderes Stück, das offenkundig vor allem vor dem Hintergrund moderner Umweltdiskussionen in die Sammlung aufgenommen worden ist, diente dem Ressourcenschutz (Nr. 762), verbot der Kaiser doch im Juli 1340 wegen der *grozzen gebresten* am Nürnberger Reichswald, verursacht *von den colern*, aber auch wegen anderer Schäden (*von andern gebresten*) die Nutzung des Forstes für die Köhlerei und Glasherstellung sowie die dazu nötige Holz-, Harz- und Pechgewinnung *ewiglich*. Freilich sollte man hier die Parallele nicht allzu intensiv und allzu lang ziehen. Ob die geäußerte Sorge der kaiserlichen Sachwalter wegen der Waldschäden einen »ökologischen Protest der Fachleute« (S. XI) darstellte, ist doch wohl eher unwahrscheinlich und bedürfte zumindest einer eingehenden Untersuchung, zumal moderne Probleme und Begriffe selten mittelalterliche Verhältnisse zu erklären vermögen und damals Natur wie Umwelt gegenüber dem Menschen zumeist überlegen und oft bedrohlich waren. Trotzdem aber oder gerade deshalb ist der Fall bemerkenswert, und man wüsste gern, ob und, wenn ja, wie viele Vergleichsfälle es gibt.

Insgesamt bietet der Band erstmals bzw. erstmals kritisch oder an entlegener Stelle edierte Dokumente und ermöglicht dadurch sowohl eine besser fundierte Beschäftigung mit der Geschichte Ludwigs des Bayern als auch in manchen Fällen die Verfolgung ganz neuer Fragestellungen. Man kann daher nur hoffen, dass die Ankündigung eines baldigen Erscheinens des letzten Bandes der »Constitutiones« des wittelsbachischen Kaisers rasch Wirklichkeit wird.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Rory Naismith, David A. Woodman (ed.), Writing, Kingship and Power in Anglo-Saxon England, Cambridge (Cambridge University Press) 2018, XXX–336 p., 12 fig., ISBN 978-1-107-16097-2, EUR 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Tom Licence, Norwich

Simon Keynes has been shaping the study of Anglo-Saxon England for a generation. Over some forty years, he has inspired many more scholars than can be drawn into one *Festschrift*, but the contributors to this welcome volume reflect the diversity of his interests and his formative influence in multiple fields of study. There is, moreover, a warmth to their contributions. No contributor strains to impress; each is comfortable in their specialism, knowing from experience that they have the honorand's attention.

The essays may be divided into three camps. First are those that synthesize and consolidate. Second are the stimulating essays, which »get us thinking«, as one contributor puts it. Third are the revisionist essays, which dismantle and rebuild. There has always been room in Anglo-Saxon studies for a range of scholarship and research.

David Woodman's chapter revisits the »hagiographic feud« between the first »Life of St Cuthbert« and the »Life of Wilfrid«, connecting writing and assertions of power in northern hagiography and charters. Rory Naismith's essay amplifies his criticism of Dolley's model of sexennial recoinage and leans (with David Pratt's piece) towards the maximum view of the late Anglo-Saxon state. Levi Roach too develops ideas fashioned in his previous publications. Here he uses charter evidence to argue that the years 993 and 1005 were turning points in Æthelred's reign. To his prior analysis of S 876 of 993 (which he reads as sounding a return to the policies of Edgar and Æthelwold), he appends a discussion of S 911 of 1005 which also, unusually, refers to contemporary events and which Roach reads as almost heralding the »palace purge« of 1006.

Sarah Foot's stimulating chapter asks whether Bede promoted a distinct ideal of kingship. Considering his kings in relation to their kin, their ministry, and the ways in which they died in Bede's narrative, she concludes that Bede regarded kingship as service and, if necessary, sacrifice. The paternalistic model of kingship she finds in the »Ecclesiastical History« is not out of step with biblical ideals of kingship, but Foot tries out the idea that Bede may have invested exemplary kings with idealized fatherly attributes because he yearned for a father. Foot thus invites us to consider the psychological legacy of his putatively disrupted childhood. Jinty Nelson too invites us to peer through a new lens, not at Bede but at a rumoured plot to oust Pope Hadrian I. She interprets the rumour as a device to unsettle the pope during a phase of tense relations between Hadrian and Charlemagne. Foot and Nelson are trying out ideas for their forthcoming biographies of Bede and Charlemagne respectively.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pauline Stafford gets us thinking about Æthelred's daughters. We see their outlines appear rather like the sand people of Sutton Hoo. There is the danger that further trowelling would destroy the evidence. Helen Foxhall-Forbes challenges orthodoxy in a different way, not by calling for the proper restoration of women to male histories, but by questioning Robert Bartlett's claim that it is possible to reconstruct the judicial ordeal. By arguing that contemporaries were less sure of the process than Bartlett thought they were, she reopens a debate. Julia Crick follows the complicating approach by reconsidering the gendering of prayer formulae. Both she and Francesca Tinti challenge the prevalence of functionalist hypotheses, the former in explaining the presence of prayer formulae for men and women, the latter in accounting for bilingualism in charters from the Worcester archive. Tinti identifies a campaign, during Oswald's pre-York Worcester years, to record the leasing of episcopal estates. This effort could have accompanied the increase in the use of three-lifetime leases, for leases spanning three generations would extend beyond living memory and required documentation to ensure reversion to the lessor.

David Pratt asks important questions about geld (the land tax). Was it one of the burdens from which bookland was exempt? Pratt argues no, observing that from Æthelred's reign the writ, and the shire court, enabled the king and royal agencies to grant geld exemption, beneficial hidation, and sake and soke, none of which were included among rights conferred by diplomas. This is a valuable contribution to explaining the increased prevalence of the writ and decline in diploma use over the eleventh century. Katy Cubitt's contribution reassesses the worldview of Archbishop Wulfstan. By distinguishing between two mental projections of the endtimes, namely »psychological imminence« (having the endtimes ever in one's thoughts) and »predictive imminence« (turning one's thoughts to them in moments of anticipation), Cubitt demonstrates the dominance of the former in Wulfstan's thinking. She is able thus to reinterpret his apocalypticism, not as the passing phase observed by Dorothy Bethurum, but as a deep trait of his religious awareness which affected his worldview throughout his preaching career. In so doing, Cubitt refines the chronology of Wulfstan's sermons.

The contribution students will most enjoy is David Dumville's panoramic reassessment of the origins of the English kingdom – a tour-de-force that delights in difficult terrain. After contending that the Britons suffered literal and cultural genocide, he advocates a bottom-up approach by urging us to envisage a land of multiple peoples and their rulers (sometimes kings), comprising blocs that came together to form larger, more transient territorial alliances under over-kings. We need to think of a land full of petty kings, misleadingly reduced to sub-royal status by later centralising histories. Opposing the teleological »game« of identifying »antecedents« to union, while pushing back against the »marked trend [...] to argue for ever bigger, more intrusive government at ever earlier dates« (p. 102), Dumville nevertheless concedes that for Alfred the »unification of the English was an essential aspect of policy« (p. 115). Alfred's legacy, to that extent,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

survives the rampage, though Dumville breathes mischievous life into Smyth's thesis that Asser's Life is a forgery (p. 112); and he dates the creation of England to 12 July 927.

Just as it is difficult to encapsulate the interests of the honorand, it is no easy task to capture the spirit of Anglo-Saxon England. A recent exhibition at the British Library had the title »Art, Word, War«; and the editors of this volume have identified common themes in their title, »Writing, Kingship and Power«. They define power in the Weberian sense as capacity to exert one's will over others. Sarah Foot reminds us, however, that to rule was to serve and protect – and it is well to remember that writing subverted power of the worldly kind modelled by Weber, as in the hagiography of saints who renounce worldly influence to gain power with God. To kingship one might add queenship, which invested its bearers with powers kings lacked, as Pauline Stafford has shown elsewhere. My point in all of this is that the volume might have done a little more to challenge conservative ways of thinking, which are at once a safe passage, for Anglo-Saxonists, and a headwind.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66345](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66345)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Frank Rexroth, Fröhliche Scholastik. Die Wissenschaftsrevolution des Mittelalters, München (C. H. Beck) 2018, 505 S., 8 farb. Abb., 6 Karten (Historische Bibliothek der Gerda Henkel Stiftung), ISBN 978-3-406-72521-0, EUR 29,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Poirel, Paris

Dans les années 1170 à 1200 environ, l'Europe a connu une révolution, affectant le savoir, les pratiques intellectuelles qui le constituent, les groupes sociaux qui le transmettent: elle se fait sentir jusqu'à nos jours. Si l'on résume ainsi la thèse de Frank Rexroth dans son livre »Fröhliche Scholastik«, personne ne la contestera. En effet, le passage complexe et souvent tumultueux d'une culture monastique à une culture universitaire; la naissance d'un milieu de maîtres urbains dont Abélard est la figure la plus emblématique; la généralisation de méthodes nouvelles pour chercher, tester et transmettre des corpus toujours plus larges de connaissances; la mise en place d'un commun idéal de savoir universel et de défense corporatiste de ceux qui l'enseignent: tout ceci, depuis des décennies, a fait l'objet de publications nombreuses et solides.

Qu'apporte de différent le livre »Fröhliche Scholastik«? D'abord, un ton neuf, peu académique. L'écriture est prompte, vivante, personnelle, efficace. Ensuite, un souci d'aborder la »révolution du savoir« en conjuguant toutes les approches: non seulement l'histoire intellectuelle, l'histoire institutionnelle et l'histoire sociale; mais aussi, ce qui est plus rare, l'histoire des émotions, des mentalités, des regards croisés que portent l'un sur l'autre le cloître et la chaire, et même une sensibilité particulière au lieu. Ce qui, enfin, distingue surtout l'ouvrage, c'est sa thèse, exprimée p. 33–34: »À cette époque, pour la première fois depuis l'Antiquité, un moment nécessaire de la pensée scientifique apparaît: sa qualité autoréférentielle. Il faut entendre par là que la science peut désormais se référer à elle-même en premier lieu, au lieu de se définir par rapport à des réalités non scientifiques comme la religion ou les pouvoirs.« C'est ce que résume, non sans audace, la quatrième de couverture: »les savants se sont libérés des certitudes religieuses du passé et ont poursuivi leurs propres questions.«

Pour soutenir ce propos, l'ouvrage est structuré en dix chapitres, rangés en un ordre à la fois thématique et chronologique. En introduction, l'auteur présente son projet de pratiquer l'»anachronisme productif« et d'examiner dans quelle mesure la science occidentale est un produit du Moyen Âge en ce que le savoir y est sa propre fin: »Contre le temps« (I). Dans »L'école de la loyauté: instruire et s'instruire dans le haut Moyen Âge« (II), il examine l'ancien modèle d'enseignement, celui des cloîtres et des cathédrales du haut Moyen Âge, marqué d'abord par un idéal d'éducation »totale«, fondée sur un rapport de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

maître à élève, mais où peu à peu se font jour des sentiments plus personnels de vénération du maître, d'amitié mais aussi de jalousie et de rivalité entre condisciples: de là l'éthos concurrentiel et agonistique des écoles, où le respect de l'autorité magistrale le cède à une recherche de la vérité pour elle-même.

Dans »Groupes d'enthousiastes: l'école comme lieu utopique à l'époque de la réforme de l'Église« (III), l'auteur rapproche de façon suggestive les écoles indépendantes, comme celle d'Abélard, des nouvelles communautés érémitiques, dont l'essor est favorisé par la Réforme grégorienne. Dans »La Renaissance de la pensée et de la connaissance scientifiques (v. 1070–1115)« (IV), il montre comment l'essor de la logique contribue à former un idéal réflexif, collectif et argumentatif du savoir. Dans »Pierre Abélard et la nouvelle science« (V), il présente la carrière et les pratiques du »chevalier de la dialectique« comme typiques d'une nouvelle façon, irrévérente envers les autorités, d'envisager et de manier les savoirs.

Dans »Les écoles d'Abélard: une histoire sociale de la vérité« (VI), il examine l'expérience abélardienne de fondation d'une nouvelle forme d'école et les critiques qu'elle ne tarde pas à rencontrer. Après Abélard, l'ancien idéal quasi-érémitique est supplanté par un nouveau modèle, celui des centres intellectuels urbains, de façon privilégiée à Paris, d'une autre manière à Tolède, grâce à la rencontre entre lettrés chrétiens, juifs et musulmans: c'est »Le milieu scolaire à Paris« (VII). Dans la seconde moitié du XII^e siècle, le monde lettré se diversifie, on y distingue trois types de discours sur le savoir: celui ancien des moines, celui récent des maîtres urbains, celui émergent des humanistes, plus proches des cours séculières: »Le savoir produit et ordonne les choses du monde« (VIII). Avec l'essor des écoles de Bologne et la renaissance du droit savant, canonique aussi bien que civil, apparaît la question d'une orientation du savoir vers une utilité pratique, au service des pouvoirs ecclésiastiques et séculiers: »Vérité et utilité« (IX). Enfin, née au tournant du XIII^e siècle, l'université médiévale, appelée à se répandre à travers toute l'Europe médiévale, fonde les diverses disciplines et pratiques intellectuelles en un corpus unique de connaissances, tandis que le groupe social qui les enseigne s'érige en une communauté institutionnelle. Grâce à cela se perpétue ce qu'avait élaboré le siècle et demi précédent: »Nous, l'Université: la corporation des lettrés« (X).

Comme tout travail, l'ouvrage de Frank Rexroth a ses limites. En particulier, l'historien francophone regrettera que la bibliographie, surtout germanique et anglo-saxonne, ignore des travaux fondamentaux des écoles française et italienne, notamment ceux de Jacques Verger sur l'histoire de l'enseignement et de Jean Jolivet sur la pensée d'Abélard, alors même que ce personnage est la figure centrale de l'ouvrage.

Le besoin d'une bibliographie plus large se fait spécialement sentir à propos de l'affirmation directrice de l'ouvrage, à savoir que, pour la première fois depuis l'Antiquité, la science a dans la période étudiée un caractère autoréférentiel, c'est-à-dire indépendant de toute foi chrétienne ou de toute soumission aux pouvoirs. Cette affirmation nous semble en particulier devoir être précisée ou corrigée dans le cas d'Abélard. Sa préface du »Sic et non« ne peut



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

en effet être invoquée comme un exemple de *Respektlosigkeit* envers les autorités du passé, mais comme une tentative pour résoudre le problème incombant à tout lecteur qui, au contraire, les respecte: celui de leur contradiction apparente.

Comme l'a montré Jean Jolivet dans »Arts du langage et théologie«, Abélard met son exceptionnel talent dans les arts du *trivium* à désambiguïser des énoncés douteux et à concilier des *auctoritates* qui »semblent« en conflit (*adversa videantur*) pour les accorder, comme dans ses »Theologiae« ou ses commentaires. Voir dans »sembler« ici le simple adoucissement d'une provocation (p. 180, à propos de la préface du »Sic et non«) n'est donc pas fidèle à sa pensée. La question du respect des *auctoritates* est à réinterpréter autrement.

Ces réserves à part, l'ouvrage de Frank Rexroth forme, sur le siècle et demi qui prépara l'âge universitaire, un essai brillant, agréable à lire, rempli de rapprochements féconds et qui donne à penser. On lui sait gré notamment d'attirer l'attention sur la période précédant ce que Jacques Verger nomme la »révolution scolastique« et qui se signale en effet par son caractère »joyeux«, dynamique, foisonnant, ouvert et confiant dans les possibilités de la raison.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66346](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66346)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kathryn L. Reyerson, *Mother and Sons, Inc. Martha de Cabanis in Medieval Montpellier*, Philadelphia (University of Pennsylvania Press) 2018, VIII–256 p., 5 fig., 4 maps (The Middle Ages Series), ISBN 978-0-8122-4961-3, GBP 50,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stephan Köhler, Mannheim

Der mittelalterliche Kaufmann ist eine der am besten untersuchten Figuren des Mittelalters. Sein Wirken ist Thema zahlreicher Untersuchungen zu Formen mittelalterlicher Wirtschaftspraktiken, zu vormodernem Handel oder zu den Ursprüngen moderner Institutionen. Weniger Aufmerksamkeit wurde hingegen der Rolle der Frau innerhalb der mittelalterlichen Wirtschaft eingeräumt, wenngleich es hier zu beachtlichen Fortschritten innerhalb der Forschung in den letzten drei Jahrzehnten gekommen ist.

Die Studie von Kathryn Reyerson über Martha de Cabanis, eine Frau aus einer reichen Kaufmannsfamilie des mittelalterlichen Montpellier, reiht sich in die Historiografie über die Rolle der Frau als Witwe ein (S. 1). In »Mother and Sons, Inc.« wird die Geschichte der verwitweten Martha beschrieben, die nach dem Tod ihres Mannes Guiraudus 1326 die Vormundschaft für ihre drei unmündigen Söhne (Jacobus, Guiraudus und Johannes) übernimmt und die Familiengeschäfte weiterführt. Die Ereignisse werden über mehr als zwei Jahrzehnte anhand von Primärquellen, die mehrheitlich aus den Registern der Notare Jean Holanie und Guillelmus Nogareti bestehen, geschildert¹. Der Fokus liegt dabei immer auf der Rolle von Martha, die erst als Vormund und später als Geschäftspartnerin ihrer Söhne in Erscheinung tritt.

Die Autorin ist eine auf dem Gebiet der Wirtschaftsgeschichte MontPELLiers ausgewiesene Expertin. Seit über 40 Jahren erforscht sie die mittelalterliche Geschichte der Stadt anhand von Notariatsakten. Von ihrer langjährigen Beschäftigung mit dem Thema zeugen zahlreiche Studien. Im Mittelpunkt früherer Arbeiten stand nicht zuletzt die Rolle von Frauen in Montpellier². Die hier vorgelegte Studie bildet eine Erweiterung ihrer älteren Abhandlungen zu Montpellier. Bereits in ihrer 2001 erschienenen Monografie »Art of the Deal« untersuchte sie die Entourage mittelalterlicher Kaufleute und legte dar, mithilfe welcher Personen (Notare, Verwandte, Broker) Geschäfte zustande gekommen sind³. Dies geschah hauptsächlich anhand der Geschäftsakten der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Das Geschäft (*hospitium*) der Cabanis wird bereits 1301 in der Imbreviatur von Jean Grimaud erwähnt. Archives municipales de Montpellier, BB 2, fol. 38r.

² Kathryn Reyerson, *Women's Networks in Medieval France. Gender and Community in Montpellier, 1300–1350*, Cham 2016.

³ Kathryn Reyerson, *The Art of the Deal. Intermediaries of Trade in Medieval Montpellier*, Leiden 2001.



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Cabanis-Brüder, deren Mutter Martha nun im Mittelpunkt dieses Buchs steht. Eine Kenntnis der früheren Studie ist für die Lektüre des vorliegenden Werkes nicht notwendig, wenngleich es für den breiteren Kontext hilfreich ist.

In dem Buch geht es um die rechtliche Stellung der Witwe Martha und ihr faktisches Handeln während der Zeit ihrer Vormundschaft für ihre Söhne. Reyerson nennt die Ziele ihres Buches in der Einleitung (S. 7). Sie will erstens das »realisierte Potenzial« von Martha als Witwe und als handelnde Person beschreiben, zweitens der Leserin und dem Leser die Welt einer mittelalterlichen Kaufmannsfamilie aus den 1330er und 1340er Jahren nahebringen und drittens das Leben einer Frau aus einer gehobenen Schicht in einer mittelalterlichen Großstadt veranschaulichen. Dazu bezieht sich die Autorin auf vergleichbare Studien über die Rollen von Frauen und Witwen in europäischen Gesellschaften und fragt danach, wie sehr Recht, politisches System und Ideologie die Rolle der Frau bestimmt haben (S. 1–8).

Demnach war der Handlungsrahmen von Frauen sehr stark von ihrer gesellschaftlichen Stellung und ihrem Vermögen abhängig. Eine Sonderstellung hatten jedoch Witwen, denen sich nach dem Ableben ihres Ehegatten neue gesetzliche Handlungsräume öffneten. Wie sehr diese von den Frauen ausgefüllt werden konnten, variierte stark. Während einige Forscherinnen wie Marie Kelleher und Judith Bennet ein weitgehend negatives Bild von weiblichen Gestaltungsfreiräumen zeichneten, ist Kathryn Reyerson im Falle der Aktivitäten von Martha de Cabanis optimistischer (S. 148)⁴.

In insgesamt neun Kapiteln über Montpellier im Mittelalter (Kap. 1), Marthas Familie (Kap. 2), ihre Hochzeit mit Guiraudus und seine Familie (Kap. 3), über Marthas Haus und Besitzungen (Kap. 4), Guiraudus Tod und frühes Witwentum (Kap. 5), rechtliche Schwierigkeiten als Vormund ihrer Kinder (Kap. 6), geschäftliche Aktivitäten als Vormund (Kap. 7), Immobiliengeschäfte (Kap. 8) und schließlich über ihre Rolle als Geschäftspartnerin ihrer Söhne (Kap. 9) zeichnet Reyerson ein detailreiches Bild von Marthas Haushalt. Ihre Ausführungen beschränken sich dabei nicht nur auf die faktische Rekonstruktion von Rechtsgeschäften, sondern sie stellt auch kritische Überlegungen über Marthas Beweggründe an und warum sie sich für oder gegen bestimmte Aktionen entschieden hat – bspw. bei der Wahl von Geschäftspartnern für sich oder ihre Söhne (S. 92–95) oder im Falle von Immobiliengeschäften (S. 124–126).

Besonders hervorzuheben ist der methodische Umgang der Autorin mit den Quellen. Einleitend stellt sie fest, dass normative Quellen wie Rechtstexte und Gesetze ein recht negatives Bild davon zeichnen, was Frauen erlaubt war und was nicht (S. 2). Daher stützt sich Reyerson auf Quellen alltäglicher Geschäfte, nämlich Notariatsregister, die in Montpellier in großer Zahl vorhanden sind. Vor allem bei den Notaren Jean Holanie und Guillelmus Nogareti

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66347](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66347)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

⁴ Judith Bennet, *History Matters. Patriarchy and the Challenge of Feminism*, Philadelphia 2006; Marie Kelleher, *The Measure of Woman: Law and Female Identity in the Medieval Crown of Aragon*, Philadelphia 2010.

finden sich zahlreiche Geschäfte der Cabanis-Familie aufgezeichnet (S. 155f.). Nun sind Notariatsregister keine einfach handhabbaren Quellen. Auch in Montpellier gibt es immer wieder Lücken in der Überlieferung, und so kommt es, dass zu Martha und ihrer Familie zwar sehr viel Material existiert, aber eben auch ein großer Teil fehlt (S. 94).

Der Autorin gelingt es dennoch, das Geschäftsleben von Martha und ihrer Familie weitgehend zu rekonstruieren. Einige Beispiele mögen dies veranschaulichen. Die Tatsache, dass Martha häufig alleine Geschäfte tätigte, zeigt, dass sie die volle Verantwortung für ihr wirtschaftliches Handeln trug. Ihren Geschäften wohnten, ebenso wie den Geschäften ihrer Söhne, bestimmte Personen aus ihrem näheren Umkreis als Zeugen bei (S. 91, 117). Dies waren teils Verwandte, teils Geschäftspartner, die in unterschiedlichen Beziehungen zu Martha standen. Ihre Bedeutung erschließt sich erst aus dem Studium der Quellen. Auch Geschäftsreisen können indirekt aus den Quellen abgeleitet werden. So schließt Reyerson aufgrund des Erscheinens bzw. Nicht-Erscheinens von Jacobus Cabanis vor dem Notar auf mögliche Abwesenheiten aus Montpellier und Geschäftsreisen (S. 137). So plausibel diese Argumentationen auch sein mögen, so sind sie doch immer mit einem Konjunktiv versehen.

Die Studie über Martha de Cabanis ist ein wertvoller Beitrag zur Erforschung der Handlungsmöglichkeiten von Witwen im Mittelalter und birgt Überlegungen zu wichtigen Themen wie Rechtsgeschichte, materieller Kultur oder dem europäischen Heiratsmuster. Positiv hervorzuheben sind die hilfreichen Handreichungen wie Glossar, Index, Karten und Abbildungen sowie drei Appendizes zu den Quellen, Namenspraktiken und Geld. Das Buch besticht durch seine präzise Sprache sowie seine mikrohistorischen Untersuchungen über mittelalterliches Wirtschaften. Gerade der vorbildhafte Umgang mit den Notariatsquellen lässt hoffen, dass auch zukünftige Studien aus dem Reichtum der notariellen Überlieferung schöpfen werden.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Benoît de Sainte-Maure, Three Anglo-Norman Kings. The Lives of William the Conqueror and Sons by Benoît de Sainte-Maure. Translated with an introduction and notes by Ian Short, Toronto (Pontifical Institute of Mediaeval Studies) 2018, VIII–227 p. (Mediaeval Sources in Translation, 57), ISBN 978-0-88844-307-6, USD 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
David Bates, Norwich

This book is another of Ian Short's many contributions to making twelfth-century historical writing in vernacular French accessible to a much wider audience. An authoritative translation is accompanied by an impeccable literary introduction, taking us into a complex literary world of historical writing which made claims to be factually accurate while it was accompanied by panegyric and rhetoric. Using as his principal source Robert of Torigni's version of the »Gesta Normannorum Ducum« which was completed by 1139, Benoît is identified by Ian Short as an author who presents himself as an intermediary between Latin and vernacular historical writing (p. 7). He also rightly emphasises, as others have also done, that Benoît's huge work is a »Histoire« and not a »Chronique« (p. 6, note 20), the word used in Carin Fahlin's edition on which all continue to rely and to which he makes a small number of amendments.

This book contains a translation of only a quarter of Benoît's poem, lines 33,445 to 44,544 devoted to the lives of William the Conqueror, Robert Curthose, William Rufus, and Henry I. The sections devoted to the earliest Viking incursions into France and the Norman rulers before William the Conqueror's father Duke Robert the Magnificent are briefly described in the Introduction on p. 21–22. Given the extent of the interest in the history of Normandy before 1066 and related matters, readers' appetites must certainly have been whetted for more. However, given the poem's scale, to translate only a quarter of it is entirely legitimate.

Ian Short skilfully makes his way through many of the controversial issues relating to Benoît's history, the most notable of which are surely its relationship to Wace's »Roman de Rou« and Henry II's decision to replace Wace by Benoît and the two historians' different approaches to their subjects. In developing Françoise Vieillard's conclusions, based on a study of the surviving manuscripts of the »Roman de Rou«, that Benoît used its first version and that Wace and Benoît were writing almost contemporaneously with each other, with Benoît starting work in 1165 approximately five years later than Wace, an English readership is presented with a significant reappraisal of historical writing in the early years of Henry II's reign.

The likely context for composition therefore becomes participation in the period of the 1150s and 1160s when interest in the Norman past and their conquests was especially dynamic, something that is epitomised by Robert of Torigni's »Chronicle«



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

and Wace. These sections and the text of the »Histoire« provoke the thought that the notion of Benoît as a monk cloistered in a monastery in the Touraine may need reassessment. If he started work in 1165, why should he have been interested in writing a history of the dukes of Normandy? And how did he obtain access to, for example, the »Gesta Guillelmi« of William of Poitiers, the »Historia Ecclesiastica« of Orderic Vitalis, the early version of Wace's »Roman de Rou«, and the information that shaped the remarkable account of Duke Robert the Magnificent's courting of Herleva, as well as other parts of the narrative that have no obvious literary source? While the extent of knowledge of the »Gesta Guillelmi« and the »Historia Ecclesiastica« is too often under-estimated, his diligence in seeking them out is notable as also is the sheer power of the narrative of the courtship and its rejection of much that Orderic wrote on the subject. With all this in mind, the comments on »the process of assimilation which saw the Normans identify with the English and their culture« and the resort to that vague word *Normanitas* (p. 7–8) strike me as being likely to be ill-judged. Albeit that more prosopographical research is needed to illuminate cross-Channel movement, it is surely better to think in terms of an elite celebrating their history and the *renovatio imperii* of Henry II.

The book benefits from an informative set of notes, although a few would have benefitted from elaboration or reflection. Thus, to describe Duke Robert's relationship with Herleva as an »illicit liaison« runs contrary to what we know of the unions of every Norman ruler from Rollo onwards and a great deal of modern scholarship. To describe Count Guy of Brionne's father as »one Rainald« (p. 193) is to overlook evidence accessible in Burgundian charters. There are occasional mistakes, with Michelle Szkilnick's name misspelt at p. 7, note 21 and Elisabeth van Houts's at p. 26, note 40. Drawing attention to such slips is a reviewer's responsibility. But the chief one is to express admiration for this fine translation and to thank Ian Short for another contribution that will expand further collaboration between historians and literary scholars and deepen understanding of the 12th-century world.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Yoric Schleef, Natacha Helas (éd.), Cartulaire de l'abbaye de Saint-Pierremont (1095–1297). Édition d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de France, nouvelles acquisitions latines, 1608, Turnhout (Brepols) 2019, 375 p., 2 ill. (Atelier de recherche sur les textes médiévaux, 25), ISBN 978-2-503-58084-5, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

L'abbaye de Saint-Pierremont a été fondée en 1095 dans le Nord-Ouest du diocèse de Metz, près des limites des diocèses de Verdun et de Trèves, par une charte donnée par Mathilde de Toscane, dame du lieu, à la demande de deux clercs messins. C'était une abbaye de chanoines réguliers, indépendante, dont le patrimoine se trouvait pour l'essentiel à proximité du monastère, mais comprenait aussi des possessions plus excentrées, notamment dans la région viticole d'Ars-sur-Moselle ou dans le centre de production de sel de Vic-sur-Seille. D'importance moyenne (elle comptait semble-t-il une vingtaine de chanoines), elle n'en était pas moins régie par plusieurs officiers (vestiaire, pitancier, trésorier, sacristain, aumônier, infirmier, aumônier).

L'abbaye était masculine, mais jusqu'à ce qu'un privilège d'Alexandre III vienne y mettre bon ordre en 1181, de jeunes converses fréquentaient le monastère, y compris dans l'enceinte monastique: le pape interdit en tout cas à l'abbaye de recevoir encore des converses de moins de 50 ans, et leur interdit l'accès à la clôture. L'abbaye disposait d'un prieuré, et exerçait son patronage sur 13 paroisses, mais en confiait la *cura animarum* à des prêtres séculiers.

Le cartulaire de cette abbaye était inédit; Yoric Schleef et Natacha Helas, qui en avaient assuré la transcription dans un mémoire de DEA (diplôme d'études approfondies) réalisé en 2000, ont repris le travail et l'ont mené jusqu'à la publication. Ils ont travaillé à partir du ms. Paris, B.N.F., n. acq. lat. 1608, qui contient également un livre foncier dont Yoric Schleef avait donné une édition en 2013.

Ce cartulaire a été commencé en 1292 selon la volonté de l'abbé Jacques (1284–1299). Il y a en réalité deux cartulaires de Saint-Pierremont réalisés dans les dernières années du XIII^e siècle, l'autre étant également conservé à la B.N.F., sous la cote lat. 12866. Yoric Schleef et Natacha Helas constatent que le ms. lat. 12866 a été réalisé de manière beaucoup moins soignée que le ms. n.a.l. 1608: ils en déduisent que le premier est un exemplaire de travail et de consultation, le second un exemplaire de conservation. Ils montrent aussi (mais sans avoir fait, semble-t-il, de collation exhaustive) que le 12866 ne peut être une copie du 1608. On ne sait cependant pas avec certitude si le second a été copié sur le premier, ou si tous deux ont été réalisés à partir des originaux. Très rares sont les originaux conservés.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Les actes sont de genre très divers: il y a des lettres pontificales, des chartes concédées par exemple par les évêques, mais aussi des actes plus informels. Beaucoup d'actes sont de simples notices, pour lesquelles il est même impossible d'affirmer qu'il n'y ait jamais eu d'original, et qui ont pu être transcrites dans un premier temps dans une sorte de *Liber traditionum* avant d'être copiées dans le cartulaire.

Il faut toujours se réjouir de la parution d'une édition de textes anciens. La publication du cartulaire de Saint-Pierremont permettra de mieux étudier cette abbaye, et surtout de mettre à la disposition des chercheurs le texte de quelque 250 actes des XII^e et XIII^e siècles. On en sera donc reconnaissant aux auteurs, de même qu'on leur saura gré d'avoir repris, presque vingt ans après, un travail d'étudiants. D'autant que, et c'est un élément essentiel, les transcriptions sont pour l'essentiel de grande qualité (même si la ponctuation est parfois erratique).

Le recenseur regrette cependant de devoir relever que l'édition du cartulaire de Saint-Pierremont ne correspond pas aux standards de qualité actuellement requis. Le choix même de publier un seul cartulaire de l'abbaye, sans prise en compte des (rarissimes) originaux, ni surtout de l'autre cartulaire (sans compter d'autres copies éparses et éditions anciennes, correctement signalées mais non collationnées) est très problématique. Il est vrai que les auteurs ont choisi de publier en annexe le texte des originaux ou des copies revêtues de signes de validité (*vidimus?*), mais cela fait une double transcription d'un même acte. Les carences de la liste chronologique des actes (qui n'indique par exemple pas les auteurs) empêche une bonne utilisation du recueil. Les analyses, très brèves, doivent absolument être complétées par la lecture des actes.

L'*index rerum* et l'index des noms propres en revanche sont bien faits, même si le dernier eût été plus utile encore s'il avait été mis en français moderne.

Dans l'ensemble on saluera le travail de Yoric Schlee et Natacha Helas et on profitera autant que possible de leur travail, en regrettant seulement qu'un peu plus d'exigence n'ait pas permis d'arriver à un résultat meilleur, et donc être encore plus utile.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Gero Schreier, Ritterhelden. Rittertum, Autonomie und Fürstendienst in niederadligen Lebenszeugnissen des 14. bis 16. Jahrhunderts, Ostfildern (Jan Thorbecke Verlag) 2019, 393 S. (Mittelalter-Forschungen, 58), ISBN 978-3-7995-4381-1, EUR 52,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Uwe Israel, Dresden

Die im Freiburger Sonderforschungsbereich »Helden – Heroisierungen – Heroismen. Transformationen und Konjunkturen von der Antike bis zur Moderne« entstandene Arbeit geht mit der neueren Literatur (Philippe Contamine, Maurice Keen) von einer Kritik an der lange Zeit prägenden These vom trägen und innovationsunfähigen spätmittelalterlichen Adel aus, mit der Jan Huizinga vor nun einhundert Jahren das Rittertum als »eine exklusive ästhetische Spielerei höfischer Kreise« im notwendigen Konflikt mit der historischen Umwelt in einer Zeit des Niedergangs und Verfalls abgewertet habe (S. 17). Demgegenüber legt der Verfasser in überzeugender Weise dar, dass den von ihm untersuchten ritterlichen »Helden-Modellierungen« aus Frankreich und Deutschland am Übergang vom Mittelalter zur Neuzeit ein nachweisbares Kalkül und wichtige Funktionen bei der Selbstbehauptung gerade des niederen Adels gegenüber der wachsenden Fürstenmacht zukam, wodurch die »Helden weniger Symptome einer Krise denn vielmehr Anzeichen und Ausdruck einer Phase der Anpassung und Neuorientierung waren« (S. 334f.).

Im Zentrum der Freiburger Dissertation von 2016 steht eine »Diskursgeschichte ritterlichen Heldentums«. Zunächst werden einige didaktische und politische Traktate als orientierende Grundlage herangezogen (aus dem französischsprachigen Raum etwa der »Livre de chevalerie« Geoffroy de Charnys, der europaweit modellbildend wurde – aus dem deutschsprachigen der »Ritterspiegel« Johannes Rothes, der in reformorientiertem Impetus statt persönlichem Ehrerwerb den Gemeinen Nutzen als Ziel für einen Ritter ausrief), dann aber vor allem adlige, zum Teil autobiografische Lebenszeugnisse analysiert (Bertrand du Guesclin, Jacques de Lalaing, Georg von Ehingen, Wilwolt von Schaumberg, Pierre de Bayard, Georg von Frundsberg).

Eingerahmt wird dieses materialreiche, mit 140 Seiten umfangreichste Kapitel einerseits von einer einleitenden recht knappen Betrachtung der wirtschaftlichen, sozialen und militärischen Situation des Adels im Spätmittelalter und des vor allem um den ritterlichen Zweikampf und den Begriff der Ehre kreisenden adligen Imaginariums, andererseits von einem zweiten längeren Teil, in dem an drei ausgewählten Beispielen der voraufgegangenen Diskursgeschichte (Guesclin, Lalaing, Frundsberg) die »Entstehungen und Verwendungen« der ritterlichen »Heldenkulte« verfolgt, mithin die Konstruktionen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

der Modellierungen und Absichten ihrer Urheber sowie deren Rezeption und Wirkungsgeschichte nachgezeichnet werden.

Es ist gerade die Rahmung des diskursgeschichtlichen Teils, die die stringent argumentierende Arbeit methodisch auszeichnet. Sie bleibt nicht bei einer formalen oder inhaltlichen Untersuchung von Texten stehen – deren Genese und Überlieferung auch nur am Rande interessieren –, sondern sie bettet diese in die allgemeinhistorischen Entwicklungen ein und verfolgt insbesondere deren teils weit über den Entstehungszeitraum hinausreichenden widerstreitenden Effekte. So kann der Verfasser etwa in einem Kapitel über »konkurrierende Deutungsansprüche um Begängnis und Grab Bertrands du Guesclin in St-Denis« nachweisen, dass die bisher einseitige Lesart des Helden als Paradebeispiel für die Einordnung des Adels in den Königsdienst zu kurz greift (S. 242–256). Diese Konstruktionen waren vielmehr »sowohl städtisch-lokal als auch in adligen, militärisch-professionellen Gruppen verankert und artikulierten sich teils neben, punktuell auch gegen den königlich-höfischen Zugriff auf die Helden-Memoria«; ähnliches gilt für die Heroisierungen des Ritters vom Tränenbrunnen Jacques de Lalaing, der vom herzoglichen »Staatshelden« zum Familienhelden mutierte, wodurch die Memoria »politische Umbrüche und Perioden sozialer Prekarität überstand«; oder des Landsknechtsführers Georg von Frundsberg († 1528), dessen postume Lebensbeschreibung aus der Feder Adam Reißners »die Situation des reichsfreien Niederadels um 1570« in Anlehnung an den Kaiser gegen fürstliche Vereinnahmungsversuche reflektierte (S. 335).

Die Arbeit ist ein gelungenes Beispiel dafür, dass das anwendungsorientierte Aufgreifen theoretischer Konzepte eines Forschungsverbundes bei komplexen Fragestellungen zu überzeugenden Ergebnissen führen kann – wenn dabei die genaue Quellenarbeit nicht zu kurz kommt. Hier werden die Texte grundsätzlich einem »close reading« unterzogen (S. 26), im Falle der Reißnerschen Biografie Frundsbergs die Abhängigkeit von Vorlagen auch in synoptischer Übersicht diskutiert (S. 320–330). Aus einem Teilprojekt heraus wurde ein kritischer Blick auf die schon oft traktierte These vom dekadenten Adel in der Spätzeit des europäischen Mittelalters gerichtet. Heroisierungen, die als vermeintliche Belege für diese offensichtlich zu einfache Deutung der Phänomene gehalten wurden, konnten so in neuer funktionsorientierter Sicht als geeignete Konstruktionen erkannt werden, mittels derer es »Heldenmachen und Verehrergruppen« vor allem im Angesicht einer Neuorganisation des Kriegswesens unter Anwendung von neuen »Techniken, Akteuren und Aktionsweisen« gelang, aus agonalen Traditionen neue Sinnangebote zu generieren (S. 333), d. h. im Angesicht militärischer sowie auch sozialer und ökonomischer Umbrüche »die Vitalität des adligen Standpunktes im historischen Wandel und gegenüber den ausgreifenden Machtansprüchen der Fürsten« und der Monarchie – aber auch gegenüber der Konkurrenz nichtadliger Akteure zu demonstrieren (S. 23f.).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Chantal Senséby (dir.), L'écrit monastique dans l'espace ligérien (Xe–XIII^e siècle). Singularité, interférences et transferts documentaires, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2018, 350 p. (Histoire), ISBN 978-2-7535-6512-8, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Thomas Brunner, Strasbourg

Les treize contributions réunies ici sont de fait les actes d'un colloque tenu à Orléans en mars 2015. Elles sont encadrées par une introduction et une conclusion qui par leur ampleur et leur contenu doivent être considérés comme des articles à part entière et participent, disons-le d'emblée, à la qualité scientifique d'un ouvrage où les références sont riches et précises, les illustrations (dont un cahier en couleur), figures, tableaux, cartes et annexes assez abondants et qui offre au chercheur de solides instruments de recherche: sources et bibliographie générales, *indices nominorum* et *locorum* (p. 283–313). L'ensemble est de haute tenue et dépasse par sa qualité bien des publications de colloques, grâce notamment à sa cohérence à la fois thématique, géographique et chronologique. C'est à peine si l'on ose relever quelques rares coquilles ou erreurs qui ont échappé aux ultimes relectures (tels le nombre de départements de la région Pays de la Loire ramené de cinq à quatre [p. 10, n. 13] ou la mention de »XI^e siècle« pour »XII^e siècle« [p. 81]). Évidemment, là n'est pas l'essentiel.

Ainsi que le rappelle Chantal Senséby à l'issue d'une solide introduction qui dépeint le contexte géographique et historique – notamment sur le plan religieux – du Val de Loire (p. 9–22), deux problématiques animent l'ouvrage. La première est celle des spécificités de »l'écrit monastique« produit et utilisé par les abbayes bénédictines dans cet »espace ligérien« centré sur un axe s'étendant d'Orléans à Angers (mais dont les limites extérieures sont moins nettes). Cette scripturalité monastique ligérienne se distingue-t-elle de ses voisines? Constitue-t-elle une »aire de scripturalité« – pour reprendre la notion proposée par Nicolas Perreaux (p. 33) qui élargit l'idée d'*Urkundenlandschaft* de Heinrich Fichtenau? La seconde problématique est celle des transferts culturels dans le domaine de l'écrit depuis les abbayes ligériennes vers leurs voisines plus ou moins proches.

Le volume est structuré en deux parties, chacune efficacement introduite par Chantal Senséby, qui reprennent au fond la distinction entre les écrits monastiques documentaires (avec les sept contributions de la partie intitulée »Production, singularités et interférences documentaires«) et les autres genres scripturaux (hagiographique, liturgique, historiographique, épistolaire) abordés dans les six articles de la partie »Réseaux, échanges, interactions et influences«. S'en dégage de ce fait un panorama de l'écrit ligérien au Moyen Âge central (même si le XI^e siècle est plus systématiquement abordé que les autres), qui n'est évidemment



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

pas exhaustif mais permet de se faire une bonne idée du paysage documentaire régional.

Corpus, méthodes et approches varient en effet, et c'est sans doute là un des intérêts de l'ouvrage que d'illustrer ce fait la complexité et les diverses dimensions des scripturalités monastiques. Comme à son habitude Nicolas Perreaux prend les choses de haut par l'entremise de bases de données diplomatiques afin de comparer de façon globale les chartes de l'espace ligérien (plus de 20 000 jusqu'en 1350) et celles de la Bourgogne (p. 29–49). Cartes et graphiques d'analyse factorielle à l'appui, il dégage les rythmes spécifiques de production documentaire dans chaque région et sous-région, montrant que l'aire de scripturalité ligérienne (elle-même scindée entre un Nord et un Sud), emboîte le pas à une Bourgogne méridionale plus précoce.

Certes, comme le remarque en conclusion Laurent Morelle (p. 275–276) cette analyse macroscopique pourrait encore être affinée et nuancée en intégrant les contextes propres à chaque établissement monastique. La discussion ouverte ici reprend un problème de fond dans l'utilisation des bases de données numériques, celui, pour faire simple, de la tension entre approches quantitatives et qualitatives. Tout l'enjeu des études à venir sera de pouvoir concilier pertinemment et efficacement ces deux dimensions, complémentaires à notre sens.

Les autres auteurs ont procédé de manière plus classique dans leurs enquêtes, même si la plupart utilisent des bases de données comme celle de l'ARTEM. Grégory Combalbert (p. 51–70) compare ainsi la forme documentaire des actes de Normandie et de la Loire aux XI^e–XIII^e siècles: il en ressort notamment que la narrativité des notices ligériennes est plus marquée et que le Maine et le Perche forment une zone de contact, à la documentation mixte, entre les deux régions. Cyprien Henry (p. 71–86) malmène l'idée de l'unité de la diplomatie bretonne et relève à son tour un gradient dans les pratiques documentaires: la Haute-Bretagne, avec ses nombreux prieurés affiliés aux grandes abbayes ligériennes, est ouverte à leur influence scripturaire, alors que l'Ouest recourt plutôt à la tradition des «chartes celtiques».

Le constat d'une certaine porosité des pratiques entre les deux régions est confirmé par l'étude lexicographique qu'a effectuée Jérôme Beaumon (p. 87–102) sur les noms désignant les prieurés haut-bretons dépendant de monastères de la Loire: la variété lexicale est plus chronologique que régionale (*prioratus* l'emportant au XII^e siècle sur ses prédécesseurs). Du reste, les notices ligériennes étaient loin d'être elles-mêmes formellement homogènes comme le montre Claire Lamy (p. 103–118) dans sa comparaison entre les corpus diplomatiques de Marmoutier et de Saint-Florent de Saumur des années 1050–1100 ou encore l'étude très fine de Chantal Senséby (p. 119–149), menée dans la veine de Peter Rück, des invocations se présentant sous forme de symboles graphiques inspirés du chrisme qui sont présentes sur ces mêmes notices entre les X^e et XII^e siècles. Variables d'une abbaye à l'autre, ces signes ont perduré localement plus longtemps que dans les régions voisines. La première partie se clôt sur la présentation par Paul-Henri Lécuyer (p. 151–164) d'un autre genre documentaire également très ligérien: celui des pancartes, en l'occurrence

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66351](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66351)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

celles des prieurés angevins de l'abbaye Saint-Florent dont elles constituent une production assez caractéristique.

Le second temps de l'ouvrage était nécessaire pour ne pas réduire l'écrit monastique à ces notices et ces pancartes et pour en illustrer aussi bien la variété typologique que la diversité des fonctions. Jean-Hervé Foulon (p. 171–191) montre bien tout le parti qu'il est possible de tirer du croisement des sources à partir de la façon dont l'abbaye de Marmoutier est parvenue à l'emporter sur le métropolitain de Tours dans le dossier de la profession de foi exigée par l'évêque à l'abbé à la suite de la diffusion du pontifical romano-germanique depuis Besançon. L'abandon de la cérémonie fut justifié par des forgeries de diplômes pontificaux et des réécritures historiographiques aboutissant à une confiscation du culte de saint Martin par le monastère. Appliquant pour sa part la méthode éprouvée de l'étude des préambules à la manière de H. Fichtenau, Guy Jarousseau (p. 193–207) se penche sur le discours qu'on y trouve portant sur la figure abbatiale dans les décennies de réforme monastique entourant l'an mil: figure paternelle, berger des moines en charge des âmes et des corps de son troupeau, l'abbé-moine est présenté dans les chartes émises et reçues par son établissement comme une figure apostolique.

Dans les mêmes années, les correspondances d'Abbon de Fleury et de Constantin de Micy étudiées par Noëlle Deflou-Leca (p. 209–229) nous ouvrent à un écrit dont la fonction n'est pas mémorielle mais communicationnelle, même si parfois, comme dans les lettres d'amitiés, il sert surtout à entretenir un lien. Quoique restreints, ces corpus épistolaires inscrivent les abbés ligériens dans un fort réseau régional marqué par la prédominance des échanges entre moines. Julien Bellarbre (p. 231–243) revient pour sa part sur l'origine de la culture historiographique d'Adhémar de Chabannes que Pascale Bourgain attribuait à l'abbaye de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire). Il montre qu'en fait l'Aquitaine n'était pas si en retrait que cela par rapport au reste du royaume et que l'influence de Sens a été primordiale.

Une petite compilation historiographique produite à Jumièges révèle quant à elle la diffusion de l'«Histoire ecclésiastique» d'Hugues de Fleury et permet à Claire Tigolet (p. 245–253) d'étudier le rayonnement de l'historiographie ligérienne en Normandie. Enfin, mêlant analyse des sources hagiographiques, liturgiques (calendriers et bréviaires) et d'une liste tardive de confraternité, Charles Vulliez (p. 255–270) tente de reconstituer le «réseau de sainteté» de Saint-Mesmin de Micy, illustration là aussi d'échanges culturels dépassant le cadre régional.

Les magistrales conclusions de Laurent Morelle (p. 271–281) offrent une synthèse des travaux réunis ici tout en complétant certains dossiers par l'évocation d'autres cas. L'espace ligérien fut selon lui effectivement un pays de l'écrit de premier plan au Moyen Âge central. De par sa capacité à essaimer certaines de ses pratiques documentaires dans les régions voisines tout en entretenant avec leurs établissements des relations liturgiques, culturelles ou de sociabilité, il a joué le rôle d'une plaque tournante culturelle. Il est par ailleurs possible de préciser les caractéristiques de l'aire de scripturalité constituée par l'écrit documentaire monastique ligérien: importance des notices et des pancartes,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

poids de la narrativité, prépondérance des actes de règlement de conflit et de cession de main ferme, spécificité graphique qui fait du val de Loire un »pays du chrisme roi« (p. 278). Enfin, la question des relations documentaires entre abbayes-mères et prieurés est posée.

Pour terminer, on ne peut que souscrire à l'appel final de cet auteur à poursuivre le dépassement du cadre régional pour tenter de mesurer la façon dont ces traditions scripturaires ligériennes ont été touchées par ce qu'il appelle »les amples mouvements qui travaillent progressivement le paysage documentaire« (p. 281) à partir de la fin du XI^e siècle – et qui correspondent à ce que nous appelons, à la suite d'autres, la »révolution de l'écrit«. Le beau volume dirigé par Chantal Senséby offre de bonnes prémices à de telles réflexions, même s'il est déjà fort utile en soi et marquera sans doute un jalon dans les développements actuels de l'historiographie française autour de l'étude des scripturalités médiévales.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Miikka Tamminen, Crusade Preaching and the Ideal Crusader, Turnhout (Brepols) 2018, X-332 p. (Sermo: Studies on Patristic, Medieval, and Reformation Sermons and Preaching, 14), ISBN 978-2-503-57725-8, EUR 95,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michel Balard, Paris

Le recrutement des croisés repose en grande partie sur le succès de la prédication en faveur des expéditions vers l'Orient. Aussi, dès le début du XIII^e siècle, se sont diffusés dans la société occidentale des modèles de sermons pour la croisade, ainsi que des manuels de prédication pouvant aider les clercs à motiver leurs auditeurs à prendre la croix. Ce sont ces textes qu'examine dans son ouvrage Miikka Tamminen. Il retient 36 modèles de sermons de croisade et deux manuels de prédication, dus à huit auteurs, français, anglais et italiens, qui cherchent à définir ce que doit être le «vrai» croisé et les moyens d'atteindre cet idéal. Quel message devait-on transmettre, quels concepts devait-on utiliser pour valoriser la prise de croix et présenter celle-ci comme le moyen suprême de réaliser son salut?

L'auteur divise son étude en quatre chapitres. Il rappelle d'abord les principales études sur les croisades, réparties entre auteurs »traditionalistes« pour qui Jérusalem est le but unique des expéditions, »pluralistes« qui insistent sur les aspects spirituels et psychologiques des croisades, quel qu'en soit le but ultime, et »généralistes« pour qui la croisade est une guerre sainte autorisée par Dieu et par son représentant sur terre, le pape. Puis il présente les principaux travaux sur la prédication de croisade, leurs auteurs, pour la plupart formés à l'université de Paris, les textes enfin, en cherchant à préciser les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits et/ou prononcés, tout en rappelant que certains sont destinés à des catégories spécifiques d'auditeurs et ont pu être réécrits plusieurs années après leur présentation. Au total, vingt-deux modèles de sermons de croisade concernent la Terre sainte, sept les hérétiques, en particulier les Albigeois du Languedoc, trois les Musulmans déportés de Sicile à Lucera par Frédéric II, et deux enfin les Mongols.

Les prédicateurs du XIII^e siècle étaient à la recherche de modèles et d'*exempla* à proposer aux candidats à la croisade. Ils les trouvent surtout dans la Bible. Ainsi, Humbert de Romans fait référence à 103 thèmes de l'Ancien Testament et seulement à 39 de l'Évangile. Joshua, Judas Macchabée, Moïse, David et Aaron sont constamment cités comme modèles par les prédicateurs qui préfèrent de loin mettre en avant les personnages bibliques plutôt que les héros des trois premières croisades. L'ange de la révélation est tantôt identifié comme étant le Christ, tantôt comme étant saint François, tandis que l'Antéchrist porte le nom de Frédéric II. Surtout, les prophéties bibliques sont constamment rapprochées des événements contemporains.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le troisième chapitre, le plus consistant, examine les rapports du croisé avec Dieu: un échange de dons, de soi-même pour le croisé, de la vie éternelle offerte par Dieu, dont la volonté, exprimée par les prédicateurs et légitimée par le pape, est que tous les chrétiens soient à son service dans la croisade, comme les vassaux le sont envers leur seigneur. Qu'implique ce service? D'abord *l'imitatio Christi*, important idéal dans l'idéologie de la croisade. Le Christ est le modèle par excellence pour le croisé qui doit mettre ses pas dans ceux du Christ, participer à ses souffrances en surmontant les obstacles sur le chemin de Jérusalem, en lui vouant un amour brûlant et en acceptant de mourir pour Lui. Le »vrai« croisé se doit d'imiter les cinq qualités du Christ: humilité, pauvreté, amour, patience et obéissance. La croix qu'il porte sur son épaule symbolise les stigmates du Christ et la plus extrême imitation du Sauveur dans la croisade est l'acceptation du martyre, sans l'avoir recherché. Le contre-don est constitué par l'indulgence de croisade, la pleine rémission de tous les péchés, mais subordonnée au sacrement de pénitence, à la contrition sincère du croisé et à l'accomplissement du voyage de Terre sainte, du début (le vœu de croisade) jusqu'à la fin de l'expédition. Le renoncement au vœu entraîne l'excommunication, sauf en cas de rachat par le défaillant.

Deux questions sont abondamment discutées par les prédicateurs: les indulgences partielles et le martyre. Les premières peuvent être accordées à ceux qui soutiennent la croisade par des dons ou même qui viennent écouter les sermons de croisade. Elles peuvent être obtenues par le croisé en faveur de parents décédés pour abréger leur séjour au Purgatoire. Quant au martyre, dont le modèle est celui de saint Georges, c'est l'acte d'amour suprême pour le Christ, mais Jacques de Vitry dénonce la recherche du martyre comme un acte suicidaire en tout point condamnable. En obtenir la palme dépend du mode de disparition du croisé. Ainsi saint Louis, mort de dysenterie à Tunis, n'a pu être considéré comme martyr, malgré une opinion largement favorable, mais a été canonisé en 1297 comme confesseur.

C'est aux affaires du monde que l'auteur consacre son quatrième chapitre. Les prédicateurs insistent sur le détachement nécessaire du croisé vis-à-vis des affaires terrestres. Avant son départ, il doit refuser d'entendre les conseils de sa femme et de ses proches, opposants à la croisade, se réconcilier avec ses ennemis, faire son testament et disposer de ses biens. Peu importe le coût du voyage, généralement estimé à deux ou quatre fois le revenu annuel du participant: les riches sont censés aider les pauvres dans la croisade où la coexistence des uns et des autres doit réaliser une *communitas*, une société harmonieuse et égalitaire, où même femmes, enfants et vieillards ont leur place, malgré les réticences de la papauté et des grands. *Peregrinatio* pour le service de Dieu, la croisade implique la conversion et la marginalité permanente de ses participants qui, tel Abraham, ont accepté de quitter le monde pour trouver la joie d'une vie en Dieu.

Telles sont les idées-forces que les prédicateurs développent dans leurs sermons, soit qu'ils les destinent au recrutement des croisés, soit à l'explication de leurs échecs en Orient. L'analyse précise qu'en fait Miikka Tamminen ne peut éviter nombre de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

répétitions, dans la mesure où les ressemblances entre les textes sont beaucoup plus nombreuses que leurs divergences. L'auteur ajoute à son étude les références aux modèles de sermon et une large bibliographie, où l'on regrettera que mainte chronique («Gesta Francorum», Raymond d'Aguilers, Robert de Clari, Villani, etc.) soit citée dans des éditions anciennes heureusement remplacées par de plus récentes.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66352](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66352)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Caterina Tarlazzi, Individui universali. Il realismo di Gualtiero di Mortagne nel XII secolo, Barcelona, Roma (Fédération internationale des instituts d'études médiévales) 2018, XL-426 p. (Textes et études du Moyen Âge, 85), ISBN 978-2-503-57565-0, EUR 55,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
André Luís Tavares, Belo Horizonte-MG

Le présent ouvrage contient, avec quelques modifications, la thèse doctorale de Caterina Tarlazzi, faite en cotutelle entre l'université de Padoue et l'université Paris IV Sorbonne, entre 2010 et 2013 (pendant l'année académique 2010–2011, l'auteur a effectué des recherches à l'université de Cambridge). Il faut souligner que ce texte a reçu le quatrième prix international de thèses de la Fundación Ana María Aldama Roy de estudios latinos. Il s'agit d'un travail minutieux sur le »deuxième réalisme« au XII^e siècle, en général, et sur la »théorie de l'*individuum*«, en particulier.

Les nombreuses références présentées en notes (659 au total), les 62 pages de bibliographie, les analyses très pointues et des textes médiévaux, toujours examinés dans ses manuscrits, et des avis des commentateurs, révèlent la rigueur exemplaire avec laquelle Caterina Tarlazzi a mené sa laborieuse recherche. Bien qu'il s'agisse d'un sujet aride, sous plusieurs angles, l'organisation interne de la présentation de chaque partie, ainsi que les conclusions, donnent un caractère très pédagogique à cet ouvrage.

Quelques questions peuvent nous aider à replacer la présente étude dans son contexte historique. D'abord, comment peut-on définir le réalisme au haut Moyen Âge? Selon Christophe Erismann, cité par l'auteur, c'est »une tentative ontologique d'explication de la structure de la réalité et du mobilier ontologique du monde« (p. XXVI). Le même Christophe Erismann remarque qu'au XII^e siècle coexistaient deux conceptions de l'universel existant en plusieurs individus: 1) l'»universel prédicatif«: l'universel serait un *item* prédicable de plusieurs et 2) l'»universel ontologique«, selon lequel l'universel est une entité commune (cf. p. 86–87).

Et de quoi parle-t-on quand on évoque l'expression de »second réalisme« (*secondo realismo*) au XII^e siècle? On fait alors référence à la théorie réaliste de l'*individuum*, attribuée à Gautier de Mortagne, selon laquelle les universaux sont les individus eux-mêmes, c'est-à-dire la même chose est universelle et particulière avec des *status* divers (cf. p. 246–247). La proximité de cette théorie avec celle du »sujet unique« chez Boèce, proposée par Alain de Libera (cf. p. 260–264), peut aider à mieux saisir le sujet.

Enfin, pourquoi un réalisme »second«? Parce qu'il s'oppose à la théorie de l'»essence matérielle«, vue à l'époque comme une position plutôt ancienne et traditionnelle (cf. p. XXXVIII.244).

Une petite remarque terminologique: on peut trouver des termes différents pour le concept qu'on identifie ici à la »théorie de



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'*individuum*» dans la littérature étudiée (cf. p. 236). Les analyses de l'auteur le montrent au long de ce travail.

Le livre est divisé en trois grandes parties: d'abord, après l'introduction, l'auteur s'occupe de présenter Gautier de Mortagne, maître à Reims et à Laon, et, puis, évêque de Laon (1155–1174), dans un chapitre intitulé »Gualtiero di Mortagne, magister e vescovo«. La préoccupation de l'auteur ici est plutôt bibliographique que biographique. En ce sens, elle considère surtout les écrits de Gautier, et conclut qu'on ne peut pas trouver dans ces textes son (de Gautier) avis à propos des universaux (cf. p. 28). Ainsi, le chapitre suivant, »Giovanni de Salisbury e la teoria sugli universali di Gualtiero di Mortagne«, complète donc le premier: ce que nous connaissons de l'avis de Gautier à propos des universaux nous vient du témoignage de Jean de Salisbury, lu dans trois passages de ses écrits (Metalogicon II, 17 et II, 20, et Policraticus VII, 12).

Mais les textes de Jean de Salisbury ne se rapportent pas seulement à la théorie de l'*individuum*. Le futur évêque de Chartres décrit, dans un inventaire critique, autour de neuf théories réalistes: théorie des voix (*voces*), des paroles (*sermones*), de l'intelligence (*intellectus*) ou de la notion (*notio*), du singulier (*singulares*) ou des choses sensibles (*res sensibiles*) ou de l'*individuum*, des idées (*ideae*), des formes natives (*formae nativae*), de la collection des choses (*rerum collectio*), des manières (*maneries*) et de l'état (*status*).

Dans la deuxième partie, l'auteur étudie les sources de la théorie de l'*individuum*, en lisant les textes logiques de la période comprise entre les années 1110 et 1130. Dans cet univers, cinq textes sont ciblés: la »Logica ›Ingredientibus« et la »Logica ›Nostrorum Petitioni Sociorum« de Pierre Abélard (cependant, le deuxième texte ne vient pas directement de cet auteur, cf. p. 89), les traités »De generibus et speciebus« et »Quoniam de generali«, et le »Commento P 17« à l'Isagoge. Le lecteur ou la lectrice trouve, lors de cette présentation des textes, un excellent *status quaestiones* à propos de l'édition de chaque manuscrit.

Dans chacun des cinq textes énumérés, Caterina Tarlazzi cherche des descriptions de la théorie de l'*individuum* (ch. 4) et des arguments contre cette théorie (ch. 5). Toutes les possibilités d'analyse autour de la théorie dans les textes indiqués sont ainsi exploitées.

Dans la troisième et dernière partie, l'auteur présente d'abord (le ch. 6, »La teoria de Gualtiero e la teoria dell'individuum: una sintesi«) surtout les avis fondamentaux des *scholars* modernes à propos de la théorie de l'*individuum*: Roberto Pinzani, Wojciech Wciórka et Alain de Libera. Nous y trouvons un autre *status quaestiones* important, concernant la discussion actuelle sur ce sujet.

Ensuite, l'auteur a montré que des éléments clés de la théorie de l'*individuum* portent sur des concepts de Pierre Abélard. Nous pouvons parler donc d'éléments abélardiens pour une solution antiabélardienne (cf. p. 264). Ainsi, donc, dans le même sixième chapitre, nous lisons quelques repères sur ces termes venus du Péripatéticien du Pallet, mais utilisés dans la théorie réaliste en question: la distinction entre le »personnel« et l'»individualité«;

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66353](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66353)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

le sens d'«identique» et «divers»; les concepts de «status» et «attentio».

Dans le septième et dernier chapitre, «La teoria dell'individuum e alcuni maestri della prima metà del XII secolo», l'auteur revient sur l'attribution de ladite théorie à Gautier de Mortagne (principal représentant de la théorie, cf. p. 342), et la cherche aussi dans les textes de Guillaume de Champeaux (dont les querelles avec Abélard sont célèbres), Adelard de Bath et Gilbert de Poitiers. Caterina Tarlazzi s'interroge sur l'attribution des textes-sources, qu'elle a étudiés dans la deuxième partie de sa recherche, à Gautier. D'après ces considérations, s'il n'est pas possible de résoudre de manière affirmative le problème posé par les écrits présentés, Caterina Tarlazzi est sûre, néanmoins, que ni «Quoniam de generali» ni «P 17» ne viennent pas de la plume de Maître Gautier.

À la fin de la lecture, à la suite de ces analyses sous divers angles de la théorie de l'*individuum*, le lecteur comprend du moins deux choses: la richesse de la littérature spéculative du XII^e siècle, avec ses subtilités, et l'attention nécessaire et patiente requise par le métier de médiéviste.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66353](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66353)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jérôme Verdoot, Pour les siècles des siècles. L'abbaye Saint-Pierre de Lobbes au Moyen Âge (VII^e–XV^e siècles), Bruxelles (Archives générales du Royaume – Algemeen Rijksarchief) 2018, 220 p. (Studies in Belgian History, 6), ISBN 978-94-9298-283-4, EUR 19,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michèle Gaillard, Lille

Ce livre, issu de sa thèse défendue en 2016, appartient, du dire même de l'auteur à un »genre passé de mode«, celui de la »monographie institutionnelle«, ce qui est fort courageux à l'heure où fleurissent nombre d'ouvrages, qui, s'inspirant des méthodes de l'anthropologie et de la sociologie, entendent renouveler notre perception des sociétés médiévales et du rôle de leurs institutions. L'auteur entend donc concentrer son propos sur une institution, l'abbaye Saint-Pierre de Lobbes, pour rassembler les matériaux de base nécessaires – on l'oublie trop souvent – à des recherches plus globales et plus ambitieuses.

Fondation précoce (VII^e siècle) grâce à l'appui des Pippinides, l'abbaye de Lobbes était, pendant le haut Moyen Âge, une des plus grandes abbayes du royaume puis de l'empire franc, à la tête de considérables domaines fonciers et d'autres institutions religieuses, monastères ou chapitres canoniaux. Durant tout le Moyen Âge, malgré le succès des ordres nouveaux, clunisien puis cistercien, malgré les prétentions des évêques de Liège et de Cambrai, l'abbaye de Lobbes a préservé son indépendance.

Bien que l'auteur s'efforce de montrer comment les abbés de la fin du Moyen Âge ont habilement joué des rivalités entre les comtes de Hainaut et les évêques pour préserver leur indépendance, la lecture de ce livre laisse une impression, sinon de décadence (ce qui impliquerait un jugement moral qui n'a pas lieu d'être), de déclin quasi inexorable face aux profonds changements politiques et sociaux auxquels l'abbaye essaie en vain de résister. D'institution riche, prospère et puissante jusqu'au IX^e siècle (ce qui se reflète dans la production écrite de ses moines et abbés), l'abbaye de Lobbes est devenue, à la fin du Moyen Âge, une abbaye de seconde zone qui a perdu les faveurs de la haute aristocratie et peine à attirer les dons des aristocrates locaux enclins à rechercher leur salut par l'intercession des moines d'abbayes plus renommées, en particulier cisterciennes. Malgré les réformes des X^e/XI^e siècles, dans le sillage de Brogne puis de Saint-Vanne, et l'installation d'abbés réguliers, les reliques de saint Ursmer et les prières des moines ne suffirent plus à assurer à l'abbaye une place primordiale dans la société.

Cette évolution se lit aussi dans les sources dont dispose l'historien de Lobbes: les sources narratives ambitieuses à défendre la place de l'institution dans la société et son *aura* au sein de l'aristocratie (»Annales«, »Gesta abbatum«, »Foundationes« et »Miracula«) cèdent le pas aux sources diplomatiques et de gestion



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(polyptyque, cartulaire) dans la documentation de l'historien, ce qui induit nécessairement, une approche fort différente de part et d'autre des X^e/XI^e siècles. Pour le haut Moyen Âge, les sources narratives et hagiographiques mettent en valeur des abbés, souvent prestigieux, et des moines confiants dans la grandeur spirituelle de leur institution, grandeur dont ils savent se servir pour garder leur influence sur les grands auxquels les unissent souvent des liens familiaux. Ensuite, même lors des périodes de réforme religieuse et des périodes de prospérité, l'exposé, fondé essentiellement sur des sources ayant trait à la gestion du patrimoine, prend des allures de chronique économique et foncière, parfois entrecoupée de considérations spirituelles.

Prisonnier de ses sources et de la modestie de ses objectifs, Jérôme Verdoot nous offre donc un livre fort bien documenté, érudit et fort utile pour la connaissance de l'abbaye de Lobbes, mais qui, faute de plus larges contextualisations et ancrages dans l'évolution de la société et malgré l'évidente empathie de l'auteur avec les abbés et les moines de Lobbes, manque quelque peu du souffle et des perspectives qui pourraient entraîner l'enthousiasme du lecteur qui reste donc un peu sur sa faim.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66354](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66354)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Yannick Veyrenche, Chanoines réguliers et sociétés méridionales. L'abbaye de Saint-Ruf et ses prieurés dans le Sud-Est de la France (XIe–XIVe siècle), Turnhout (Brepols) 2017, 1060 p., 22 ill. en n/b, 8 ill. en coul. (Bibliotheca Victorina, 25), ISBN 978-2-503-55285-9, EUR 160,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ursula Vones-Liebenstein, Köln

Die vorliegende Darstellung ist die überarbeitete Fassung einer im März 2013 an der Universität Lumière Lyon II bei Nicole Bériou präsentierten Dissertation. Nach einem Überblick über die Geschichte und Konservierung der archivalischen Quellen der provenzalischen Regularkanonikerabtei und ihrer Priorate im Rhône-Raum geht der Autor in einem ersten Teil auf die Gründung der Abtei 1039 in Avignon ein (S. 41–81). Er diskutiert ihren Einfluss auf andere Regularkanonikergemeinschaften wie Marbach und Aureil sowie auf verschiedene Kathedralkapitel wie Maguelonne oder Albi.

Ausführlich legt er die Bedeutung der Schriften des hl. Augustinus – von seinen Predigten über das *praeceptum* bis zur ihm zugeschriebenen *Consensoria monachorum* – für die Ausbildung der Sanrufianer Spiritualität dar (S. 124–151) – bevor er auf die verschiedenen auf uns gekommenen Versionen der *Consuetudines* eingeht: von den frühen Texten wie im Parisinus 1877, in Lund, Marbach, Oulx und Sant Joan de les Abadesses (es fehlt der Text aus Estany), über Lietberts *Liber Ordinis* (BnF ms. 1233, Coimbra, ms. 74), zu den nach Mitte des 12. Jahrhunderts erlassenen Statuten und der Anfang des 13. Jahrhunderts in Coimbra entstandenen *Gemma coronae claustralium et speculum prelatorum Ordinis Sancti Rufi* (S. 151–169). Ein letztes Kapitel dieses ersten Teils widmet Y. Veyrenche der inneren und äußeren Struktur der sich ausbildenden Kongregation, von den Äbten über die Prioren bis zu den Kanonikern, Konversen (die allerdings nur in den von den Zisterziensern beeinflussten Texten in Coimbra erwähnt werden) und Familiaren (S. 179–230).

Im zweiten Teil steht nach einem Überblick über die kulturelle Leistung von Saint-Ruf – von den Bibliotheken in Tortosa und Coimbra bis zu den philosophischen Schriften des Poretaners Ademar von Saint-Ruf – (S. 234–257) die Einbindung der Abtei und ihrer Priorate in die Gesellschaft im Südosten und Süden Frankreichs im Mittelpunkt. Ausgehend von der von Bischof Odo von Valence 1158 geförderten Übersiedlung nach Valence und einer Beschreibung des neuen Sitzes der Abtei auf der Insel der Épervière vor Valence (S. 297–316) untersucht Y. Veyrenche im Folgenden die Standorte der Sanrufianer Priorate in den Diözesen des Rhône-tals: von Vienne und Die, wo sie zahlreich vertreten waren, über Lyon, Belley und Viviers bis Grenoble, wo sie mit der Konkurrenz kleinerer Regularkanonikergemeinschaften wie Saint-Jeoire oder Saint-Martin de Miséré zu tun hatten, die der



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Autor als »micro-congregations« bezeichnet (S. 344–368). Denn nach der Übersiedlung von Avignon nach Valence war Saint-Ruf vor allem den Grafen von Albon verbunden, die einzelnen Priorate aber verdankten ihre wirtschaftlichen Grundlagen primär Schenkungen des niederen Adels oder des Bürgertums vor Ort. Dabei unterscheidet Y. Veyrenche zwischen Prioraten in ländlichen Gebieten, wie z. B. Eyguières und La Boisse, und solchen im städtischen Kontext, wie z. B. Notre-Dame de la Platière in Lyon. Die Zufälle der Überlieferung, durch die jeweils ein Chartular aus dem Spätmittelalter bzw. der frühen Neuzeit erhalten blieb, erlauben es, die Verhältnisse in Eyguières und Bonnevaux genauer zu untersuchen.

Der dritte Teil umfasst den Zeitraum zwischen 1200 und 1362, dem Beginn des Pontifikats Urbans V., eine Zeit, die nach der Übersiedlung des Papsttums nach Avignon zu häufigeren Kontakten mit der Kurie führte, zur Übertragung einiger bedeutender Priorate wie Aimargues und Bourg Saint-Andéol an Kardinäle zur Kommende und schließlich dem Anschluss der savoyardischen Abtei Entremont. Einzelne Sanrufianer Kanoniker erhielten Pfründen außerhalb der Kongregation, aber meistens in regulierten Kathedrankapiteln oder Regularstiften, die zur gleichen Observanz gehörten. Auf der Grundlage der Papstregister, vor allem der Register Johannes' XXIII., untersucht Y. Veyrenche, inwieweit der Papst bei der Kollation von Pfründen innerhalb des Ordens intervenierte und wie die Äbte von Saint-Ruf zu Entscheidungen in päpstlichem Auftrag herangezogen wurden.

Im 13. Jahrhundert kam es zu einer Emanzipation des Konvents gegenüber dem Abt. Der Konvent verfügte nun über ein eigenes Siegel, und seine Amtsträger waren mit eigenen Einkünften ausgestattet. Eine zentrale Rolle, besonders für die Beziehungen zwischen der Abtei und den einzelnen Prioraten, kam nun dem erst seit dem 13. Jahrhundert regelmäßig zusammentretenden Generalkapitel zu. Die Wirtschaft gründete vor allem auf dem Erwerb von Renten, der Verpachtung von Besitzungen und dem Erwerb verschiedener Rechte innerhalb der dem Orden angeschlossenen Pfarreien (S. 560–614). Eine Selbstbewirtschaftung fand kaum noch statt, jedoch ist der Unterhalt großer Viehherden belegt, einhergehend mit der Garantie von Weiderechten in der Ebene bei Valence, z. B. durch die Herren von Crussol.

Besonderes Interesse gebührt den im Anhang veröffentlichten Dokumenten, zum einem den Consuetudines des 13. Jahrhunderts, die anlässlich des Zusammentretens des Generalkapitels zu verlesen waren und die in einer Abschrift von Marcel Eusebi, dem Archivar der Abtei im 18. Jahrhundert, auf uns gekommen sind (S. 681–721), zum anderen der Edition einiger Urkunden der Abtei in Valence (1184–1243), die durch Regesten der dort erhaltenen oder erwähnten Privaturkunden bis zum Ende des behandelten Zeitraums (1365) ergänzt werden (S. 723–806), ebenso wie durch Regesten des wichtigen Priorats Notre-Dame de la Platière in Lyon (S. 807–857). Dabei lässt der Autor bewusst die Papsturkunden und Urkunden weltlicher Fürsten aus, wenn diese nicht die Abtei selbst, sondern die Kongregation betreffen. Da entsprechende Regesten für die Kongregation fehlen, sei in diesem Zusammenhang auf



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

das erst nach Drucklegung des vorliegenden Bandes erschienene Papstregestenwerk für die Diözese Valence verwiesen¹.

Den Abschluss bildet die Auflistung von 329 Namen – einschließlich der Namen von zehn Äbten – (S. 876–942), mit der der Autor prosopografische Elemente zu Kanonikern der Abtei im Zeitraum zwischen 1250 und 1362 zusammenträgt, eine Liste, die im dritten Teil systematisch ausgewertet wird, um zum einen, soweit möglich, die geografische und soziale Herkunft der Sanrufianer Kanoniker aufzuzeigen, zum anderen ihre Einbindung in Klientelsysteme, wie z. B. das des Bischofs von Die-Valence, Amadeus von Roussillon.

Sehr positiv zu vermerken sind die Karten und Listen, die dem Buch beigegeben sind und die Aussagen des Autors illustrieren und nachvollziehbar machen sollen, so vor allem auch die Liste aller Priorate, Pfarrkirchen und Kapellen (S. 858–870), die zur Kongregation von Saint-Ruf im Südosten Frankreichs, dem hier untersuchten Raum, zählten.

Anzumerken sind einige Flüchtigkeitsfehler: Reg, 6 (S. 744f.) wird im Codex diplomaticus S. Rufi Nr. 50 nicht ediert, sondern nur in Nr. 51 erwähnt, ebenso wie in Regeste dauphinoise I, Nr. 4677, nicht wie angegeben in Nr. 4549. Regest 69, S. 778, sollte der Name des Abtes Artaud und nicht Arbert sein. Regest 2, S. 808, fehlt die Angabe RD 2530, Regest 3, S. 809, RD 3599. Bei der Liste der wichtigsten Amtsträger der Abtei (S. 739) fehlen die Kämmerer, deren erster Gerald 1178 erwähnt wurde. Zu Angelic Grimoard, dem Bruder Urbans V. wäre die Studie von Ludwig Vones, Urban V. (1362–1370), Kirchenreform zwischen Kardinalkollegium, Kurie und Klientel, Stuttgart 1998, heranzuziehen gewesen. Was den Band als solchen betrifft, so käme es der Lektüre sehr zugute, wenn er in zwei Halbbände unterteilt und damit leichter zu handhaben wäre.

Auch wenn noch zahlreiche Probleme kontrovers diskutiert werden könnten, so liefert doch diese sorgfältig aus den Quellen erarbeitete monumentale Darstellung, die auf einer breiten Kenntnis der französischen und internationalen Literatur zur Regularkanonikerbewegung beruht, einen wesentlichen Beitrag zur Erforschung dieser Bewegung, der der Abtei Saint-Ruf den ihr gebührenden Platz in der Geschichte des südostfranzösischen Raums zuweist.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2019.3.66355](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66355)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Beate Schilling (ed.), Gallia Pontificia. Répertoire des documents concernant les relations entre la papauté et les églises et les monastères en France avant 1198. Vol. III: Province ecclésiastique de Vienne. Tome 2: Diocèses de Grenoble et de Valence, Göttingen 2018 (Regesta Pontificum Romanorum, 2), vor allem S. 328–416: Saint-Ruf.



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Laura J. Whatley (ed.), A Companion to Seals in the Middle Ages, Leiden (Brill Academic Publishers) 2019, VIII–415 p. (Reading Medieval Sources, 2), ISBN 978-90-04-39144-4, EUR 165,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marie-Adélaïde Nielen, Paris

Ce volume, paru en février 2019 et édité par Laura J. Whatley de l'université de l'Illinois, est un recueil de 15 articles (introduction comprise) qui se veut transdisciplinaire. Il traite ainsi de différents aspects des sceaux médiévaux: matérialité, historiographie, usage, iconographie, culture visuelle, inventaire ou encore conservation, grâce aux contributions d'auteurs (spécialistes d'histoire, d'histoire de l'art, de numismatique, d'archéologie, de restauration) exerçant tant comme enseignants que comme conservateurs ou restaurateurs dans des institutions patrimoniales ou des laboratoires de recherche.

Cette diversité dans la formation et la profession des contributeurs est une richesse qui permet de mettre en lumière différents aspects des sceaux, faisant de ce livre collectif un ouvrage transversal, véritable outil de développement de la recherche en sigillographie. Comme le suggère sa portée chronologique, géographique, sociale, l'étude des sceaux médiévaux nécessite l'effort de tous et une approche pluridisciplinaire, ainsi qu'une méthodologie de pointe, dont rendent compte plusieurs contributions exposant des projets développés par les institutions patrimoniales.

Après une ample introduction due à l'éditrice, insistant une fois de plus sur l'intérêt de développer la recherche en sigillographie, notamment pour la Méditerranée orientale et le monde islamique, les 14 contributions analysent la création du sceau et sa production, sa signification, son usage, ainsi que sa réception. Elles sont surtout centrées sur l'Europe, en particulier la Grande-Bretagne, dans une fourchette chronologique embrassant la période allant du XI^e au XV^e siècle.

Les contributions sont organisées de manière thématique en différentes parties. La première partie, particulièrement passionnante et novatrice, aborde la matérialité des sceaux. Les deux premières études sont dues à Elke Cwiertnia, Adrian Ailes et Paul Dryburgh, l'une sur les sceaux royaux et de gouvernement (avec un focus sur le grand sceau royal), éclairant, grâce à un texte clair et de nombreux tableaux, les pratiques de la chancellerie anglaise entre 1100 et 1300, l'autre sur les sceaux des barons appendus à la supplique au pape de 1301. Dans ces articles comme dans celui de John McEwan sur des dimensions des sceaux anglais et gallois, la taille des sceaux, leurs couleurs, leurs modes d'attache, sont examinés avec minutie et les résultats laissent ouvertes de nombreuses pistes de recherche, notamment sur les liens entre les couleurs de la cire et des attaches, domaine passionnant qui attend encore son historien.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

La seconde partie, tout aussi passionnante, expose de manière critique, grâce à la contribution d'Oliver Harris, l'historiographie de la sigillographie, discipline ancienne notamment en Angleterre, ainsi que de passionnants travaux de recensement et de catalogage menés pour les sceaux héraldiques aux Archives nationales du Royaume-Uni, exposés par Adrian Ailes.

La troisième partie insiste sur le rôle des sceaux en tant qu'instruments d'exercice du pouvoir, montrant avec brio que sigillographie et diplomatique sont des disciplines intimement liées. Outre un détour bienvenu par les bulles byzantines avec Jonathan Shea, ce chapitre offre aussi à lire la passionnante enquête de Philippa Hoskin sur les sceaux des évêques anglais du XI^e au XIII^e siècle et de s'interroger avec elle sur l'augmentation inédite du nombre d'actes validés et les pratiques des chancelleries épiscopales.

La quatrième partie est dédiée à la représentation de la personne et du pouvoir de celle-ci à travers les sceaux et donne l'occasion de s'éloigner quelque peu des îles Britanniques. L'étude d'Angelina Volkoff traite des sceaux personnels à Byzance, éclairant combien, dans l'empire d'Orient, les sceaux sont l'illustration des complexes relations de pouvoir dans la société. Celle d'Andreas Lehnertz présente les deux sceaux de Moshe ben Yehiel, dit Muskinus, financier de l'archevêque de Trèves. Ils sont représentatifs du statut social et personnel des juifs dans l'Europe médiévale et des particularités des modes de représentation choisis, permettant à l'auteur une intéressante synthèse de sigillographie comparée. Enfin, celle d'Emir Filipovic sur le grand sceau du roi de Bosnie Étienne Tvrtko montre comment les sceaux font partie des modes d'expression du pouvoir des souverains et de leur communication politique, en particulier ici dans le cas d'un souverain cherchant à imiter les usages sigillographiques d'Europe occidentale. L'auteur offre ici une excellente grille d'analyse.

La cinquième partie se compose de deux études de cas permettant d'éclairer l'usage du sceau, avec tout d'abord une contribution d'Elizabeth New sur les sceaux personnels non héraldiques, faisant heureusement pendant à celle donnée par Adrian Ailes dans la deuxième partie. Elle permet de faire avancer l'enquête sur une catégorie de sources jusqu'ici peu explorée par les historiens, surtout lorsqu'il s'agit des sceaux des non-nobles, marchands ou tenanciers, alors qu'ils constituent probablement près des quatre cinquièmes des sceaux personnels conservés en Grande-Bretagne. L'auteur montre bien comment ces personnes ont réussi, en l'absence d'armoiries, à créer leurs propres codes de représentation. Très pointu, l'article de Marek Wojcik expose le cas des sceaux utilisés par les veuves de chevaliers dans la Silésie pré-hussite.

La sixième et dernière partie insiste sur les liens existant entre les sceaux et d'autres éléments de la culture visuelle. Ainsi Ashley Jones nous présente-t-elle une recherche sur les monnaies utilisées comme matrices ou sceaux dans l'Italie lombarde, anneaux sigillaires ou objets de culte. Développant encore les travaux de Lucia Travaini et de Silvia Lusuardi Siena sur les représentations personnelles de cette période, elle montre comment elles



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

sont largement inspirées des traditions tardo-antiques, mais réinventées et réappropriées.

Toujours en lien avec l'Antiquité, la contribution de Caroline Simonet revient sur le phénomène passionnant du réemploi d'intailles et de camées antiques dans les matrices de sceaux, qui avait déjà suscité le goût de Demay dans les années 1870. Ces objets sont le témoignage d'une persistance d'un intérêt pour l'héritage artistique de l'Empire romain jusqu'au cœur du XIII^e siècle, mais aussi du rôle magique et propitiatoire qu'on leur supposait. Par ailleurs, la question de savoir quelle interprétation était faite de ces images souvent païennes, si les personnages et figures représentés étaient identifiés ou non, si un sens nouveau, chrétien, leur était donné, est un questionnement primordial.

Clairement présenté et abondamment illustré de nombreuses planches en couleur, cet ouvrage d'une grande richesse intellectuelle est aussi très agréable à consulter. Ainsi, comme son titre l'affirme, il se veut le fidèle compagnon de qui s'intéresse aux sceaux et à la sigillographie, ambitionnant de devenir un indispensable livre de chevet. Il est à espérer qu'il rendra plus accessible encore l'étude des sceaux et suscitera, parmi les professionnels comme les étudiants, de nouvelles et nombreuses recherches dans ce domaine. Compte-tenu de plusieurs parutions récentes, ainsi que de plusieurs travaux de recherche menés récemment par des étudiants en France (sceaux des comtesses de Flandre, sceaux des seigneurs de Châtillon, par exemple), nous nous permettons d'être optimistes.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2019.3.66356](https://doi.org/10.11588/frrec.2019.3.66356)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)